Édito présidentiel

A l'heure où les "pré requis" semblent être la solution de facilité choisie pour soigner les maux de notre Enseignement Supérieur, la fédération ARES souhaite apporter un regard différent sur les solutions à mettre en place pour répondre à ces défis.

C'est dans un contexte social d'après crise financière que notre pays fait face à l'arrivée du baby-boom des années 2000 dans les établissements d'Enseignement Supérieur. Alors que les responsables politiques semblent se résigner à accepter l'échec de notre pays dans sa capacité à proposer des formations ouvertes à toutes et tous, nous nous devons de réfléchir à d'autres alternatives pour répondre aux enjeux de démocratisation de l'Enseignement Supérieur. La force d'un pays, d'une société, réside en sa capacité à accroître la masse de savoir disponible et à s'assurer que sa répartition soit faite de la façon la plus égale qui soit entre l'ensemble de ses agents.

La problématique est d'autant plus perverse que la complexification administrative rend l'effet des réformes tardif. Nous faisons face à des problèmes structurels de fond qui n'ont été traités jusqu'à ce jour, qu'avec des pansements de forme, ne faisant que masquer l'hémorragie qui menace.

Pourtant des solutions existes, des solutions qui, poussées par le courage politique nécessaire, redonneraient toutes ses lettres de noblesse à notre service public d'Enseignement Supérieur.

Prenez un enseignement secondaire moins tubulaire, ajoutez-y une licence pluridisciplinaire au sein de laquelle vous mettez en oeuvre l'orientation active, incluez-y une formation aux méthodes pédagogiques novatrices, centrées sur l'apprenant et vous aurez déjà trouvé la recette efficace d'un continuum bac-3/bac+3 efficient.

Dans ces pages nous nous focaliserons sur l'aspect pédagogique de nos formations. Cependant, ces items étant intrinsèquement liés, en solutionner un fait grandement avancer la grande équation de la démocratisation de l'Enseignement Supérieur.

Ouverture

"Entre ici voyageur et pose tes bagages !
De chemins angustiés en sentiers trop étroits,
D'enseignements usés en songes maladroits,
Prépare-toi ici à l'innovant voyage.

L'effort est gaspillé dans ta vaine poursuite,
L'abondance, à genoux, sous les yeux des idoles
Comme le sens se noie dans la vaine parole
Fait de toi le rêveur poussé à quelque fuite.

Désormais il n'est plus qu'un bon sens souverain;
Disparues les leçons aux affres dissonantes,
Disparu le torrent aux eaux outrecuidantes,
L'esprit rend au néant le rêve suzerain.

Ici tant le savoir que sa mer infinie
N'ont ni pour horizon quelque injuste limite
Ni pour sombre bastion quelque roc qu'il abrite,
Ici tout ne répond qu'au mot philosophie.

Les étoiles naissant sans céleste rempart,
Nous faisons un enjeu d'abattre les frontières
Qui, pensant ériger quelque utile visière,
Confondent le génie comme un souple accessoire.

Puis toute l'énergie, iniquement soumise,
Limitée au niveau d'obscures quantités,
Pompée par l'astre clair finit par consommer
Celui qui lui devait contribution éprise.

Ici l'on sait comment mettre des libertés
Là où soustractions doivent devenir sommes
Et, quand on sait parler le langage de l'Homme,
Faire de quelques mots toute une Voie Lactée.

Ici la connaissance à l'honneur qui l'habite
Répond par la confiance et par la protection
Pour nourrir dans ses plis l'appétit de passion,
Faisant savant qui veut et non qui le mérite."

Introduction

Dans un monde où les bouleversements intellectuels et les découvertes scientifiques avancent à une rapidité quasi-exponentielle, le flux des connaissances augmente à tel point que les méthodes de transmission ne parviennent plus à en assumer le transport.

La population mondiale croît à une vitesse ahurissante, les flux de connaissances circulent plus vite que jamais, les États doivent faire face à la contrainte d'investissements stratégiques afin de pallier les pertes liées à la mondialisation qui défavorise nos pays, et l'Enseignement souffre de ce contexte qui mène à la réduction de ses moyens.

De nombreux pays ont pourtant fait des choix innovants, insufflés par des scientifiques et des spécialistes incapables d'observer la mutation du monde sans tenter d'en anticiper les bouleversements ou les moyens de suivre l'évolution de ses communications. L'enseignement s'en est trouvé modifié, les matières y ont été démembrées au profit des notions, le rapport à la nature s'est retrouvé au centre de l'éducation et les nouvelles technologies interactives sont entrées dans les écoles. Mais la France est restée en marge.

La France est restée en marge car les institutionnels – dont la grande majorité ne fera pas oublier combien certains d'entre eux se battent pour faire émerger des pratiques novatrices – sont souvent incapables d'imaginer le changement de leur paradigme intellectuel de transmission des savoirs ; car la France n'est pas encore entrée dans la logique qui consiste à considérer que les établissements d'enseignement sont d'abord faits pour enseigner ; car les établissements français d'enseignement ont pâti d'un manque manifeste de stratégie à long-terme.

La conception de la transmission des savoirs, des connaissances et des compétences doit être modifiée partout où le flux unilatéral, où les masses, où le confort des enseignants récalcitrants se font davantage valoriser que la centralisation de l'enseignement sur l'individu.

A quoi bon être convaincu que l'Homme est une espèce absolument unique et particulière sur la surface de la planète, comme l'estiment, dans leur quasi-totalité, les philosophes, les anthropologues ou les scientifiques, si l'on est incapable d'utiliser à bon escient ce qui fait son caractère unique : la raison. Conscience, remise en cause, réflexion, connaissances empiriques, morale, entendement : autant de notion passant sous les filtres impitoyables du fléchage, de l'automatisation, du réflexe ou du cloisonnement.

L'Enseignement et l'Éducation, au sens public des termes, sont devenus des machines à reproduire les inégalité et les lacunes, car ils sont devenus des machines à négliger les spécificités.

Au centre des techniques pédagogiques, il y a tout d'abord la considération des mécanismes intellectuels. Alors que l'humanité évolue dans une submersion de nouvelles technologies, d'inventions et d'innovations, comment ne pas s'interroger sur la stagnation des méthodes d'apprentissage ? Le cerveau, devant progresser avec les outils de son temps, se voit alors contraint à suivre des enseignements véhiculés par les techniques les plus antédiluviennes.

L'évolution de la transmission des savoirs s'est manifestée par un recul des valeurs passées. L'Antiquité et l'Humanisme, dont les principes sont applicables en tout temps, ont connu ce qu'on pourrait librement qualifier de véritable échec historique. La période moderne qui s'achève aujourd'hui et durant laquelle l'exploitation de la nature, la place de l'industrie et la consomption sous couvert de consommation ont régné en maîtresses, est allée à rebours de toutes les notions platoniciennes ou humanistes. Reculant, reléguées au rang du superflu, toutes ces valeurs pourraient néanmoins servir à pallier les problèmes modernes de gestion des effectifs universitaires.

Qu'y a t-il de plus facile à transporter qu'une information ? L'humanité a progressé depuis l'invention du télégramme, du téléphone ou du train. A leur époque, ces technologies étaient considérées comme des outils au service de l'humain, des moyens propices à l'expansion des flux de connaissances et des flux d'individus. Aujourd'hui, malgré les facilités manifestées par Internet – dont l'Éducation gagnerait à apprendre aux enfants à s'en servir sagement plutôt qu'à le rejeter – ou les nouvelles technologies interactives – dont les professeurs pourraient se servir en appui et non les considérer comme des adversaires illégitimes –, la transmission de ces flux de savoirs semble se faire plus facilement et plus fluidement dans le domaine privé que dans les institutions d'enseignement.

Malgré cela, ni les méthodes, ni les outils, ni les technologies utilisés ne semblent manifester l'intérêt de la communauté universitaire pour la modernisation des moyens de transmission des savoirs. Le remplacement redouté ou la substitution supposée sont probablement les moteurs principaux de cette attitude réfractaire qui met en péril – tout autant que les coupes budgétaires – le système universitaire dans son sens universel et populaire.

Le travail de l'ARES vise à faire présentement face à deux problématiques. En premier lieu celle de l'utilisation universitaire des moyens intellectuels, des nouvelles considérations d'enseignement et de l'innovation pédagogique afin que le transport des savoirs puisse correspondre à l'époque à laquelle nous vivons et aux technologies dont nous pouvons disposer. En second lieu celle du nombre d'étudiants arrivant chaque année dans l'Enseignement Supérieur afin que ces technologies puissent bénéficier à une Université davantage ouverte et respectueuse des valeurs humanistes.

I. Au cœur de l'humanité

Au cœur de l'Humanité mais aussi du travail sur la pédagogie qu'effectue l'ARES, il y a une évolution qui puise avec force vigueur dans la nature humaine et dans ce qu'elle a de plus intrinsèque : l'oralité et l'interactivité. Le langage, se transformant avec le temps en devenant une multitude de dialectes, de langues et de sciences de l'expression doit pousser l'évolution de la transmission de l'information et du savoir.

Les premières civilisations apparaissent, les pouvoirs politiques naissent et avec l'organisation hiérarchique des populations sédentarisées c'est au tour des premiers systèmes institutionnalisés de transmission du savoir de voir le jour. La Renaissance reviendra sur l'époque du Moyen-Âge pour reprendre en héritage les méthodes antiques et redécouvrir, au service du mouvement humaniste, l'ouverture de la connaissance.

La révolution industrielle mettra un terme à l'idée d'enrichissement pour introduire le rendement scolaire et la rentabilité des investissements dans l'éducation. La machine de production doit fonctionner, l'école de la République doit alors lui fournir suffisamment de bras et de cerveaux pour que le commerce soit en mesure de prospérer.

L'enjeu est de pouvoir construire un système d'éducation où, en lieu et place d'une notion de rentabilité impropre à caractériser le savoir ou l'enrichissement par la connaissance, le monde universitaire puisse considérer celle de viabilité, seule principe à même de fonder le sens commun de nos sociétés. L'expérience prouve ainsi que la modernité n'est pas nécessairement un progrès.

L'histoire est une respiration du monde, tantôt expirant par la facilité, tantôt inspirant les enseignements les plus savants. Il s'agit alors, pour l'ARES, de procéder à une prise du recul sur ce qui fait la nature de notre espèce et qui caractérise notre particularité naturelle, mais aussi sur les mécanismes qui mènent à la lumière ou à l'obscurité.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme »

A] De l'expression au langage humain

On pourrait presque, a posteriori, dire qu'il n'y avait qu'un pas entre ces deux notions. Néanmoins, encore fallait-il qu'il y eût une espèce comme l'homo sapiens et que cette espèce possédât une attraction innée pour le langage articulé. En examinant ces chances, on s'aperçoit, même sans examiner les chances d'une vie sur notre planète, que notre apparition au milieu du règne animal ainsi que notre faculté oratoire doivent fort probablement découler d'une cohérence intellectuelle qui articule à la fois notre nature propre et notre culture qui se laissera qualifier de sociale.

En premier lieu, il nous faut savoir comment notre nature est intrinsèquement liée à l'interaction et non à la captation des stimuli comme le reste des animaux. De cette manière, il sera plus facile de comprendre comment l'humanité s'est articulée autour du dialogue et en a fait naître ses périodes les plus glorieuses et les plus novatrices.

Il s'agit ensuite de savoir comment notre langage se différencie des autres langages, ceux que l'on trouve dans la nature et dont, tout en comprenant que notre espèce possède cette particularité, il nous faut savoir ce qui forge notre spécificité, sans laquelle il n'est pas d'exception qui tienne.

I – A l'aube de l'Humanité

« La nature humaine, si elle évolue, ce n'est guère plus vite que le profil géologique de la terre. »
Alexandre Soljenitsyne

Au début, il n'y avait rien.

Le fil de l'évolution des espèces a mené la nature jusqu'à l'apparition de l'être humain en des temps à la fois reculés à nos yeux mais forts récents – et même outrancièrement récents – pour l'histoire de notre planète, ou même l'histoire (beaucoup plus proche de nous) de la vie qu'elle couve.

14 milliards d'années, c'est l'âge de l'Univers, si l'on considère que c'est bien un Big Bang qui se cache derrière le mur de Planck et que l'Univers connu est bel et bien « né » à ce moment (sans pourtant considérer sa finitude). 4,5 milliards d'années, c'est l'âge de la planète Terre, estimée comme l'une des 10 000 milliards de milliards de planètes habitables de l'Univers. Selon une comparaison effectuée fréquemment par les revues scientifiques, ces planètes sont plus nombreuses que les grains de sable ou les gouttes d'eau sur Terre.

542 millions d'années, c'est le début du Phanérozoïque, la période (appelée éon) qui s'étend jusqu'à nos jours et qui a vu l'apparition de la vie sur Terre. 300 000 à 350 000 ans, c'est l'âge approximatif de notre espèce, établi récemment à partir d'ossements retrouvés au Maroc.

Très vite, l'homo sapiens va manifester des facultés non-connues chez les autres espèces. La parole devient ainsi une singularité dont de nombreux scientifiques font notre particularité. A l'origine de toute notre évolution, il y a donc la transmission des stimulations de notre environnement et du savoir primitif sous forme de langage développé.

- Aux origines : naissance de l'homo sapiens

Il faut bien définir, à la base de ce travail et pour justifier la différence entre l'enseignement d'un être humain et l'éducation d'un animal, ce qui sépare l'homo sapiens du reste du règne animal. Outre la taille de son cerveau ou sa bipédie manifeste qui dépendraient, isolées de ses autres caractéristiques, d'une étude zoologique, c'est sa conscience et ses facultés d'interaction qui font de notre espèce une espèce si différente des autres et justifient ainsi l'étude de nos civilisations à l'aune de la notion d'anthropologie.

Lorsque nos ascendants sont passés de l'expression au langage, et qu'eux-mêmes sont devenus des homo sapiens, l'oralité est apparue comme le moyen idéal de véhiculer ce qui deviendra la la civilisation humaine. Petit à petit, les sons se sont précisés, les premiers mots sont nés, puis les langues, et enfin l'écriture est survenue sous de nombreuses formes.

C'est cette capacité à manier les langages (de l'oral au dessin) qui fait la particularité de l'homo sapiens et non pas, ce qui serait contre-nature – ou, si l'on peut dire, contre-culture – à rester attentif face aux imprégnations de l'environnement. L'être humain doit entrer en interaction afin de se forger et, tout en se construisant, de construire autrui. Nous verrons plus loin comment notre espèce en est arrivée, à partir de ce point, à éduquer sa jeunesse en la posant servilement derrière un bureau et en empêchant chacun d'avoir un dialogue avec tous les autres.

- Irruption de la parole

L'humanité est alors née en développant son langage propre tout en prenant conscience des langages en général. C'est la raison pour laquelle les êtres humains primitifs ont commencé à étudier le langage de la nature et à étoffer leur communication de diverses formes de langage : l'écriture et la parole en sont des exemples.

La particularité de la parole est donc qu'elle est le reflet de la raison tandis que l'expression des animaux témoigne de leurs besoins naturels ou de leur expérience sensible. Ainsi, si l'on considère que le rôle de l'étudiant, au cours de sa formation, est de réagir à ce qui lui est enseigné et non d'agir comme moteur de sa formation, on n'exploite pas en totalité les fonctions naturelles de l'être humain. Elles devraient supposément, selon cette considération minimaliste, se cantonner à une stimulation sociale au lieu de prendre place dans une interaction.

De plus, car la parole est en réalité une double particularité, le propre de la parole – qui est d'être un langage articulé – permet de la décliner à l'écrit, ce qui achève de faire de la parole un outil naturel de notre espèce. En inventant les langages alphabétiques, l'humanité a ainsi accompli la mutation intellectuelle et physique qui l'éloigne du monde animal : utiliser ses facultés mentales pour se servir d'un outil instinctivement social qu'est le langage, tout en l'alliant avec une caractéristique physique de l'être humain : le pouce. Toute utilisation intégrale de l'écriture ou de la parole uniquement relève ainsi d'une utilisation tronquée de ce qui fait la particularité de notre espèce.

2 – Les premiers pas du langage

« Il n'est pas donné à un seul être humain d'avoir à la fois tous les talents. »

Stendhal

Par ce qu'on pourrait qualifier d'instinct de cité, l'homo sapiens se retrouve donc avec l'impérieuse nécessité d'apprendre par interaction avec autrui. Cette particularité forge la complémentarité des êtres humains et la raison pour laquelle la spécialisation des tâches, entre autres, est rapidement apparue comme une évidence aux tribus ancestrales. Il était ainsi prouvé que l'utilisation des talents et facilités de chacun permettait à une société entière de vivre mieux.

Et c'est encore une fois par l'intermédiaire du langage que se sont créés les mécanismes naturels de la vie en société qui sont, aujourd'hui encore, utilisés le plus quotidiennement du monde par chacun d'entre nous. D'autant plus que, du langage articulé et pratiqué de manière orale, est née une série de déclinaisons propres à notre espèce parmi lesquels l'écriture.

- Qu'est-ce que le langage ?

Très tôt dans son histoire, l'homo sapiens sapiens va se distinguer des autres espèces en développant une faculté qui lui est propre : la parole. Les stimulations de son environnement ne décrocheront bientôt plus uniquement des sons mais des mots, des phrases, une structure : son langage propre.

Le langage n'est autre que le rassemblement d'un signifié et d'un signifiant. Le signifié est la sémantique, c'est-à-dire le concept véhiculé par un moyen d'expression. Quant au signifiant, il s'agit de la syntaxe, c'est-à-dire de la manière avec laquelle on exprime le signifié. Ainsi, l'espèce humaine est imprégnée par l'idée de langage dans la mesure où elle est la seule à être consciente du concept, les autres espèces vivantes étant incapables de saisir la notion de langage bien qu'étant des démonstrations des innombrables langages qui irriguent la vie.

Ne pouvant se satisfaire du langage oral, et le développement des cités commandant de trouver de meilleures manières de conserver des informations ou de transmettre des idées particulières que l'oralité, l'être humain va parvenir à une série de déclinaisons du langage afin d'utiliser la totalité de nos sens et de pallier les handicaps de certains d'entre nous.

- Les déclinaisons humaines

Au rang des plus fameuses et des plus utilisées de ces déclinaisons se retrouve l'écriture. Grâce à de nombreuses tablettes retrouvées, on estime que l'écriture est apparue il y a 8000 ans, en Mésopotamie, une région située sur l'actuel Irak et ses environs. Outil de cité afin d'effectuer registres et calculs, l'écriture va devenir un moyen de communiquer des pensées au-delà des notes, jusqu'à être pratiquée de manière massive et universelle.

Systèmes symboliques ou alphabétiques, les procédés ne vont pas manquer afin de mettre en valeur cette nouvelle technique d'interaction, mais aussi de construction de soi. Ainsi, dès l'aube de nos civilisations, on utilisera la subtilité consistant à incliner certains mots (notre moderne italique), à en doubler d'autres ou à les souligner afin d'élaborer une matérialité du discours. Tout comme l'oral, l'écrit revêt ainsi la possibilité de véhiculer des concepts tout en mettant en avant des cheminements d'idées et des raisonnements. La mise en relief ou la capacité à appuyer certaines parties du discours sont manifestement utilisées depuis l'aube des civilisations humaines

C'est la raison pour laquelle ces deux techniques d'interaction demeurent, pour notre humanité moderne, des outils indispensables et complexes de la communication. On aurait pu penser que l'écrit risquait de tomber légèrement en désuétude, du fait du regroupement des individus dans les villes. Néanmoins, c'était sans compter sur la mondialisation, au cœur de laquelle il est question de relier instantanément tous les individus de notre espèce.

B] De l'oralité et des enseignement antiques

Après sa naissance et la constitution de ses premières sociétés, l'humanité nouvellement appréhendée comme telle et ayant développé la conscience de sa propre existence va commencer à créer des peuples, puis des sentiments d'appartenance pour faire lentement muter leurs regroupements. C'est ainsi que l'histoire de

notre espèce en arrive à l'idée de civilisation, de construction d'une population sédentaire, de spécialisation du travail, de hiérarchie et enfin de pouvoirs publics.

Puis la philosophie est née et avant elle le sophisme, arpentant les rues d'une civilisation antique comme un nouveau professeur assoiffé de bien plus que de connaissances : assoiffé de transmission. L'enseignement oral est automatiquement devenu une manière de véhiculer le savoir afin que l'information, circulant d'une intellectualité à une autre, puisse se fixer sur une expérience consciente davantage que sur une addition de connaissances faussement neutres.

Une manière ? Davantage une nécessité selon certains philosophes dont les travaux ou la simple pensée amènent nos réflexions vers le passage obligé par le dialogue et non par l'enseignement unilatéral. L'animal politique, l'Académie, les connaissances empiriques, le dialogue, la cité, la démocratie se mêlent alors dans une notion nouvelle : l'interdépendance sociale.

I – La naissance d'un animal politique

« Que l'homme soit un animal politique […] est évident. »

Aristote, *La Politique*

La formule est connue mais la notion peu évidente. Lorsqu'on évoque Aristote, la nature de l'être humain revient systématiquement sur le devant de la discussion, principalement par l'œuvre citée ci-dessus ainsi que par *Rhétorique*.

Selon certains philosophes, l'Homme étant culturel par sa nature, la sociabilité de l'être humain viserait à vivre en cité avec ses semblables, chacun agrémentant l'expérience empirique des autres. L'inachèvement de l'être humain est ainsi un pilier central de cette construction de l'individu au sein de la société, de telle manière qu'en dehors de toute communauté, il ne puisse se construire d'être humain véritable et complet.

Les mécanismes intellectuels de la vie sociale permettent de mettre en relief combien le développement de l'intellect se nourrit de sa collision avec le caractère empirique de ses accointances, citadines selon Aristote, sociales en générale. En axant sa réflexion dans cette direction, le philosophe antique cherche à faire comprendre combien la vie en communauté et, par extension, le partage par l'interaction sont intrinsèquement liés à la nature de l'être humain.

- Au cœur de la notion d'animal politique

C'est bel et bien en allant à rebours de nombreuses thèses, par exemple sophistiques, qu'Aristote va affirmer sa pensée, laquelle demeure contestée par de grands philosophes modernes mais non moins pertinente. C'est l'irruption de la notion d'homme comme animal politique.

Vient alors la différence entre l'animal grégaire et l'animal social. Ces deux notions sont, à la même échelle, aussi éloignées que ce qui sépare le langage de la parole. Dans la pensée d'Aristote, la voix est l'outil de l'expression, au sens où le langage est, comme nous l'avons justement rappelé, un moyen d'exprimer des sentiments et des sensations qui n'est pas propre à l'espèce humaine mais qui se retrouve partout dans la

nature. La parole, c'est-à-dire le logos, est au-delà de la barrière des sons et de l'expression. C'est une possibilité à laquelle seul l'être humain peut se prêter de par sa formation physique pour l'articulation des multiples sons et de par sa raison pour l'articulation des éléments de son langage.

L'animal grégaire se contente, quant à lui, à la différence de l'homo sapiens, de vivre en communauté. Il se déplace, chasse, communique, s'accouple en groupe mais ne concevra jamais de structure sociale par laquelle il établit un ordre culturel. Son langage se restreindra alors à signifier ses sensations sans leur donner de valeur sociale ni nécessiter de les communiquer avec sa communauté. L'animal grégaire témoigne de son langage par des sons témoignant d'une expérience sensible sans passage des stimuli par la raison ni par la volonté.

L'animal social grandit dans la communauté de ses semblables, et sa conscience innée du langage, liée directement au fonctionnement de son cerveau (c'est-à-dire que, contrairement au reste du règne animal et particulièrement des espèces capables d'imiter des mots de nos langues, l'être humain apprendra un langage au simple contact de ses semblables), produit des émanations observables. La cité, les lois, la transmission, la famille ou les coutumes en sont autant d'exemples.

Aristote voyant l'homme comme un animal politique, le langage humain devient alors la manière de faire cité, la raison pour laquelle les citoyens se rapprochent, et devient en lui-même la matérialisation de la nature humaine prédestinée à la vie en société. Dès lors, est-il possible de considérer que l'être humain peut envisager la transmission de la connaissance et de l'amour du savoir autrement que par le principe de l'interaction, c'est-à-dire du dialogue ?

- Jugements empiriques, interaction et société

Ce que les philosophes avaient compris, c'est que le cerveau humain se façonne non seulement par l'expérience à posteriori, c'est à dire empirique, mais aussi par l'expérience a priori, ce que Kant qualifiera bien plus tard de connaissance pure, c'est-à-dire découlant en partie d'une expérience mais ne nécessitant pas d'être prouvée par elle.

Au cœur d'un système politique foisonnant et doté de responsables prônant le savoir et faisant du fourmillement des idées un principe central de la cité, des sophistes ont d'abord pu entamer un processus de mise en avant de l'être pensant. Ainsi, durant les réceptions organisées par Aspasie, la compagne de Périclès, on pourra entendre Protagoras affirmer que « l'homme est la mesure de toute chose ».

Il faut entendre par cela plusieurs éléments : d'abord Protagoras admet l'idée, peu répandue au Vème siècle avant notre ère, selon laquelle les dieux n'existent pas, faisant ainsi de l'être humain l'inventeur des dieux. Ensuite, Protagoras entend prouver que la vérité est propre à chacun en ce qu'elle dépend des perceptions subjectives, et par conséquent diffère d'un individu à l'autre. Une connaissance plus une autre connaissance ne font pas deux connaissances. Elles font trois : les deux connaissances analysées isolément auxquelles on ajoute une troisième connaissance plus particulière qui est le mélange des deux premières.

Ainsi, des jugements analytiques et des jugements synthétiques (c'est-à-dire explicitatifs et extensifs) sont nés les différents savoirs dont l'Antiquité se fera le théâtre subjectif durant de nombreux siècles, faisant évoluer en son sein de multiples disciplines appréhendées à l'aune d'une civilisation humaine en construction. Les mathématiques en font, elles aussi, partie – et non des moindres.

C'est dans une version philosophique et non plus sophistique que Socrate s'est, par la suite, évertué à transmettre l'amour de la sagesse. Là où la démarche de Protagoras consistait à user du discours pour convaincre un auditoire plutôt que pour attirer l'attention sur des sujets de réflexion, Socrate a introduit le dialogue et l'échange comme le souligneront les célèbres œuvres de Platon mettant en scène son maître.

Ce même Platon, imbibé de l'enseignement par le dialogue, en arrivera à la création d'une institution révolutionnant l'approche des savoirs.

2 – La formation des écoles

« L'homme, avant l'éducation, n'est pas né. »

Lucien Malson, *Les Enfants sauvages*

Cette citation de Lucien Malson, philosophe, critique et professeur, en dit long sur l'importance de l'éducation de l'individu, sur son instruction et les enseignements qu'il doit recevoir, la nature humaine commandant ces interactions. Mais elle signifie aussi que la communauté des être humains ne peut naître comme telle qu'après une expérience sociale de partage des savoirs et des expériences.

Bien avant sa naissance, une institution voyait le jour, au milieu de l'apogée d'Athènes, sous l'égide du philosophe Platon. C'est l'Académie. Ayant par la suite inspiré, comme nous allons le voir, de nombreux intellectuels mais aussi de multiples autres institutions fonctionnant sur l'enrichissement réciproque et la démocratie, l'Académie platonicienne va, après la mort de Platon, perdurer pendant plusieurs siècles en changeant à quelques reprises d'orientation, de ligne directrice, de courant, au service d'une ouverture savante indiscutée.

Novatrice dans son fonctionnement, dans sa forme, et dans sa pensée, l'Académie va aussi manifester une pratique de l'enseignement que l'ARES a reçue en héritage dès sa création et que les intellectuels de l'Antiquité avaient en partage : la pluridisciplinarité au service du décloisonnement des savoirs.

- Naissance et démocratie de l'Académie de Platon

La philosophie telle que conçue durant l'antiquité se manifeste par une propension à la transmission. Au centre de toutes les problématiques, la réflexion sur l'expansion de la démarche philosophique va rencontrer en Platon une figure emblématique dont on ne manquera pas de louer l'initiative durant les millénaires suivants et jusqu'à nos jours. Figure centrale de l'organisation sociale et politique des savoirs, il va jouer un rôle déterminant à travers une nouvelle institution.

Réunissant ses disciples dans un espace situé dans le territoire large de la ville d'Athènes, le célèbre philosophe, pourfendeur de sophistes, va fonder son illustre Académie. C'est à l'endroit d'un gymnase que l'initiative se concrétise, tout un symbole pour un courant de pensée ne rejetant aucun plaisir du corps ou de l'esprit et admirant les reliefs saillant du corps masculin comme la Renaissance se plaira à le rappeler.

Le nom d'Académie est venu du héros dont la sépulture avait été fixée dans les jardins de ce terrain d'enseignement, Academos. Plus tard, on rappellera ce détail pour mettre en avant le décloisonnement des savoirs ainsi que l'alliance entre les sciences du corps et les sciences de l'esprit, chère aux humanistes européens. Léonard de Vinci ou Michel-Ange illustreront, bien plus tard, cette même approche.

Pour sa direction, l'établissement institutionnalisé de Platon s'affranchit des titres démocratiques sans pourtant délaisser les pratiques athéniennes puisque la noble école vit sous l'égide d'un scolarque, le premier étant désigné par le fondateur de l'école et les suivant étant élus par l'assemblée des anciens et des élèves. Tous les individus concernés par l'enseignement de l'Académie sont ainsi invités à participer à la vie intellectuelle de l'institution comme c'était le cas à Athènes pour les citoyens au sujet de la vie politique.

Cette capacité à évoluer avec son temps a propulsé l'Académie platonicienne à travers trois siècles d'Histoire antique. Tantôt devenue sceptique, tantôt faillibiliste, tantôt syncrétique ou probabiliste, cette institution ressemblait profondément à ses membres, qu'ils soient jeunes ou anciens, de manière à faire perdurer cette initiative fructueuse.

- La pluridisciplinarité, un atout essentiel à la logique des savoirs

Il est à noter que l'Académie platonicienne est, bien avant les désirs affichés de pluridisciplinarité contemporains, un lieu dans lequel les intellectuels plaident pour un mélange des domaines d'expertise. Ainsi de nombreuses théories mathématiques verront le jour dans cette école bien particulière, parmi lesquelles de multiples travaux pythagoriciens sur lesquels il n'est pas sujet de revenir présentement.

Bien avant notre époque, les grands savants avaient donc compris l'importance, plusieurs fois expérimentée, du décloisonnement des disciplines mais aussi – et surtout – des savoirs. Certains pays européens tentent désormais d'envisager la connaissance non plus à l'aune de matières ou de disciplines mais bel et bien en les construisant comme des périodes d'évolution au travers desquelles on peut davantage comprendre chaque information enseignée et reçue.

L'esprit humain doit pouvoir s'affranchir de la séparation entre les connaissances qu'il engrange afin de pouvoir connecter toutes les informations qu'il possède sur le monde dans lequel il évolue et la communauté avec laquelle il doit interagir. L'enjeu est de faire, d'un individu instruit, un véritable animal politique, c'est à dire social, mû et mouvant, construit et construisant.

Véritable modèle de partage des savoirs dans la civilisation humaine, l'*Academia Platonica* est demeurée un exemple repris dans de nombreuses institutions parmi lesquelles l'Académie française, près de 2000 ans plus tard. Conquête oblige, l'Académie platonicienne ferme lorsqu'Athènes est envahie mais renaîtra grâce à l'investissement de dirigeants politiques férus de philosophie et de savoir sous la forme d'une école en plusieurs chaires.

C'est lorsque la Renaissance se fait place à travers l'Europe, que la réinvention de l'imprimerie arrive pour servir d'outil aux humanistes et que le mécénat gagne les centres de pouvoir, que les valeurs antiques et les enseignements des grands philosophes vont revenir sur le devant de la scène intellectuelle.

C] Humanisme et Renaissance : la fin de quinze siècles d'obscurité

Au terme d'une philosophie orale défendue par de grandes et éminentes figures à l'instar de Socrate, les théories politiques et religieuses ont eu pour effet d'apposer une chape de plomb sur les grands idéaux de l'Antiquité. Du citoyen ou croyant libéré de toute oppression, tel qu'on pouvait le conceptualiser au cœur de la vie politique athénienne ou bien au cœur d'une foi quelconque, on arrive à l'idée d'individus fixés dans une société politique non plus au sens de l'être évoluant parmi la réunion civilisée de ses semblables mais au sens du sujet soumis à un pouvoir décisionnel et souvent répressif, car usurpé aux mains du plus grand nombre.

C'est alors que l'Italie a vu naître un mouvement novateur : l'Humanisme. Dans cette conception de l'Homme, l'individu est au centre de toute chose. L'apprentissage se fait par interaction, le réalisme envahit les peintures jusqu'à mettre les figures divines à la même échelle que les êtres non-divins, le mécénat nourrit la création, les artistes passent d'un pays à un autre et diffusent des quantités de travaux. Toutes les digues intellectuelles et tous les carcans sautent momentanément pour séduire les politiciens et les stratèges avares de richesses et de renommée.

A la base de ce grand mouvement, on trouve la réinvention de l'imprimerie par Gutenberg (réinvention car avant les tables européennes d'impression existaient les rouleaux asiatiques). L'industrialisation de la production d'objets littéraires s'est alors couplée avec la découverte de vieux manuscrits dans les berceaux des grandes civilisations qui n'avaient pas été traduits de génération en génération comme les moines copistes avaient pu le faire durant le Moyen-Âge.

En effet, depuis des siècles, les religieux avaient gardé bien précieusement les secrets du savoir, de la lecture et de l'écriture, recopiant les ouvrages en ajoutant une glose subjective, c'est-à-dire des commentaires qui étaient ensuite recopiés eux-mêmes de génération en génération dans la mesure où l'on les prenait pour le texte original. Le résultat de cette chaîne est simple : les ouvrages recopiés ont fini par devenir complètement biaisés et étaient enseignés par la scolastique moyenâgeuse d'une manière complètement tronquée.

En découvrant, par le truchement de l'impression de ces anciens ouvrages qui n'étaient pas passés sous la coupe monastique des copistes, que l'enseignement religieux et les sermons véhiculaient des antiennes bien éloignées des textes originaux, l'Europe religieuse (déjà heurtée par le trafic ecclésiastique des Indulgences) va entrer dans une phase de contestation qui accouchera de la célèbre Réforme et ouvrira les portes de la remise en cause.

1 - La redécouverte de l'Humanité

"Comme elle est belle la jeunesse, qui s'envole si vite, hélas ! Soyez heureux, n'attendez pas : demain n'est que vaine promesse."

Laurent de Médicis, le Magnifique

Le retour aux sources les plus intrinsèquement philosophiques de l'Antiquité s'est d'abord fait par la création d'institutions, à l'image de la démarche de Platon. Dans cette partie dédiée à la période de la Renaissance, nous avons choisi de nous pencher sur deux situations : celle de Florence mais aussi celle de la France.

En l'espace de quelques décennies, la future grande ville italienne a conquis ses lettres de noblesse humanistes auprès de tout le continent occidental en favorisant le développement et la production de nombreux artistes et en regardant naître certains des maîtres les plus incontestés de l'histoire de l'humanité. Cette particularité florentine est le fruit d'un mécénat intensif ayant pour but de préserver le pouvoir entre les mains des Médicis grâce au soutien du peuple et aux victoires électorales dans la célèbre République toscane.

En France, le rapport de force culturel et politique que François Ier va tenter d'instaurer face à Henry VIII d'Angleterre et Charles-Quint le pousse à importer œuvres, artistes, courants de pensée, mouvements ou technologies qui nourrissent un pays tout juste sorti du moyen-Âge. Le décloisonnement des savoirs est de nouveau à l'honneur et les langues jouent un rôle prépondérant comme outils essentiels du langage et de l'interaction.

Bien avant les écoles d'éducation à la paix, abordées plus loin dans ce travail, les humanistes avaient compris combien l'importance de la compréhension entre les individus ne peut se séparer de la maîtrise des langues et – surtout – des moyens de soutenir un dialogue. Ainsi, l'être humain fait toujours et encore sens avec la notion de cité et de société.

- Retour aux héritages de l'Antiquité

Très tôt dans la chronologie de la Renaissance, les intellectuels vont manifester un véritable retour aux savoirs mais aussi – phénomène de simili-nostalgie très intéressant – aux pratiques antiques. Avant d'aborder, un peu plus loin, le cas de la ville de Florence, il est possible de revenir pour quelques lignes sur le travail et le rôle de Marsile Ficin, véritable figure emblématique de cette période débordante de curiosité.

Grand humaniste de tendance néoplatonicienne, il est, au milieu du Quattrocento, en avance sur un certain nombre de ses contemporains. On peut notamment évoquer la *Respublica litteraria*, communauté d'idées et d'esprits européens communiquant en latin afin de véhiculer savoirs, poésie et philosophie durant la Renaissance. Marsile Ficin avait compris que la traduction en latin des œuvres antiques, dont il a pu connaître les subtilités grâce à l'enseignement de Jean Argyropoulos, était nécessaire à la réappropriation occidentale du savoir philosophique.

C'est par conséquent à la traduction que Marsile Ficin va s'adonner, sous la tutelle protectrice des Médicis, en optant pour la grande famille intellectuelle néoplatonicienne. Les œuvres de Platon lui-même, celles de Plotin, de Porphyre de Tyr, de Jamblique ou même les ouvrages attribués à Hermès Trismégiste sont ainsi remis au goût du jour en bénéficiant d'une lumière dans l'Académie créée par Cosme de Médicis en 1459 et dont Marsile Ficin tiendra la direction à la demande du Père de la Patrie comme on qualifie ce premier des grands Médicis florentins. Le nom d'Académie est, bien naturellement, un hommage à celle fondée par Platon en 387 avant notre ère.

Cette effusion de nostalgie va même jusqu'à la mise en exergue d'un ouvrage antique : *Laelius, de Amicitia*. Ce traité sur l'amitié écrit par Cicéron en l'an 44 avant Jésus-Christ est à l'origine des conceptions chrétiennes de l'art oratoire mais aussi, plus largement, de la conception du lien social qui irriguera les premiers siècles de notre ère. Au moment de la Renaissance, les humanistes vont puiser dans ce texte afin d'y trouver la source du lien amical unissant les multiples intellectuels qui correspondaient par courrier. Le texte se double, d'ailleurs, d'une contestation du pouvoir politique de Marc Antoine, ce qui ajoute un deuxième sens de lecture laissé par

Cicéron en filigrane. La mise en doute des doctrines religieuses – et non de la foi – permettent ainsi aux humanistes de s'approprier une œuvre qui fixe les bases de la sagesse sociale et de la vertu politique.

- Le Collège de France ou l'universalité de l'accès au savoir

Durant le règne de François Ier, une institution va hériter de ces valeurs, règles et principes mis en avant par l'Académie de Platon : le tant renommé Collège de France. Véritable consécration intellectuelle et professionnelle, honneur réservé aux plus savants d'entre les savants, les chaires de ce laboratoire des savoirs n'offrent leur prestige qu'à de rares et très regardés enseignants.

Auparavant appelée Collège royal, cette institution résulte d'un vœu formulé par le roi de France de voir, en 1530, s'ouvrir un établissement laissant libre parole à d'éminentes figures humanistes. Cette demande est, à l'origine, celle de Guillaume Budé, traducteur d'œuvres antiques, multilingue et savant en toutes sortes de sciences. Le grand Érasme qualifiait de « Prodige de la France » celui qui était chargé de la bibliothèque royale et de conseiller le roi. Il est aujourd'hui représenté par une statue dans la cour du Collège et son nom a été donné à une collection de livres renommés – les Budés – ainsi qu'à une librairie européenne spécialisée dans l'édition d'œuvres antiques et d'ouvrages bilingues langues anciennes/modernes.

L'objectif d'origine était de créer plusieurs chaires, chacune enseignant une langue ancienne, des méthodes de traduction ou des langues parlées à travers l'Europe par les grands intellectuels humanistes. Peu à peu, le champ des disciplines s'est considérablement élargi : la philologie, la philosophie, l'histoire, la physique, les mathématiques ou la littérature y ont fait leur entrée fracassante et demeurent aujourd'hui encore des domaines de grand prestige de l'institution humaniste. De surcroît, les professeurs changent fréquemment ainsi que les noms des chaires afin de toujours prendre le soin d'innover, d'associer plusieurs notions, de pousser la recherche et d'ouvrir un espace à la découverte intégrale.

Le Collège de France est, même au-delà de cela, un établissement bien à part de tous les autres en ce que ses enseignements y sont, depuis toujours, libres, décloisonnés, évolutifs en fonction de l'époque, gratuits et ouverts à tous. Son caractère non-diplômant confère au Collège l'avantage de ne point mettre en avant de méthode de sélection ou d'évaluation qui saccageât ses valeurs en une seule épreuve quelconquement menée après des enseignements de distinction.

Presque cinq cent ans avant l'année d'où nous observons l'Enseignement Supérieur dont bénéficient les étudiants de France, les valeurs de la pédagogie innovante, du décloisonnement des savoirs, du renouvellement et de la recherche arrivaient à leur plus fidèle démonstration car on savait déjà deux choses : d'une part la transmission du savoir ne fonctionne pas comme la logique de l'économie, c'est à dire qu'elle n'indexe pas la valeur du savoir sur la quantité de connaissances produites ; d'autre part elle se fixe dans le cadre d'une pluridisciplinarité revendiquée comme une logique pure de la construction intellectuelle.

2 - Héritage pluridisciplinaire et valeurs intellectuelles

« Fay ce que vouldras »

François Rabelais, *Gargantua*

Au XVIè siècle, l'Humanisme développe ses grandes œuvres et ses grands travaux à l'aune d'un mouvement intellectuel et artistique qui s'apprêtait à révolutionner l'approche moderne de la transmission des savoirs. L'analyse et la critique politiques se font détonantes avec *Utopia* de Thomas More, la *Respublica litteraria* triomphe parmi les grands esprits européens et Érasme remet les civilisations antiques et philosophiques au goût du jour dans son *Adagia*. L'exaltation est totale et les grands humanistes vont la mettre au service d'une nouvelle approche, plus prompte à véhiculer le savoir dont leur courant souhaite remettre la transmission au goût du jour.

Durant des siècles, la religion et le pouvoir politique avaient couvé des scientifiques et des intellectuels en leur sein, leur imposant souvent un secret dont le but était de ne pas attirer les foudres des puissances fixes et révulsées à la simple vue d'un progrès que l'on qualifiait de transgression. C'est dans cette atmosphère de renouveau que fleurissent des réseaux de communication et d'échanges qui permettent à l'imprimerie de disperser des chefs d'œuvres témoins de cette époque tumultueuse qui précède la grande désillusion des guerres religieuses. La Réforme apporte des contradictions historiques, la glose disparaît des ouvrages, la scolastique tombe en désuétude dans des cours royales ou impériales obsédées par le mécénat et la séduction des artistes, pendant que les moines défroqués sortent du silence pour publier des ouvrages révolutionnaires.

C'est notamment le cas de François Rabelais, un ecclésiastique attiré par les sciences, la médecine et la littérature. Dans une suite d'ouvrages publiés au XVIè siècle, il appliquera un principe pédagogique visant à faire passer plus rapidement sa critique des guerres picrocholines et de l'enseignement indifférencié : *« Le rire est le propre de l'homme »*.

Pendant ce temps, en Italie, le mécénat bat son plein avec de grandes personnalités et de grandes figures mues par l'Humanisme, ses libertés et son ouverture. Outre la découverte de nombreuses techniques et l'apparition de nouvelles pratiques artistiques comme celles de Léonard de Vinci ou Michel-Ange, des courants intellectuels vont puiser leur inspiration dans les héritages de l'humanité afin de revenir à une conception expansive du savoir.

En commençant par mettre en lumière la République florentine, on revient aux origines de la production artistique si caractéristique de l'Humanisme, mais aussi aux errements potentiels dont le système politique conceptualisé par les grands esprits de cette époque montre si souvent les plaies. Liberté et libre-arbitre signifient fréquemment, durant ces siècles de découvertes et d'extases despotisme dans une organisation où le pouvoir décisionnel est mu par des inspirations machiavélistes et des désirs de contrôle profondément médicéens.

Pour parvenir à relancer la pensée philosophique à travers tout le monde occidental et à se vêtir d'habits architecturaux et artistiques absolument nouveaux, la cité florentine va recourir à deux instruments efficaces. Le premier est le concile convoqué par le pape Eugène IV afin de résoudre les divergences entre l'Église d'Orient et l'Église d'Occident, lequel fera étape à Florence en 1439 avec ses éminences intellectuelles et ses grandes figures religieuses. Le deuxième outil, c'est l'argent que les Médicis vont utiliser afin de garder dans

la ville florentine tous ces esprits éclairés qui remettent en question le pouvoir absolu de la papauté à l'aune de principes philosophiques.

Afin d'illustrer cette période florissante, penchons-nous sur deux exemple : le Quattrocento florentin à travers lequel il est possible de comprendre comment la stratégie politique peut se mettre au service d'un retour aux fondamentaux de la transmission des savoirs, puis une utopie littéraire écrite par François Rabelais : l'Abbaye de Thélème.

- Du Quattrocento fleurissant au néoplatonisme académique

A Florence et durant le XVème siècle, l'emblème héraldique aux boules rouges et aux fleurs de lys, blason reconnaissable de la famille Médicis, se répand jusqu'à orner une part considérable des bâtiments politiques et religieux. Sous l'égide de Cosme, la grande cité s'est progressivement retrouvée débitrice du clan surpuissant de sorte que la situation de Florence ne permette plus à ses grandes familles d'empêcher les Médicis de s'immiscer dans toutes les institutions. Contrôle des éligibles, imposition, constructions architecturales, mécénat, processus d'embellissement de la ville : la population florentine en vient à considérer que ces stratèges républicains sont les protecteurs de la grande cité toscane. Car ce que Cosme et ses descendants ont compris, c'est qu'il s'agit, pour gouverner, de tenir toujours le pouvoir sous son joug mais aussi de garantir au peuple des libertés et des droits politiques dont on ne se soucie qu'à fin de s'en abreuver.

Toutefois est-il que Florence va redécouvrir, par l'ambition des Médicis, une manière d'envisager les savoirs tout à fait typique de l'Antiquité. D'abord, la restauration des Académies va remettre le savoir et le libre apprentissage à l'ordre du jour par l'intermédiaire de Marsile Ficin, poète, traducteur et philosophe toscan dont il a été question plus haut.

Ensuite, l'argent est mis au service de l'art avec le financement d'artistes, de concours (au cours desquels Laurent de Médicis rencontrera notamment le jeune Michel-Ange que lui enviera Rome au point de l'emporter durant plusieurs années), de constructions et de célébrations afin que le peuple s'intéressât par lui-même aux bienfaits artistiques. Car les Médicis ont bel et bien compris une notion fondamentale : pour éduquer, il faut susciter le désir d'être éduqué.

C'est en ce sens que l'*Accademia platonica* est créée. Sa courte durée d'existence (simplement quelques décennies) n'empêche pas nos regards contemporains de porter un jugement sur les enseignements dont elle a pu témoigner. Ainsi, en redécouvrant les réflexions des philosophes antiques, Ficin s'est penché sur la notion de Beau ainsi que son association avec l'Idée suprême et le sublime.

Mais il a aussi, à l'image du dialogue, de l'interaction et de la remise en cause dont il est question dans ce travail et qui transpireront dans les positions prises par l'ARES sur ces sujets, choisi la complémentarité des points de vue. Mélangeant les idées et les théories, Ficin a principalement fondé son enseignement sur des penseurs issus de l'héritage antique mais aussi sur de grands penseurs à l'origine d'une philosophie chrétienne qui avait façonné l'Europe et continuait d'avoir des conséquences sur la politique des États. De cette manière, il pouvait ardemment appliquer les principes originels de l'Académie qu'il dirigeait à titre de scolarque à sa propre pensée, ce qui demeure le désir de tout étudiant désireux de trouver dessous chaque enseignant agissant en sophiste la trace d'un philosophe introspectif.

Ce désir d'être abreuvé de savoir, François Rabelais a émis une autre manière de le stimuler : la liberté totale et absolue guidée par la raison.

- Immersion parmi les Thélémites

C'est probablement en 1534 qu'Alcofribas Nasier (anagramme de François Rabelais et pseudonyme de l'auteur) fait découvrir les aventures de Gargantua, le géant qui avait pour fils Pantagruel, lequel avait vu la publication de ses prouesses et faits deux ans auparavant sous la plume du même « Abstracteur de quintessence » comme Rabelais aimait à se qualifier.

La période que vit Rabelais est celle d'une Europe faisant balancer son actualité entre les prouesses artistiques et les luttes politiques. Le Vieux Continent est alors partagé entre de grandes figures : François Ier en France, Henry VIII en Angleterre et Charles-Quint en Espagne et dans le Saint-Empire. Dans la dernière partie du livre, Gargantua offre à son ami Frère Jean des Entommeures de quoi construire une abbaye selon des principes bien particuliers.

Le rôle de cette partie de l'œuvre est d'opposer un système d'apprentissage aux pratiques unilatérales qui étaient utilisées à l'époque mais aussi d'opposer cette société humaniste et intellectuelle à la bêtise belliqueuse d'un Picrochole symbolisant Charles-Quint. Ainsi, en cohérence avec la démarche de liberté de la République des Lettres, Gargantua offre à Jean les moyens de réaliser son rêve pédagogique d'envergure, sans décider à sa place de son organisation.

La première idée défendue par le personnage de Frère Jean pendant le projet de cette construction est de ne point établir un ordre ou un groupe de personnes qu'il aurait sous son contrôle ou son autorité. Ainsi dit-il à Gargantua : « *Comment pourrais-je gouverner autrui, alors que je ne saurais me gouverner moi-même ?* ». Voilà une base fondamentale de l'enseignement pédagogique hérité de l'Humanisme. Chaque individu doit pouvoir s'instruire librement sans référer de ses méthodes à un pouvoir supérieur, plaçant ainsi la sagesse de chacun à pouvoir s'auto-réguler comme un pilier de cette liberté vertueuse. De surcroît, le contrôle de l'enseignement – lequel est souvent au centre des qualifications attribuées ou des travaux effectués – ne peut qu'être l'émanation de l'individu lui-même.

Demandant à Gargantua l'autorisation de pouvoir construire une abbaye à rebours de toutes les autres, les deux protagonistes rabelaisiens évoquent ensuite le fait de ne point élaborer de murailles autour de Thélème car, selon eux, « *là où il y a des murs devant aussi bien que derrière, il y a force murmures, envies et conspirations réciproques* ». Ce décloisonnement permet de ne jamais forcer la transgression davantage que la volonté propre. Chaque Thélémite est ainsi libre à toute heure et bénéficie d'une déconnexion totale face aux horaires dans la mesure où les horloges et cadrans y sont interdits, régissant ainsi les activités selon le bon sens plutôt que selon les sons de cloche – lesquels sonnent comme une métaphore amusée sous la plume de Rabelais.

L'abbaye, lorsqu'il la décrit, est fournie en espaces naturels, en verdures et en animaux. Nous en reparlerons plus loin dans ce travail mais s'il est une vertu que la pédagogie peut amener dans l'esprit des jeunes de notre monde, c'est bel et bien la proximité avec la nature, le rapport que la culture entretient avec elle et la capacité pour un être instruit de pouvoir se situer dans l'évolution du monde dans lequel il vit. Ainsi, les fontaines, les vergers, les fameuses cornes et les grands parcs foisonnants résonnent à l'unisson à l'ombre d'un mot que Rabelais revendique dans ce grand centre d'enrichissement intellectuel qu'est l'abbaye de Thélème : l'abondance.

L'auteur humaniste va même jusqu'à coucher de longues énumérations afin de glisser, dans son récit, des métaphores de la diversité. Oiseaux, mammifères, parfum, peintures, pièces, sports : le médecin connaissait déjà à cette époque les bienfaits de l'utilisation des sens et de leur multitude de fonctionnalités. Le développement d'un être se fait aussi par sa capacité à absorber tout ce qui, dans son environnement, est capable de faire progresser son intellect ou d'attiser sa curiosité. C'est notamment par cette faculté à vouloir découvrir et à tenter de comprendre des choses (des ailes des oiseaux jusqu'aux mécanismes) que, dans la ville italienne de Vinci, un enfant prénommé Leonardo parviendra à aiguiser son génie pour en faire un outil de la flamboyante Renaissance.

Ce décloisonnement de l'abbaye (tant au sujet de la séparation entre les différentes aires du cerveaux que de la multiplicité des disciplines) se manifeste par un aspect particulier de l'Humanisme : la revendication de l'égalité entre la connaissance et l'activité physique. Lorsque Rabelais décrit son utopie, il n'omet point de valoriser la présence d'équipements sportifs de manière à réaffirmer l'ancrage de l'être humain dans son héritage culturel mais aussi dans ses singularités, à l'image de celle qui consiste à avoir conscience du développement de son corps et à le cultiver.

Pourfendant les maîtres et les corps intermédiaires, Rabelais agrémente de chansons et de descriptions cette abbaye de liberté et de culture dans laquelle l'individu est seul aux commandes de son intellect et de son développement, seul capable de savoir ce qui est bon pour lui-même et quelles techniques il doit suivre. Cet idéal utopique – on peut légitimement utiliser cette référence à l'œuvre humaniste de Thomas More dans la mesure où Rabelais y fait de nombreuses allusions dans ses œuvres – se caractérise non pas par une annihilation de la notion d'enseignant au profit d'un apprenant tout-puissant, mais par une confusion des deux sous l'arbitrage du bon sens et de l'intelligence, de sorte que l'individu devient l'outil de son propre développement.

Néanmoins, le principe de l'abbaye de Thélème réside aussi dans la sociabilité. Rabelais n'a pas souhaité inciter les individus à expérimenter ces pratiques directement chez eux, sans lien avec le monde extérieur. Il s'agit d'une méthode d'interaction sociale dans un univers où la transgression n'existe pas davantage que les règles ou les formalités. Par l'échange et la maîtrise de ses propres besoins, le Thélèmite devient un être conscient de ce qu'il doit à autrui, des efforts qu'il lui reste à faire pour être au niveau de ses semblables et, surtout, des valeurs qu'il doit acquérir pour être capable de mener une vie sociale sans formelle comparaison ni nécessaire évaluation.

Un être de raison et de bon sens, en somme.

D] L'industrie de l'enseignement

La révolution industrielle et l'irruption du rendement ont tendu à consumer toutes ces valeurs afin de mettre au même niveau l'instruction et l'enseignement sur les chaînes de production. Classes massives, cours unilatéraux, alignement des méthodes et des mobiliers : la réappropriation du bûcher de Savonarole par les universitaires se fait toujours plus oppressante.

De nos jours, on remarque que le budget de l'Enseignement Supérieur et de la Recherche ne bénéficie d'aucune mansuétude pareille à celle tolérée dans de grandes puissances du monde libre. L'investissement financier ne peut, pourtant, se substituer aux moyens intellectuels mobilisables pour la pédagogie universitaire. L'un ne peut pertinemment aller sans l'autre, de sorte que la symbiose entre l'investissement savant mêlé à

l'augmentation des moyens financiers pourrait permettre à la France de rejoindre les rangs des pays aux établissements en avance sur leur époque.

Néanmoins, force est de constater que, pour le pays des Lumières, la situation désolante permet de s'apercevoir que les méthodes de démocratisation du savoir ne parviennent en France que plusieurs décennies après certaines nations européennes. Tandis que la déscolarisation se fait alarmante, que l'attention portée à la formation des professeurs atteint un niveau décevant, que la médiocrité se fait naturelle et que l'évaluation des enseignants-chercheurs ignore complètement la pédagogie, leur permettant de négliger ceux qui demeurent le centre des établissements d'enseignement, à savoir les étudiants, le travail de l'ARES doit passer par les raisons de ce déclin national.

I – Révolution industrielle de l'intellect

« L'être humain est ainsi fait qu'il se veut surtout autonome. La personne cherche l'autre qui la complétera, mais si l'autre lui apparaît comme une menace à son autonomie, elle se détournera. »

François Hertel

Le XIXème siècle apporte une vision nouvelle à l'enseignement. La République se fait une place durant sa deuxième moitié et l'éducation publique fonctionne à plein régime afin de former des générations de jeunes républicains instruits et ancrés dans leur temps, alors qu'on craint le maintien d'une puissance politique royaliste.

Néanmoins, le résultat de cette évolution propre au siècle de la République triomphante va demeurer comme une finalité de l'instruction sans bénéficier de modifications, ni de recontextualisation des enseignements. Ce que, dans les années 1880, on considérait comme de l'instruction novatrice va devenir définitivement un modèle sans que soit remise en cause la pertinence de préserver un modèle qui témoigne d'une époque particulière.

De surcroît, on observe que plusieurs contradictions ont fait leur place au cœur de cette nouvelle appréhension de la transmission des savoirs. Si l'universalité de l'accès à l'enseignement est une raison de se réjouir, la philosophie des Lumières, l'approche de la liberté individuelle et l'utilisation du groupe au sein de la pédagogie sont pourtant autant de raisons de s'interroger sur les pratiques de ce système, républicain mais pas trop.

- La République et l'enseignement de masse

Lorsque Jules Ferry fait adopter ses lois scolaires, elles sont la conséquence directe d'un contexte politique. D'abord, l'affirmation des idéaux républicains dont Ferry se faisait lui-même le chantre, ensuite la guerre contre la Prusse estimée plus instruite, et enfin l'achèvement d'une ouverture des enseignements commencée plusieurs décennies plus tôt.

Car la véritable modification de ces lois scolaires consiste, non pas dans l'arrivée brutale (c'est-à-dire en quelques années) de centaines de milliers de nouveaux élèves dans le système scolaire mais dans la laïcité des enseignements. La collation des grades appartient désormais à l'État, la formation des professeurs est supervisée par la République et ces « hussards de la République » deviennent un appui solide pour le parti radical.

Depuis les années 1830, des dispositions, nombreuses, avaient été prises au nom des régimes politiques successifs, amenant peu à peu l'instruction vers la gratuité et les effectifs massifs. Alors que la situation du pays se perd souvent entre les guerres, les bouleversements internes, les scandales, les soulèvements, les affrontements politiques et les changements de majorité, il demeure impossible de pallier les défauts de ces mesures prises à la hâte et menant à une uniformisation sur laquelle nous reviendrons.

Cette appréhension massive de l'enseignement témoigne d'une contradiction manifeste sur l'utilisation des effectifs, qui persiste jusqu'à nos jours. Car, si ces mesures marquent le sceau d'une République ancrée dans la philosophie des Lumières par la notion d'émancipation du peuple souverain, il n'en demeure pas moins que la liberté individuelle, pour laquelle plaidait Rousseau, n'a pas su peser dans l'approche républicaine de la transmission des savoirs.

Selon Jean-Jacques Rousseau, lorsqu'il est question des savoirs, il doit aussi être question des savoir-faire. L'expérience empirique est au centre de ses théories concernant l'état de nature dont est extrait l'être humain. Selon lui, la société étant l'élément de perversion de l'enfant, il incombe aux institutions d'enseignement de mettre en place une éducation par le bonheur, la liberté et l'obéissance à la loi que l'on s'est soi-même fixée.

Rousseau considérant que le tempérament de l'enfant se retrouve perverti par la société (au point de considérer qu'un enfant est un petit d'homme plutôt qu'un petit homme), il est étonnant d'appliquer certains de ses préceptes d'émancipation des individus composant le Souverain, mais de mettre ces futurs adultes sous la tutelle intégrale et incontestable d'un enseignant appartenant à cette société décriée par le philosophe.

Autre contradiction : dans leur écrasante majorité, les spécialistes recommandent de se servir des groupes d'élèves et d'étudiants comme des moyens d'appréhension de leurs besoins, d'anticipation de leurs difficultés et de cohésion de leur esprit de communauté. L'erreur corrigée par des pairs n'aura ainsi pas la même sensation d'échec que sa correction par un professeur, d'autant plus si l'élève effectue sa rectification dans un cadre de discrétion ou de partage d'expérience plutôt que de jugement autoritaire et oral.

- Uniformité et unilatéralité

La masse des élèves et des étudiants générant une incapacité à se pencher sur chaque nouvel individu accédant aux bancs de l'enseignement, et l'époque moderne témoignant d'un manque de volonté pour corriger cette appréhension propre à une époque vieille de 120 ans, l'unilatéralité des cours et de la transmission des savoirs a produit une considérable chaîne de lacunes et de terrassements.

Outre les humiliations physiques, la considération des élèves à l'aune du métier de leurs parents (demandé en général dès la rentrée) ou l'incompétence des professeurs dans la gestion des caractères et des tempéraments (liste non-exhaustive), les matières se sont construites sur des bases erronées : l'école comme finalité.

Et il ne serait pas, ici, question de cette catégorisation du savoir si elle ne s'était pas reproduite à l'université. Le tri des connaissances par la classification des matières (si tant est qu'il faille le rappeler) est une illusion construite de toute pièce. Elle résulte, encore une fois, d'une facilité d'enseignement et d'une pratique que les professeurs et les pouvoirs publics refusent de remettre en cause.

De surcroît, les méthodes et les pratiques semblent ne changer qu'au prix de la précarisation de l'apprentissage. Désormais, on fait apprendre davantage qu'on enseigne et on remplit davantage qu'on développe. Voilà la technique ultime mise en place petit à petit à travers les dernières décennies pour ne pas remettre en cause le manque de formation des professeurs et accepter éhontément que les enseignants-chercheurs méprisent l'enseignement au profit de la recherche.

Cette logique est accentuée par un phénomène navrant : la considération de l'enseignement comme un domaine d'action de l'État pour lequel le raisonnement comptable doit avoir le dessus sur la vision stratégique. Les moyens réduits, le manque de formation des enseignants, la promiscuité et l'abandon semblent désormais s'être assis avec les étudiants sur les bancs des salles de transmission des savoirs.

2 – Productivité de l'enseignement et pouvoirs publics

« Le rôle de tout être humain, c'est de faire la preuve que le monde n'est pas sans raison. »

Abbé Pierre

Un élément va venir secouer les esprits et ébranler les certitudes : la guerre. Après les bouleversements suscités par la guerre de 1870 contre la Prusse, ce sont deux guerres mondiales qui dévastent le Vieux Continent et provoquent un électrochoc dans les pensées. L'horreur et la barbarie de la Solution Finale, l'occupation, l'utilisation de la bombe nucléaire et la guerre froide vont écraser la quiétude des spécialistes et provoquer une vague de nouveautés dans le monde de la théorie de l'enseignement.

Pourtant, le constat est rude à l'égard de la stratégie politique – si tant est qu'on en appliquât une en France depuis plusieurs décennies – souhaitée par nos responsables. Technologiquement ou pédagogiquement, la France peine à prendre les mesures à la hauteur du changement de civilisation qui s'annonce. C'est ici que l'ARES pose son constat et établit l'axe de son travail.

- Les sursauts d'après-guerre

Au milieu de ce tumulte rigoriste et empreint d'une certaine stagnation – si ce n'est une stagnation certaine –, la fin de la Première Guerre Mondiale a insufflé de nouveaux mouvements parmi les intellectuels de l'éducation et de l'enseignement, renforcés par les épreuves dramatiques de la Seconde. Il s'agissait alors de suivre la nature humaine, d'en anticiper les sauvageries instinctives et les enthousiasmes belliqueux. La méthode, c'était l'éducation à la paix.

Bien avant l'apparition des écoles novatrices d'Altinopolis, des sursauts d'enseignants et de commissionnaires vont permettre l'émergence de nombreuses théories de l'éducation, de l'enseignement et de maîtrise de la cognition. Pourtant, l'évolution se fait, dans notre pays, beaucoup plus lente qu'ailleurs.

En 1944, la commission Langevin-Wallon est chargée par le Gouvernement provisoire de la République française d'élaborer un plan national de réforme de l'enseignement. Malheureusement, ce projet n'aboutira pas car rendu trop tard, après la démission du Gouvernement et pendant la prise de conscience de la guerre froide. Rapport Prost en 1981, commission Fauroux en 1996 : les réformes du système d'enseignement ont souvent été des marqueurs pour les changements de majorité. Néanmoins, on remarque combien il est plus aisé pour les responsables politiques de communiquer sur la convocation d'experts que d'appliquer leurs conclusions.

On parle de nouvelles technologies ? Le Royaume-Uni, la Corée du Sud ou le Danemark sont plus plus en avance et ont complètement intégré ces outils à leurs enseignements. On pare de pédagogie ? La Finlande, le Brésil ou l'Inde sont des laboratoires de pratiques nouvelles dont la pertinence ne manque pas d'être saluée par les spécialistes.

Dans ces deux cas, il est question de suivre à la fois l'évolution de notre temps en mettant à profit ses outils novateurs et l'évolution de notre cerveau durant la longue période de construction de l'intellect. Le véritable question pour notre pays est de savoir s'il saura, dans ces domaines, fonctionner davantage par évolution que par révolution.

- Point de chute

Investissement, certes. Mais, après tout, investir moins, ça n'est pas obtenir beaucoup moins.

Voilà où en est arrivée la logique comptable de l'enseignement. La France, qui tient une indéniable position prépondérante dans l'évolution du monde, voit le niveau de son éducation et de son enseignement prendre toujours plus de retard sur certains de ses voisins européens, ne respecte pas le processus de Bologne qui est pourtant un atout à l'échelle européenne, déconstruit la logique connectée des savoirs, retire ses crédits aux diplômes et est, de facto, incapable de favoriser son propre devenir.

Comment en arrive t-on à pareille situation ? A force de court-termisme et d'électoralisme, à force de rentabilité et de comptabilité, les responsables en oublient que l'enseignement est avant tout un investissement qui peut mener à des diplômes valorisés, à un ascenseur social performant et à une nation intellectuelle aux talents multiples et féconds.

La recherche française tient une place de choix à l'échelle du globe et le potentiel de la jeunesse ouvre des perspectives réjouissantes. Les néo-bacheliers ont soif de savoir, de pousser les portes d'enseignements professionnalisants, mêlant la théorie à la pratique afin de faire honneur à l'université en prouvant aux entreprises combien la formation publique est valeureuse.

Tout cela en dépit d'un sacrifice toujours plus grand demandé à l'Enseignement Supérieur ; en dépit d'un mépris considérable pour les principes hérités, comme nous venons de le voir, de notre histoire mais aussi de notre nature ; en dépit des lacunes terriblement humiliantes laissées par le premier et le second degrés.

Tel qu'il est appréhendé en France, l'Enseignement ne peut faire face ni au manque de stratégie politique, ni aux défis de la croissance démographique, ni aux enjeux du monde tel qu'il est en train de se transformer. Se reposant sur les acquis d'un prestige qui tombe désormais dans le fantasme, le manque de moyens et de volonté transpire et se fait toujours plus évident.

L'ARES, en tirant la sonnette d'alarme, cherche présentement à orienter les décisions futures vers les nouvelles technologies dans le but d'équiper stratégiquement nos universités et de proposer de nouvelles méthodes pédagogiques afin que l'enseignement corresponde davantage aux singularités de notre société et à l'enthousiasme de la jeunesse.

II. Le constat alarmiste d'une situation alarmante

A n'en pas douter, il s'agissait de faire en premier lieu un constat simple et justifiant ce travail. Car il n'est pas seulement question de proposer des solutions à des problèmes évoqués uniquement par les étudiants, même si ceux-ci demeurent essentiels à nos yeux. Notre initiative reposait davantage sur une prise de recul quant aux différentes approches de la formation universitaire faites par les acteurs de l'Enseignement et de l'insertion professionnelle.

Pour traiter cette partie, nous avons choisi de créer deux approches afin d'observer comment le monde universitaire et le monde professionnel considèrent l'enrichissement intellectuel de l'Enseignement Supérieur. Il sera question de savoir comment on peut passer d'une vision majoritairement académique à une vision majoritairement pratique et efficace lorsqu'on valide un diplôme et qu'on entre dans le monde du travail.

Au premier rang, on retrouve l'approche universitaire à travers laquelle l'appréhension de la formation universitaire se construit davantage comme une succession d'échelons que comme une formation professionnelle à part entière. La progressivité de l'orientation s'efface ainsi derrière la précision des savoirs de sorte que la finalité de la formation s'en retrouve parfois noyée dans un océan d'appropriation disciplinaire.

Ensuite, on aborde l'approche professionnelle pour laquelle le diplôme n'est pas le seul élément pris en compte dans l'évaluation des qualités propres à l'obtention d'un emploi. L'aspect ouvert des attentes en matière de ressources humaines force les étudiants, s'ils ne bénéficient pas d'un enseignement pratique, à construire des compétences entre leur formation et leur arrivée sur le marché du travail.

Après une mise en parallèle, l'ARES s'est alors penchée sur la construction d'un référentiel de compétences en Sciences Sociales afin de fédérer nos différentes filières, d'émettre une solution sur le sujet épineux de la gestion des inscriptions à l'université, de mettre en évidence les capacités que nos étudiants doivent développer afin d'intégrer leur futur champ professionnel et de pousser chaque filière à opter pour une formation plus précise et axée sur la finalité professionnelle.

De manière générale, il est question de savoir comment une nouvelle génération, habituée à un cadre de communication et d'interaction peut se faire aux contraintes parfois obsolètes du monde tout en construisant les siennes propres. Car les précédentes générations n'ayant pas à leur disposition les outils qui font les facilités des jeunes diplômés, l'enjeu sera de savoir comment combiner tous ces éléments dans un seul et même monde : celui de la qualification et du travail.

A] L'approche universitaire

L'élément central de cheminement intellectuel est naturellement l'Université, le lieu des savoirs, du dépassement de soi et de l'universalité de la connaissance. Nous avons la chance de vivre dans un pays où l'accessibilité aux services universitaires peut se permettre de vanter son ouverture – si tant est qu'on n'en amenuise pas la largeur du sentier par le biais d'une sélection quelconque.

En prenant du recul par rapport à notre situation ainsi qu'au parcours propre à chacun d'entre nous, nous en sommes venus à une réflexion sur les objectifs des établissements d'Enseignement en soulignant ses lacunes mais aussi en relevant quels en sont les grands atouts. Car il n'est point ici question d'appuyer un discours défaitiste ou indigne de la qualité des enseignements, mais bel et bien de proposer des solutions adaptées à l'Université de demain, celle qui permettra à chaque étudiant de s'épanouir sur le marché du travail et d'acquérir une densité intellectuelle remarquable.

I – Vers un schéma propre aux universitaires

« Faites que votre tableau soit toujours une ouverture sur le monde. »

Léonard de Vinci

Il est parfois des professions ou des secteurs professionnels qui se permettent de vivre quasiment en vase clos avec une satisfaction exempte de remise en question. Brassant les courants de leurs réflexions, animant leurs débats et témoignant de leur expertise, les universitaires portent des contributions nécessaires à la société dans sa globalité et aux sciences. Dans cette perspective, il est difficilement compréhensible que le milieu de l'enseignement ne parvienne à porter une image d'ouverture aux autres secteurs professionnels.

Penchée sur un travail de remise en question, l'ARES en est venue à certaines conclusions permettant de mettre en relief certaines raisons de cette difficulté. La première de toute est probablement le manque de lien entre les établissements universitaires et le reste de la société, principalement dans ce qui fait se rejoindre la formation avec l'individu actif en devenir.

La logique tenant à s'accaparer sans partage certains domaines de la connaissance pousse l'enseignement vers la voie de l'isolement propre à caractériser cette déconnexion. La pédagogie ayant pour but d'y remédier, il est impérativement primordial de mettre le doigt sur cette distance illogique et vouée au cloisonnement des étapes de construction de l'individu.

- Nouvelle vision de l'académisme et appropriation des disciplines

C'est un phénomène observable non seulement depuis l'extérieur des établissements d'enseignement mais aussi depuis l'intérieur via la participation des étudiants dans les conseils et les centres de décision. Une nouvelle vision de ce qu'on pourrait qualifier d'académisme a fait sa place dans les universités au point d'obstruer les objectifs des formations et de livrer aux conflits personnels des missions d'intérêt général comme celle de former et d'instruire la communauté des êtres humains.

Désignant précédemment l'appartenance à une institution dans laquelle on enseigne librement afin de former de nouveaux savants (ce qui était la vision de l'Antiquité), on en est venu à considérer qu'il s'agissait de véhiculer un courant bien particulier qui était celui de l'Humanisme (la vision de la Renaissance) puis l'académisme est arrivé au stade où il désigne, dans une version plus actuelle, l'appropriation d'un savoir par un savant.

Par cette articulation de notre travail, nous cherchons à montrer combien le sentiment consistant à se considérer comme le propriétaire d'une discipline nuit à l'évolution de l'enseignement ainsi qu'à la capacité qu'a la communauté universitaire à influer sur la transmission générale des savoirs. Car s'il est un ouvrage de génération qui pourrait lutter contre ce sentiment de vie en vase clos, c'est bel et bien celui de la pédagogie et il ne peut faire sa place dans l'enseignement que si chacun cède une part de son confort au profit d'une part d'innovation dans sa mission de transmission.

Même au Collège de France, les chaires changent et de nouveaux intitulés voient le jour régulièrement afin d'attribuer de prestigieuses missions à des intellectuels poussés à la recherche et au renouveau de la

considération des savoirs. Comme la terre a naturellement besoin de laisser passer l'oxygène pour que la vie puisse pulluler en son sein, le savoir a besoin de circuler pour s'assurer une survie dans le patrimoine commun de notre connaissance.

L'ARES rappelle avec fermeté combien il est urgent d'appréhender l'enseignement comme une mission davantage qu'une propriété afin d'éviter que la marche de progrès, qui serait celle de la pédagogie et de l'universalité stricte de l'accès au savoir, ne s'arrête à la porte de la possession privative des disciplines et des matières.

Car, au cloisonnement de ces parcelles de savoirs, il n'est absolument pas nécessaire de rajouter le cloisonnement des états d'esprit. L'isolement et le manque de dialogue, soulignés tout au long de ce travail, ne mènent qu'à la perte de ce qui forge les interactions de la connaissance : leur appartenance égale à l'humanité.

- L'isolement ou la déficience de l'apprentissage

Règle bien sotte que celle consistant à instruire des étudiants sans leur permettre de rentrer en interaction avec leurs semblables. Car c'est de cela qu'il s'agit lorsqu'on doit ensuite entrer dans le monde du travail : évoluer et maîtriser son environnement professionnel.

L'isolement déplorable auquel se livrent les élites universitaires lorsqu'elles ne sont pas guidées par des objectifs de pédagogie et d'ouverture avec l'ensemble de la société se manifeste par plusieurs aspects. Il est d'abord question de l'isolement des institutions universitaires face au monde du travail et aux professions d'avenir. Ce défaut caractéristique tend à s'amenuiser avec la réduction des dotations budgétaires car elles forcent les pôles de formation à se tourner vers de nouvelles sources de financement et de nouveaux soutiens.

L'attractivité des facultés peut pourtant bénéficier avec force rapidité à une politique ouverte sur le monde professionnel dans la mesure où les perspectives d'avenir permettent tout autant d'augmenter les chances de trouver un futur métier que de s'orienter pertinemment vers un objectif professionnel souhaité et visé. De plus, ces collaborations ont pour résultat de mettre en relief la finalité d'un projet d'études en ciblant un public destiné à entrer dans un champ professionnel tout en mettant en lumière, dans les professions concernées, la valeur de l'enseignement universitaire.

L'isolement, en plus de celui des différentes matières scindées aussi strictement que si l'on eût pu (dès l'arrivée à l'Université) avoir une vision globale de sa filière en déconstruisant les connaissances, est aussi celui des étudiants poussés à ne pas trouver chez autrui le soutien ou l'aide qui peuvent s'avérer déterminants dans la perspective de réussite.

Étant une règle de construction de soi, l'échange d'expérience et de savoir doit prioritairement servir à véhiculer des connaissances entre les étudiants eux-mêmes en poussant les intellectuels en devenir à opter pour la recherche et la consultation de nombreuses sources. Car cette capacité à savoir résoudre un problème pour lequel on doit mobiliser non seulement des outils tirés de l'apprentissage mais aussi des outils tirés de l'adaptation à l'environnement professionnel est, nous le disons sans retenue, le point déterminant qui a servi les plus grands experts des Sciences Sociales mais aussi des sciences en général, avec la transgression des règles, probablement.

Cette constatation, naturellement, ne nous fera pas revenir sur l'idée selon laquelle les formations universitaires sont néanmoins d'une immense qualité intellectuelle et d'une grande pertinence scientifique. Nombreux sont les professeurs de nos établissements dont la réputation offre à l'enseignement sa gloire intellectuelle ou les professeurs capables de mobiliser de multiples ressources, à commencer par la pédagogie, pour véhiculer les savoirs au profit de tous.

2 – Une approche en demi-teinte

« Nous entrons dans l'avenir à reculons. »

Paul Valéry

Car il ne faut pas oublier de mettre en perspective les différentes facettes de cet enseignement universitaire parfois difficile à appréhender dans ses qualités et ses défauts. Néanmoins, les choix n'étant aucunement irrémédiables, il s'agit de pouvoir peser du bon côté de la balance de manière à influer sur le futur de l'enseignement grâce au poids de la pédagogie et de l'innovation qui correspond aux nouvelles et prochaines générations.

D'un côté, on retrouve la qualité des formations et leur enchaînement de manière à structurer l'emmagasinement des connaissances, et de l'autre on retrouve un défaut manifeste de l'Université : la finalité des choses. Ainsi se distingue la dualité qui caractérise nos établissements et peut s'exprimer de plusieurs manières : qualité ou quantité, formation ou projet, acquisition ou développement, apprentissage ou finalité.

- Qualités intellectuelles et poursuite de la formation

Très souvent, les étudiants affirment que les enseignements universitaires permettent d'engranger des quantités de connaissances astronomiques et que les outils mis à disposition dans les établissements (tels que les bibliothèques, les ordinateurs, les salles de travail, les espaces de tutorat) sont propices au développement intellectuel de chacun.

Ces myriades de possibilités laissent un goût d'inachevé au festin de curiosités que représente l'enseignement universitaire et suscitent même, parfois, des vocations. Les rencontres savantes qui s'y déroulent, l'envie de poursuivre ou l'insatisfaction sont autant d'éléments qui doivent constamment demeurer dans notre esprit comme des preuves de cette qualité indéniable que soulignent les enseignements.

De plus, le droit à la poursuite d'études laisse comme un sentiment d'accessibilité accrue pour les qualifications et les grades supérieurs. La réjouissance mise à jour par cette nouvelle appréhension des diplômes et, surtout, de la continuité entre les années permet d'envisager l'apprentissage universitaire comme un accomplissement du cycle de formation propre à chacun.

Néanmoins, ces potentiels intellectuels sont mis à mal par une vision dommageable tout autant pour les étudiants que pour l'Université dans sa globalité. La possibilité d'écumer les formations et de marcher vers la spécialisation à marche mesurée est trop souvent considérée par les interlocuteurs extérieurs au monde de l'enseignement comme une incapacité à envisager autre chose que ce même monde de l'enseignement.

Sans saper les possibilités offertes aux étudiants par les établissements, cette spécificité effrite cependant l'efficacité de l'enseignement universitaire en voyant non seulement les lignes se brouiller mais, en plus de cela, la compétence professionnelle s'éloigner de manière alarmante dans les cursus.

- Le monde universitaire ou la finitude des choses

Le système alignant la Licence, le Master et le Doctorat permet d'ordonner largement les cycles universitaires. Les formations se retrouvent ainsi prises dans une frise logique qui opte pour une spécialisation progressive et une approche plus lente et plus mesurée de la finalité professionnelle.

L'approche des différentes disciplines et matières cloisonnées se développe avec la progression de l'étudiant et permet d'échelonner l'enrichissement intellectuel des personnes bénéficiant de cet apport considérable, malgré une séparation catégorique de savoirs catégorisés. Néanmoins, la finalité du parcours universitaire est aussi une notion que les étudiants doivent intégrer afin d'établir leur apprentissage dans un projet d'avenir, mais aussi que les enseignants doivent pouvoir véhiculer en montrant comment développer des compétences.

Si le monde professionnel, comme nous allons le voir, a parfois besoin de pallier certaines déficiences de l'enseignement, c'est probablement parce que les universitaires peinent à considérer, dès l'arrivée de l'étudiant dans l'Enseignement Supérieur, que celui-ci s'y trouve pour pouvoir se former à un travail. Dans le cas contraire, on ne serait pas fixé dans l'obligation d'attendre le début du deuxième cycle, c'est à dire le Master, pour penser à la raison de l'apprentissage prolongé.

Ainsi, l'ARES préconise d'orienter les formations, dès la Licence, vers les compétences nécessaires à la vie en société dans le cadre du travail, dans la mesure où nombreuses sont celles qui manifestent une exacte ressemblance dans les différentes professions d'un même champ professionnel. On peut même s'apercevoir que certaines sont tout simplement communes à la quasi-totalité des professions, et c'est pourquoi il demeure effrayant de constater le niveau d'étude auquel il faut parvenir pour pouvoir les acquérir.

Cette constatation est d'autant plus alarmante qu'en Licence peuvent se dérouler des stages, qu'ils soient dans le cadre de la formation universitaire ou dans un cadre extra-estudiantin, dont certains sont obligatoires comme dans une partie non-négligeable des diplômes de Licence pour lesquels le fait d'effectuer un stage est expressément écrit dans la maquette de la formation.

De surcroît, les universitaires ont souvent tendance à oublier que certaines professions en rapport avec les Sciences Sociales ou nécessitant une qualification en Sciences Sociales ne demandent pas l'obtention d'un diplôme de Master. Pour cette raison et celle expliquée précédemment, il est impensable de demeurer dans un système d'enseignement mettant en avant les compétences professionnelles aussi tardivement dans les cursus universitaires. Cet état d'esprit caractérise ce qu'on pourrait qualifier de sentiment de finitude dans le sens où les acteurs de l'enseignement considèrent trop souvent que les formations ne sont destinées qu'à accéder à des formations supérieures et pas nécessairement à un objectif de professionnalisation efficace et effectif.

C'est en changeant, par la pédagogie interne mais aussi par la pédagogie externe, ces pratiques universitaires qui vont à rebours d'un marché du travail ayant tendance à évoluer sans elles que les formations de nos établissements maintiendront la perspective professionnelle qui attend chaque étudiant en bout de

trajectoire. Car l'objectif de s'accomplir comme être doué de raison et d'intelligence doit s'allier à la capacité ardente de trouver sa place dans la société et de la faire progresser.

B] L'approche du monde professionnel

Objectif, disions-nous. Mais surtout finalité. Car le monde universitaire, au-delà de sa mission de formation, peut naturellement être considéré comme un lieu où l'enrichissement est prioritaire. En poussant une porte ou bien en entrant dans une salle, on découvre de nouveaux savoirs, de nouvelles manières d'élever son être et d'accéder à des strates intellectuelles précédemment négligées.

Néanmoins, il n'est point nécessaire de considérer nos établissements à l'aune d'une vision binaire. Ces deux hiérarchies des priorités dans le domaine de l'enseignement sont trop souvent présentées comme contradictoires, faisant s'opposer deux visions inséparables, voire complémentaires dans l'absolu. C'est la raison pour laquelle l'ARES n'écarte aucune de ces deux appréhension et préfère les mener ensemble vers de nouvelles solutions pédagogiques.

Dans ce cadre, il nous est possible de considérer que la formation universitaire doit mener à une qualification qui suscite simultanément le dépassement intellectuel de soi. Cette finalité sociale du savoir doit naturellement répondre à des exigences. La première est la capacité à satisfaire les besoins humains que le monde professionnel requiert dans toutes ses dimensions, c'est-à-dire dans celle des qualifications mais aussi dans celle d'une aptitude à développer de nouvelles compétences.

La seconde exigence est naturellement la capacité à pouvoir intégrer un métier et, souvent, le travail en connexion avec d'autres personnes qui en découle. Car on peut légitimement penser que, dans le cadre économique qui borde le début de ce XXIème siècle, un employeur ou des collaborateurs mettront l'accent sur un collègue ou un employé capable de s'adapter sans formation complémentaire.

Entre dépassement et adaptation, l'enjeu de la nouvelle génération est de confondre, dans une voie propice au développement de chacun et des activités professionnelles, les particularités de son époque avec l'apport en connaissances de l'Université.

I – Des attentes dépassant les potentiels officiels

« Le commencement est beaucoup plus que la moitié de l'objectif. »

Aristote

En partant des logiques économiques souvent appliquées comme on ferait d'un modèle aux mécanismes de transmission des savoirs, il devient impératif de se pencher le temps de quelques lignes sur l'appréciation et la vision du diplôme. Une valeur pour certains, une sécurité pour d'autres, un acquis parfois, un gage souvent : le diplôme possède une qualité rarement contestée mais qui peine à prouver l'aptitude d'un néo-diplômé à intégrer un monde qu'il ne comprend pas nécessairement.

C'est bel et bien parce que le monde évolue de plus en plus rapidement, que les technologies affrontent les modèles dépassés et que les réformes du travail semblent suivre, en nombre et en cadence, les réformes de l'enseignement, qu'il est urgent de réagir. La dimension définitive du diplôme n'est plus considérée car ce dernier se place dans un modèle déclinant dans lequel un actif effectue le même travail durant toute sa durée d'activité.

Réorientation, retours en formation, qualifications complémentaires, compétences additionnelles : autant de nouveautés qui se sont installées dans tous les secteurs d'activité avec une rapidité telle que de nombreux actifs optent désormais sans réserve pour un changement d'activité. Cependant, le diplôme semble, comme souvent les institutions d'enseignement, garder flegmatiquement les allures d'un monde de finitude auquel on accorde désormais peu de foi.

- Les diplômes, une condition

Comme nous l'avons vu, et il n'est pas ici plus qu'auparavant question de le remettre en cause, les enseignements universitaires véhiculent une quantité de savoirs non-négligeable qui force l'admiration en faveur de l'étudiant instruit et gradé. Sortant d'un établissement d'enseignement, le néo-diplômé demeure une grande source de satisfaction, notamment parce qu'il ignore souvent tout des mauvaises habitudes que les professionnels chevronnés ont tendance à reproduire, même inconsciemment, par la machine de la pratique.

Passant d'une vision négative à une vision neutre, on peut aussi considérer que l'étudiant qui a acquis des connaissances et uniquement des connaissances peut aisément et sans réadaptation se fondre dans son nouvel environnement de travail. Ainsi, nulle rééducation professionnelle n'est demandée pour l'exercice d'une profession, permettant au néo-diplômé de mettre en application ses théories et ses apprentissages.

Il ne faut pas négliger l'officialisation décomplexée que traduit le diplôme, c'est-à-dire que l'obtention d'un grade universitaire témoignera toujours d'une expérience d'apprentissage contrôlée par des enseignants, experts dans leurs matières. Une expérience professionnelle passée ne peut, à ce sujet, constituer de base certaine à la construction de compétences réadaptables. En ce sens, les référentiels de compétences et les fiches jointes aux formations permettent d'identifier le résultat – voire l'objectif – du diplôme.

Enfin, il faut aussi avoir à l'esprit que l'obtention d'un grade universitaire traduit à l'ensemble de la société la preuve d'un labeur incontestable. La difficulté, l'intégration de méthodes de travail, la capacité à dépasser des frontières que l'enseignement à domicile ou l'auto-apprentissage ne garantissent pas, prouvent combien un étudiant réussissant son parcours universitaire a su se plier aux normes imposées comme il pourrait être amené à le faire dans une équipe de travail professionnelle.

Pour toutes ces raisons, il n'est aucunement question de dénigrer la valeur des diplômes ni leur apport dans l'évolution intellectuelle d'un individu parvenant au monde du travail après des études. La formation universitaire possède de grands avantages dont certains demeurent, à nos yeux, absolument indissociables de la capacité à s'instruire dans le respect des aptitudes humaines.

- Les diplômes, une base non-restrictive

Il est, aussi à travers l'obtention d'un grade universitaire, question de pouvoir lutter contre la finitude et le manque d'anticipation. Car la suffisance, loin d'être notre marque de fabrique, est naturellement une notion que nous écartons avec vigueur. L'erreur de compréhension consiste à considérer que la construction et l'appréhension des diplômes doit se faire à l'aune du monde d'hier ou de l'immédiateté présente. Il serait plus naturel de considérer que les grades universitaires correspondent à une anticipation des mutations du monde, principalement dans l'époque actuelle où tout semble changer et se connecter toujours plus rapidement.

Quoi de plus logique, dans cette ligne de pensée, que de considérer le contact avec le monde professionnel comme une anticipation des défis à venir ? S'il est une catégorie de la population qui peut le mieux comprendre comment le monde évolue et quels seront les besoins humains, matériels et intellectuels des années futures, c'est celle des professionnels. Ainsi, nous proposons d'augmenter les accointances entre les monde du travail et de l'Université

Car l'absence d'expérience professionnelle, dont il était question plus haut lorsque nous évoquions l'absence de défaut de pratique chez les néo-diplômés, vise à supporter un argument inverse. Dans la mesure où les stages ne sont pas obligatoires, le diplôme devient un terrain à défricher quand l'expérience professionnelle en cours d'études deviendrait un espace en jachère. Par cette comparaison, on peut entendre que faire, dans l'esprit de l'étudiant, une place prépondérante pour la cognition, qui désigne les mécanismes propres à la connaissance et à l'apprentissage, ne détermine pourtant pas la capacité de l'étudiant à accueillir de nouvelles formes de culture. A l'inverse, donner un aperçu permettrait de préparer le terrain de l'esprit et des capacités à intégrer un nouvel environnement de travail.

Encore une fois, on doit bien en venir à évoquer l'étanchéité qui demeure dans de nombreuses formations entre le monde universitaire et le monde professionnel. La difficulté contenue dans l'obtention des stages témoigne parfois d'un manque de confiance entre ces deux univers qui vivent pourtant en continuité l'un de l'autre.

La double inquiétude se fait ainsi une place de choix dans cette relation que les Unités de Formation et de Recherche se grandiraient à voir prospérer. La première est celle que manifestent les enseignants lorsqu'ils doivent céder des espaces horaires destinés aux cours au profit de semaines de stages. La seconde est celle que les professionnels manifestent à l'égard des pôles universitaires fermés à un partage des apprentissages et des expériences.

2 – Vers des compétences à fabriquer après les diplômes

« N'attends de ton passé héritage ou leçon que si de lui tu t'arraches sans plainte. »

Gabor Garai

L'ère de la génération Y – parfois même considérée comme une génération Z par certains sociologues – semble faire sa place et façonner les perspectives d'un nouveau marché du travail. Risquant de se perdre partout où se croisent les notions de modernité et de progrès, cette nouvelle génération est la première à être isolée à la fois de la géopolitique par la fin de la guerre froide, des questions de santé par l'aseptisation systématique et la fin des grandes découvertes épidémiologiques, et de la terre par l'achèvement de l'exode rural.

Déconnectée par la connexion, la génération Y fait mine de bâtir un monde dans lequel tout doit être neuf et tout ce qui a été ne peut plus être. La pédagogie verse aussi dans une éducation au monde, sous tous ses aspects et dans toutes ses formes d'intégration. Car s'il est une génération ignorante des mécanismes cognitifs et des conséquences que l'éloge social de la frustration répercute sur le monde, c'est cette nouvelle génération pour laquelle le savoir est pourtant à portée de pouce.

Alors que les nouvelles technologies mettent toujours plus de moyens entre les mains des individus pour relier les populations, les savoirs et les informations, il s'agit, par la pédagogie, de comprendre comment la génération de la dématérialisation peut apporter ses talents à la société et comment le marché du travail peut bénéficier de ces innovations. Car il faut, pour mener tous ces éléments vers la réussite globale de l'entreprise d'enseignement, conjuguer le verbe apprendre avec les mécanismes qui le composent et les potentiels qui lui sont associés.

- Une construction axée sur la pratique

La génération Y est avant tout une génération de la pratique des technologies. Les ordinateurs personnels, les téléphones devenus de véritables outils potentiels de travail, les encyclopédies de savoir à portée de main, les recherches instantanées, les connexions multiples : le XXIème siècle regorge de procédés novateurs qui doivent aussi modifier notre vision de l'enrichissement intellectuel et du développement des compétences.

On remarque que les champs professionnels mutent pour faire face aux changements du monde moderne et que, dans cette dynamique, les pratiques utilisées dans les entreprises ou les différents secteurs propres aux Sciences Sociales se transforment. Par exemple, on aura tendance à considérer comme nécessaire, dans certains domaines, la pratique d'une langue étrangère. On peut évoquer l'anglais dans la mesure où c'est la langue la plus souvent utilisée par les nébuleuses professionnelles occidentales. Néanmoins, on peut aussi évoquer les langues utilisées dans les pays limitrophes (espagnol, italien ou allemand) dans la mesure où les cabinets, entreprises ou services associés aux Sciences Sociales peuvent être amenés à échanger avec des personnes étrangères.

Les marchandises et les individus circulant librement, une difficulté apparaît pour le monde professionnel. Si on juge les diplômés sur leurs compétences propres à la pratique, on pourra exiger d'une personne qualifiée en management la pratique de l'italien pour gérer le personnel d'une entreprise niçoise, d'un avocat exerçant une activité à Perpignan, Biarritz ou Pau qu'il maîtrise l'espagnol, d'un commercial travaillant dans un établissement alsacien qu'il possède un certain niveau d'allemand.

Outre les compétences linguistiques, un niveau de compétences informatiques peut désormais être exigé, lequel n'est pas garanti par les formations universitaires alors qu'il devient de plus en plus nécessaire. Dans la vie de tous les jours comme au travail, ces capacités et cette facilité à gérer les outils de la modernité se manifestent de plus en plus, non seulement afin de pouvoir les utiliser, mais aussi afin de se protéger de la cybercriminalité ou du danger dans lequel on peut se placer – ou placer ses collaborateurs – si l'on ne connaît pas le fonctionnement de ces technologies.

Lorsque l'université n'offre pas de porte d'entrée dans le cadre de ces domaines, il est parfois difficile de trouver une autre manière de s'y initier sans mobiliser de nouveaux moyens financiers, en plus des études suivies. C'est la raison pour laquelle, nous y reviendront, la maîtrise de ces domaines, et particulièrement des

outils informatiques, peut aider les pratiques quotidiennes mais aussi réduire certains coûts liés au fonctionnement des services ou traiter des problématiques propres à l'augmentation de la population.

Tous ces domaines sont autant de sujets sur lesquels des multitudes de solutions existent et dont, pour une grande partie, elles puisent leur inspiration dans la pédagogie innovante. Cela s'explique par sa capacité à se fondre et se transformer selon les nouveaux codes sociaux ou la mutation des environnements. Néanmoins, l'irrigation du marché du travail par cette nouvelle manière de voir et d'accepter les technologies peut procéder d'un ramollissement général, voire d'un affaissement de la capacité à saisir les éléments du monde avec recul et objectivité.

- De la difficulté à transposer les connaissances pures

Observant les différents éléments évoqués dans cette partie, il est évident que la difficulté, lorsque la formation ne l'envisage pas ou peu, de transformer des connaissances en compétences se manifeste toujours plus rapidement, c'est-à-dire dès l'entrée dans le monde du travail. De plus, il s'avère que ces technologies fréquemment et couramment utilisées relèvent d'un niveau particulier par leur complexité – parfois – et leur technicité – souvent. On ne se trouve plus dans un contexte où, en rentrant dans un environnement de travail on doit seulement s'habituer à œuvrer en équipe ou à gérer un rythme d'activité mais dans un nouveau monde où les savoirs doivent côtoyer efficacement la flexibilité de l'adaptation et du retour à l'apprentissage permanent.

L'étudiant obtenant son diplôme doit ainsi, confronté à un flux continu d'informations, apprendre à trier spontanément et à analyser pertinemment les stimulations de son environnement. Celles qu'il perçoit par les connexions technologiques ainsi que par les algorithmes numériques et qu'il doit traiter ou celles de son cadre matériel avec lesquelles il doit composer.

Car, remarquée par de nombreux professionnels, c'est de la capacité à s'émanciper de l'enseignement et des images ou informations bombardées sans arrêt que peut dépendre la réussite dans certains secteurs d'activité. Lorsque les établissements d'apprentissage ne mettent pas en avant le recul que doit prendre un individu face à la consommation de l'immatériel ou omettent d'instruire les étudiants sur ce qui différencie la modernité du progrès, il existent de lourdes probabilités pour que les distinctions s'opèrent de la mauvaise manière.

Dans cette perspective, les transpositions de connaissances, que nous qualifieront d'académiques, en compétences va nécessiter de procéder à un mécanisme intellectuel de prolongement afin d'aboutir au savoir-faire qui découle du savoir, mais aussi, dans certaines circonstances, dans le développement de ces mécanismes si l'Université n'a pas su les faire germer.

C] Un bilan sous forme de mise en parallèle

Après avoir abordé ces deux approches, l'une universitaire et l'autre professionnelle, il s'agit naturellement de les mettre en perspective. Car, au-delà du constat, il nous faut, pour émettre des solutions, pouvoir poser le doigt sur les points nécessitant des mesures nouvelles.

Il s'agit de prendre le chemin d'orientations stratégiques concernant la formation du néo-diplômé, mais aussi ses capacités d'adaptation ou bien sa protection une fois arrivé sur le marché du travail. Car, en

découvrant un univers décloisonné où les talents côtoient intimement les savoirs, il peut se retrouver désarçonné par son assurance de savoir maîtriser la pratique quand la connaissance est acquise.

L'Université doit apprendre à voir plus loin que l'obtention des grades ou l'achèvement des cursus : elle doit mener logiquement et avec bon sens vers le monde professionnel. D'abord en inculquant des savoir-faire qui valorisent les compétences des étudiants, mais aussi en nourrissant la conscience de la finalité professionnelle. Il n'est plus question de demeurer dans un système qui ne considère l'issue professionnelle d'une formation qu'au terme de trois années d'études, sans même envisager d'activité précise.

De plus, l'Université ne doit plus se contenter de la situation actuelle. Plus qu'évoluer, elle se doit d'anticiper les évolutions de notre société en se remettant en question, en faisant évoluer ses pratiques, en adaptant ses méthodes aux effectifs grandissants pour offrir à chacun une chance de réussir et en faisant en sorte que les professionnels puissent participer aux enseignements dans toute leur diversité. Tout cela pour une raison très simple : elle en a les moyens humains et intellectuels.

I – De l'inconsistance des attentes publiques

« L'idée de l'avenir est plus féconde que l'avenir lui-même. »

I.1.1 Henri Bergson

Cette citation du philosophe Henri Bergson résonne avec force vigueur dans la mesure où la mission de l'Université est de préparer à la fois l'avenir des individus mais aussi l'avenir de notre pays tout entier. Elle doit donner aux nouvelles générations le visage d'une nation moderne et consciente des grands enjeux de civilisation. Or tout ceci ne peut germer qu'à travers les idées et la transmission à laquelle on les soumet.

La première des exigences auxquelles doivent penser les universitaires est la finalité de l'apprentissage et de la formation. Quand les professionnels extérieurs à nos établissements voient et considèrent l'enseignement universitaire, c'est qu'ils en attendent une formation permettant d'intégrer un métier par la suite. Néanmoins, les enseignants considèrent trop souvent leur métier comme uniquement dirigé vers l'enrichissement intellectuel.

La deuxième – et cette liste n'est naturellement pas restrictive – consiste à voir l'Université comme une manière d'anticiper les bouleversements du travail, des pratiques et des outils. La déontologie ou les technologies sont deux moyens de former et d'éveiller les consciences à l'exercice respectueux et efficace d'un travail. L'absence remarquée et récurrente du monde professionnel dans les formations, que l'ARES a déjà mentionnée dans plusieurs de ses travaux et notamment en demandant l'augmentation du nombre de professionnels à la tête des séances de travaux dirigés, féconde une ambiance de restriction et de cloisonnement impropre à préparer les nouvelles générations.

- La finalité restrictive

La finalité restrictive, c'est cette tendance à une conscience limitée du but des missions accordées à chacun dans la société. Un enseignant n'est pas uniquement un puits de science dans lequel on s'abreuve ; il doit laisser transpirer son expérience et sa capacité à former des êtres accomplis. De même qu'un professionnel ne doit pas voir son rôle comme uniquement limité au fonctionnement de l'institution ou de l'entreprise dans laquelle il exerce.

Ces comportements doivent appartenir à une époque révolue, celle dans laquelle on venait à l'Université pour consommer du savoir au lieu d'en tirer des enseignements empiriques, celle dans laquelle chaque individu

actif ne voyait son rôle que comme tenant d'une mission interne à une structure et non déterminante dans le monde qui se construit.

Toutes ces valeurs et tous ces principes s'intègrent à l'Université, le lieu où la conscience des êtres dans leur nature, des métiers dans leur impact et des professions dans leur utilité doit apparaître plus claire chaque jour. Par ces deux derniers mots, on entend que la finalité professionnelle doit sembler plus précise et plus éclairée tout au long du cursus afin d'arriver sur le marché du travail avec la pertinence que chacun doit rendre à la communauté des citoyens qui a financé sa formation et à l'environnement social ou écologique qui l'accueille en son sein.

Plus qu'à la connaissance, l'Université doit mener à la conscience, caractéristique directe de la nature humaine.

- L'anticipation

Anticiper, c'est prévoir l'évolution intellectuelle du travail, comme nous avons pu l'évoquer précédemment. Mais c'est aussi anticiper les évolutions nécessaires à l'application des propositions qui seront les nôtres. Car il va de soi que des travaux scientifiques sont à l'origine de l'initiative que nous manifestons et qu'anticiper la mutation de notre société nécessite d'avoir les infrastructures et les équipements adaptés, faute de quoi la France se retrouverait de nouveau dans un abysse de court-termisme.

Les entreprises ont souvent soldé cette transformation interne par l'acquisition d'un matériel informatique perfectionné qui leur permet de gérer des comptabilités, des carnets de commandes, des sites Internet, de la communication, des services ou, tout simplement, l'administration interne. Il semble nécessaire qu'à la vue de ce nouvel outil virtuel dont la maîtrise est prisée par les employeurs et les collaborateurs l'Université sache se doter d'équipements spécifiques.

On peut commencer par les ordinateurs dont l'utilité consiste non seulement à permettre aux étudiants de développer des compétences en alliant ce matériel avec le réseau disponible dans les facultés, mais aussi à mettre à disposition des unités pour les étudiants dont les moyens financiers ne permettent pas d'investissement conséquent en la matière.

On peut aussi évoquer l'équipement des locaux comme l'installation d'outils de captation, d'enregistrement et de diffusion permettant de stocker et de répandre au plus grand nombre les cours dispensés en amphithéâtres. Contrairement à une idée reçue, le fait de rendre accessible en ligne une leçon universitaire ne dépeuple pas dramatiquement les rangs des facultés. D'autre part, si de nombreux établissements se plaignent des conditions d'accueil des étudiants ainsi que de la différence entre les capacités d'occupation des locaux et les effectifs à accueillir, voilà bien une manière de régler un problème dont la résolution dépend davantage d'une adaptation que d'un besoin de restriction et de confiscation du savoir.

Dans de nombreux établissements prestigieux, ces systèmes existent déjà sans que les inscriptions diminuent ou que la qualité des cours s'en trouve dégradée. Bien au contraire, le savoir devant être considéré comme un droit pour chacun de se connecter au patrimoine de l'humanité, les leçons publiées sont de plus en plus consultées et constituent des sources d'enrichissement qui favorisent le décloisonnement des connaissances, la complémentarité des apprentissages et la curiosité des étudiants.

2 – Loin de l'incapacité, l'inadaptation

« De la maternelle à l'université et retour à la maternelle. Vous avez là le parcours intellectuel des cinq derniers siècles ou à peu près. »

1.1.2 Ray Bradbury

N'allons point jusqu'aux portes de l'œuvre dystopique de Ray Bradbury, *Fahrenheit 451*. Car s'il est une capacité démontrée par la France au cours des siècles, c'est bien de savoir se relever, comme nous l'avons vu, lorsque son enseignement semble suivre une mauvaise pente ou lorsque le monde semble évoluer trop rapidement pour elle.

La nature humaine, présente à travers les actions des individus, revient systématiquement dans la motivation des actes et des tentations. C'est la raison pour laquelle, en mettant en parallèle les observations exposées précédemment, on en arrive à la conclusion que l'état dans lequel la transmission des savoirs est véhiculée ne permet pas à l'être de s'accomplir dans une société en mouvement.

En cause dans le cadre de ce résultat : l'absence de considération pour la notion d'adaptation. Dans l'interaction sociale, il y a, au même titre que l'échange qui en résulte, la capacité à savoir évoluer dans un environnement humain, voire matériel, professionnel ou institutionnel. Le monde change et, avec lui, le sens du travail.

L'emploi unique pendant 40 ans disparaît, non seulement par son aspect unique mais aussi par la durée d'activité de 40 ans. Les secteurs professionnels s'articulent autour de nouveaux paradigmes et de nouveaux équilibres, bouleversant avec une rapidité rarement comparable la fluctuation des domaines d'activité. De plus, toutes ces nouveautés du monde du travail ne demeureront pas les dernières dans la mesure où d'autres réformes interviendront pour apporter de jeunes touches aux nébuleuses professionnelles.

Comme le lecteur pourra le remarquer, les solutions évoquées dans les deux axes que nous abordons au terme de ce paragraphe sont des méthodes applicables dans n'importe quel modèle professionnel, même au-delà des Sciences Sociales, et mettent en exergue des pratiques pouvant mener les professionnels à anticiper d'eux-mêmes tous les changements dont il sera question durant leur durée d'activité et à s'y adapter correctement.

Il n'est plus question, après ces constatations, de préserver l'idée d'un néo-diplômé figé dans un temps qui n'existe déjà plus. Jean d'Ormesson, en jugeant le présent comme un point de basculement entre la poche du passé qui se remplit et la poche du futur qui se vide, demeure une illustration de ce à quoi nous ne devons pas nous donner : la formation d'individus basée sur un point éphémère et souvent trompeur.

- L'outil social comme solution à l'isolement et aux barrières intellectuelles

L'objectif premier de l'Université, contrairement aux fâcheuses habitudes consistant à assurer à l'étudiant une densité de connaissances sans finalité d'intégration sociale, est bel et bien l'acquisition d'une compétence fondamentale du monde professionnel : l'aptitude à appréhender rapidement sa place dans un environnement de travail.

L'Université doit s'ouvrir au travail de groupe et promouvoir la conjugaison des talents. Les travaux dirigés doivent cesser d'être des cours magistraux secondaires et mettre en place des activités communes afin de permettre aux étudiants de trouver leur place dans un environnement de travail. Il s'agit ainsi de mieux se préparer à l'immersion dans la collaboration professionnelle. Nous ne pouvons plus nous contenter de créneaux durant lesquels, à l'unilatéralité des amphithéâtres, succède l'unilatéralité des salles de cours. A formats différents, méthodes différentes.

La construction d'un dossier, la présentation synthétique de sources assemblées à plusieurs personnes, l'exposé d'une situation ou d'un sujet, la considération de la complémentarité et de la réciprocité de l'enrichissement doivent rentrer en compte dans l'organisation des travaux dirigés. Les cours magistraux

apportant leur lot de connaissances, le format plus réduit de ces créneaux permet d'expérimenter de nouvelles pratiques dirigées vers la pédagogie.

Il ne faut plus avoir peur, dans les établissements d'enseignement, de ce que représente le rassemblement nombreux des étudiants. Plutôt que de lutter indéfiniment contre le phénomène de croissance de notre population en maintenant l'Université dans un carcan d'exigences, il s'agit encore une fois de s'adapter et d'utiliser les potentiels mis à disposition de la collectivité pour instaurer des méthodes novatrices.

L'ARES donne à parier qu'avec l'irruption de professionnels non seulement plus nombreux mais aussi – et surtout – plus divers, l'outil social deviendrait vite une évidence pour les étudiants suivant des travaux dirigés et un atout supplémentaire au moment de l'arrivée sur le marché du travail. Les procédés de mimétisme ne peuvent apporter de compétence que s'ils sont dirigés vers l'individu et non vers la masse, car donner des outils rendra toujours les être plus indépendants et émancipés que la présentation d'un modèle dont le résultat est la fabrication d'actifs sans identité, et donc sans apport particulier au monde du travail.

De plus, l'exclusion sociale d'un nombre considérable d'étudiants, due à leur niveau de vie, à leurs difficultés financières, à leur manque d'activités extra-estudiantines, à leurs origines diverses ou simplement à leurs particularités s'en retrouverait ainsi traitée directement au sein de la formation universitaire. Cette nouvelle manière d'appréhender les différents formats de cours servirait aussi le décloisonnement intellectuel des savoirs et des complémentarités dont il sera question plus loin avec le référentiel commun de compétences en Sciences Sociales.

Nombreux sont les grands intellectuels considérant que le monde du travail ne peut progresser (le mot progresser est utilisé à dessein en lieu et place du verbe moderniser) que si chacun s'y épanouit et trouve une place correspondant à ses talents et ses aptitudes. C'est la raison pour laquelle l'alliance des compétences a toujours été plus prolifique que l'obligation, pour chacun, d'effectuer indépendamment des missions face auxquelles la psyché se révèle récalcitrante.

- La pratique comme cause efficiente

Par cause efficiente, on entend donner à la pratique d'une activité en marche vers la profession un effet décisif sur l'adaptation de l'étudiant en cours de formation à son futur travail. De plus, et dans la continuité de ce que nous venons de demander, l'approche du monde professionnel par la pratique permettrait de rapprocher les formations universitaires de leur finalité sans devoir attendre l'obtention de deux diplômes.

La pratique, caractéristique inhérente voire intrinsèque à l'activité professionnelle, est bien trop absente des bancs universitaires où, de l'apprentissage à l'examen, tout est organisé pour céder à la facilité de l'organisation administrative. Les cours sont rendus massifs alors que l'exercice d'une profession demande de se distinguer, les examens se font sans sources à disposition alors que les professionnels passent leur temps à consulter des ouvrages ou des adresses Internet : autant de manière de tirer la sonnette d'alarme face à une forme d'enseignement dépassée et cherchant à aider une institution plutôt que l'avenir de nos actifs.

Les stages doivent se multiplier afin de donner une vision véritable et pure du monde de l'entreprise ou du travail. Trop nombreux sont les étudiants découvrant après des années de labeur sur les bancs des facultés de Droit, combien le quotidien des professions de la justice peut s'avérer dégradant, difficile et éloigné de leurs espérances estudiantines. On peut évoquer la situation catastrophique de certains tribunaux noyés sous les flots de dossiers ainsi que d'avocats précarisés par la charge de travail ou l'engorgement de la profession.

De plus, avoir un aperçu du monde professionnel, par l'organisation d'événements relatifs à l'insertion professionnelle, de conférences ou de participations de professionnels lors de cours, permet aussi de se former et d'apprendre conformément aux savoir-faire qu'il sera question de développer.

1.1.3 D] Le référentiel de compétences en Sciences Sociales

Au cœur de l'engagement de l'ARES, et parmi ses Douze-Travaux, se trouve la priorité de relier les filières de Sciences Sociales en les décloisonnant. La vision universitaire rigoriste consistant à catégoriser toutes les disciplines, à les attribuer en monopole de telle ou telle filière, ou bien à considérer qu'une formation hybride est nécessairement une formation de moindre valeur, n'étant qu'une illusion, nous devons faire face aux défis d'avenir de nos domaines de savoir.

Car cet ordre de catégories peut fonctionner dans de nombreuses filières mais n'est absolument pas applicable en Sciences Sociales dans la mesure où leur impact concerne tous les sujets d'une politique nationale ou territoriale. Dans tout service public il est question de gestion et d'administration, dans tout domaine d'activité il est question de droit, et dans toute décision il est question d'économie.

Faire fi de ce cheminement, c'est nier l'évidence qui transpire des fiches du Répertoire National des Certifications Professionnelles dans lesquelles de nombreux indicateurs sont absolument – et au mot près – identiques dans toutes les filières de Sciences Sociales. C'est mépriser l'alliance fructueuse que, dans de nombreux pôles de décisions, l'économie, le droit et la gestion pourraient témoigner. C'est, enfin, tenter de camoufler des points de convergence entre tous ces cursus qui, entremêlés au travers d'une appréhension commune et originelle, veillerait à la bonne orientation des étudiants.

C'est la raison pour laquelle la base de nos filières relève d'une propriété commune qui est celle de comprendre les rouages et les paradigmes de notre société. Ainsi, l'ARES en est venue à penser qu'il fallait mettre en valeur cette complémentarité à travers plusieurs nouveautés dont le premier semestre commun en Sciences Sociales, le décloisonnement des savoirs et un référentiel de compétences afin de mettre en avant la finalité professionnelle de ces mesures.

I – Des exigences pluridisciplinaires aux compétences prioritaires

« Nous piétinerons éternellement aux frontières de l'Inconnu, cherchant à comprendre ce qui restera toujours incompréhensible. Et c'est précisément cela qui fait de nous des hommes. »

Isaac Asimov

Car les fiches du Répertoire National des Certifications Professionnelles publiées par la Commission en charge de les établir et la nouvelle nomenclature des intitulés de Licence publiée en 2014 mettent pourtant les compétences au centre de leurs qualifications. En effet, dans ces listes de capacités propres à chaque filière, une prépondérance de la notion de compétence est manifeste puisque chaque catégorie d'objectifs à remplir est une catégorie de compétences.

Ce point d'honneur mis aux capacités qui se développent plutôt qu'aux connaissances qui s'engrangent appuie ce que l'ARES affirme depuis sa création : l'Université est le lieu de la construction professionnelle de l'individu. L'objectif de sa formation est de lui permettre d'accéder à une qualification ainsi qu'à un métier et non d'accumuler les diplômes en ne sachant qu'en faire ou sans être capable de les changer en expérience.

Néanmoins, nous avons pu remarquer, comme l'indiquent de nombreuses propositions émises par notre Fédération, que les Sciences Sociales ont en partage bien plus que des disciplines. En ce sens, nos constatations présentes et passées nous incitent à être une force constructive et, ainsi, nous poussent à une prise de recul sur ce qui motive un tel décloisonnement.

L'enjeu est tout autant de répondre aux problématiques de nos filières que d'orienter avec une plus grande attention les étudiants qui comptent s'engager en Sciences Sociales. Car il n'est pas question d'apporter, à un problème d'appréhension, une solution qui satisfasse tous les acteurs de la formation universitaire en dehors des étudiants ou qui fasse en sorte d'ignorer la situation complexe de la hausse des effectifs.

Ainsi nous avons pu observer combien nos filières, non seulement proches mais de surcroît complémentaires, pourraient bénéficier d'un rapprochement dans leur appréhension à l'aune des compétences. En lien avec le premier semestre commun en Sciences Sociales ou les questions d'orientation active, voici les raisons de nos plaidoiries en faveur de la considération d'un référentiel de compétences en Sciences Sociales.

- Constat et travaux de l'ARES

Dès 2013, l'ARES avait présenté à Geneviève Fioraso, alors Ministre de l'Enseignement Supérieur, un document intitulé « Les Douze Travaux de l'ARES ». Fixant les grands objectifs politiques de notre Fédération, ce travail établit en deuxième position la proposition d'un premier semestre commun en Sciences Sociales, permettant d'allier les forces de l'Enseignement Supérieur de nos filières selon plusieurs souhaits.

Le premier était de démontrer combien les disciplines et, par extensions, les cursus de Sciences Sociales peuvent être complémentaires. Nous avions alors proposé une plaquette semestrielle précisant coefficients, heures, unités d'enseignement et matières la composant. Cette symbiose visait à faire découvrir toutes les filières de Sciences Sociales dès l'arrivée à l'Université, dans un esprit d'ouverture et de richesse intellectuelles.

De surcroît, le nombre de réorientations atteignant des niveaux qui nuisent à la fois aux finances publiques ainsi qu'aux étudiants perdant une année à cause des failles du système d'information, il nous semble absolument essentiel de permettre aux étudiants de savoir avec précision dans quelle filière ils souhaitent s'engager. Le premier semestre commun a ainsi pour but de pallier le gaspillage budgétaire lié aux réorientations massives. Il représente d'ailleurs un point dont la revendication est plus que jamais d'actualité afin de gérer intelligemment les flux humains.

Ayant toujours à cœur de valoriser les compétences ainsi que le développement de l'étudiant, nous avons opté pour un référentiel qui respecte ces principes que nous avons faits nôtres et qui obtiennent désormais une logique d'objectif dans le cadre de leur mise en place.

- Un cloisonnement factice témoignant d'une complémentarité inavouée

Dans les fiches du Répertoire National des Certifications Professionnelles utilisées par l'ARES pour forger son propre référentiel (au total six mentions disponibles sur le site du Ministère), on remarque combien l'étanchéité souvent inavouée entre les différentes filières se manifeste par les compétences à acquérir. Par

exemple, les indicateurs de la filière Droit exigent la maîtrise des outils fiscaux, financiers et comptables des entreprises, des établissements, de l'État ou des individus, tandis que la considération de la notion juridique irrigue les référentiels des autres filières.

Autre point : on remarque un détail assez évocateur en observant les compétences préprofessionnelles des différentes filières. Au nombre de six, elles sont absolument identiques, témoignant d'un ensemble permettant à tous les étudiants de Sciences Sociales d'envisager communément leur future activité rémunérée. Cette observation nous pousse à faire deux remarques : non seulement le référentiel de compétences que nous proposons maintient sa cohérence professionnelle en assumant les points communs entre les différentes filières, mais, de plus, considérer que les compétences ayant pour but d'anticiper l'activité professionnelle n'ont aucune spécificité propre à un domaine d'activité, c'est repousser à plus loin que la licence la finalité professionnelle.

On s'aperçoit, de surcroît, que, pour la plupart des compétences qualifiées de disciplinaires par ces fiches officielles, il suffisait d'enlever l'adjectif qualificatif en rapport avec la filière pour que l'indicateur basculât dans la catégorie des compétences préprofessionnelles. Encore une fois, on remarque combien l'Enseignement Supérieur, bercé par le cloisonnement, cherche indéfiniment à créer des séparations lorsqu'il n'y a que spécificités.

Enfin, les compétences transversales et linguistiques sont, naturellement, quasi-identiques, elles aussi dans les différentes filières. Néanmoins, nous avons constaté un manque cruel de considération pour l'aptitude à situer une activité ou un champ professionnel dans l'évolution de la société et dans un environnement, que ce soit par rapport à un impact écologique ou une influence sur la communauté des êtres humains. L'ARES ne cherche pas, par cette prise en compte, à introduire de la morale ou de la vertu subjective, mais plutôt à plébisciter un usage raisonné des facultés intellectuelles et des compétences.

2 – Un référentiel pour les gouverner tous

« A l'heure où les satellites traversent toutes les frontières, les langues, les idéologies, il est impossible de créer une société hermétique. »

Allan Bay

Les fiches du Répertoire National des Certifications Professionnelles mettent en avant trois catégories de compétences : les compétences disciplinaires, les compétences préprofessionnelles et les compétences transversales et linguistiques. Considérant que l'objectif d'une formation est d'enrichir l'individu tout en lui faisant transformer des savoirs en pratiques, nous avons respecté, pour créer un référentiel propre aux Sciences Sociales, le principe des trois catégories mais nous en avons modifié les intitulés. Ainsi les trois nouvelles catégories s'organisent comme suit.

Les compétences substantielles sont celles qui sont associées à la connaissance, à la base du raisonnement, au savoir des disciplines. Elles permettent de créer une corrélation entre le cours reçu et les informations brutes traitées par la cognition tout en les assimilant à une logique de savoir.

Les compétences méthodiques viennent ensuite en appui des compétences substantielles afin qu'elles soient engrangées sagement et à dessein. Elles concernent les pratiques, les techniques grâce auxquelles on relie

les connaissances à la finalité professionnelle ; elle peuvent aussi concerner l'appréhension sociale du milieu auquel se destinent les étudiants de nos filières lorsqu'ils s'engagent en Sciences Sociales.

Les compétences extra-disciplinaires viennent pour compléter ce triptyque en apportant des capacités qui mettent l'étudiant en rapport avec le monde dans lequel il évolue : la rapidité des échanges, la mondialisation, l'informatisation, le traitement des nouvelles technologies et le respect des règles par l'outil de l'exercice raisonné.

- Structure refondue et décloisonnement

La nouvelle approche dont l'ARES voudrait ici manifester la logique consiste à construire ce référentiel en considérant que les compétences et les connaissances ne sont pas acquises séparément. En accumulant les connaissances, il doit bien évidemment s'agir de développer des compétences dans l'esprit et le talent des étudiants. Même si ce cheminement intellectuel paraîtrait parfaitement naturel à qui lit ce travail sans s'être préalablement intéressé aux question qu'il évoque, on remarque que les premières sont souvent rehaussées et mises en avant jusqu'à l'effacement des secondes.

En se penchant sur ce référentiel commun aux Sciences Sociales, nous avons notamment choisi de faire basculer certaines compétences, estimées comme « pré-professionnelles » par le Ministère, dans la catégorie des compétences estimées comme « substantielles » par l'ARES. Ainsi, le fait de savoir trouver sa place dans un milieu professionnel ou celui de pouvoir s'adapter à une organisation dans laquelle chacun doit avoir une mission spécifique, deviennent des éléments essentiels de l'apprentissage et un objectif fondamental pour la formation universitaire.

De même, dans les référentiels du Ministère existe un indicateur selon lequel un étudiant doit être capable, en fin de Licence, d'identifier un champ professionnel en adéquation avec ses acquis. La lettre précise de ce référentiel est la suivante : « *Identifier et situer les champs professionnels potentiellement en relation avec les acquis de la mention ainsi que les parcours possibles pour y accéder* ».

Ainsi l'on devrait, non seulement, acquérir des notions, des connaissances et de supposées compétences pour ensuite voir s'en découler des métiers et professions, mais en plus on devrait, au terme de trois années dans l'Enseignement Supérieur, se contenter de champs, de potentiels ou de possibles. L'ARES maintient qu'il doit en être de l'inverse, car si l'on ne donne ni les moyens aux universités de transmettre convenablement les outils de la vie professionnelle, ni aux étudiants les dispositions financières de soutenir leurs études, il est impensable de les faire demeurer dans cet état au minimum une demi-décennie en ne considérant la finalité professionnelle que comme un lointain horizon.

Si le lycée et l'orientation, à partir des informations et des conseils, fonctionnent correctement – ce qui est loin d'être le cas –, il ne peut être question de faire autre chose que d'opter pour un champ professionnel à partir duquel on manifestera l'impérieuse nécessité de se constituer un panel de savoirs et de compétences. La Licence n'est pas une lycéenne année de Seconde, ni une occasion de découvrir basiquement des savoirs. Elle doit permettre de se professionnaliser, d'accéder à une spécialisation progressive qui ne mène pas à la découverte de champs professionnels en Master mais qui fasse de ce dernier un perfectionnement.

L'ARES plaide pour la considération d'une Licence qui soit davantage appréhendée comme une véritable formation professionnelle plutôt que comme l'approche d'un domaine d'étude. C'est la raison pour laquelle, nous souhaitons une prise de conscience accrue de la déontologie ou de l'éthique dans les domaines d'activités

concernés par les Sciences Sociales. Cette sensibilisation au respect des valeurs professionnelles ne peut que s'allier avec le respect de la société dans son ensemble.

De même, nous choisissons de mettre en avant le fait qu'un professionnel en devenir puisse savoir où se situera sa place dans l'évolution de l'environnement ainsi qu'il puisse avoir conscience de l'impact qu'il a sur l'évolution de la société humaine. Car il n'est pas de bien commun sans considération de la communauté.

De surcroît, le niveau atteint en langue étrangère doit être considéré comme un axe majeur des outils transdisciplinaires dont un diplômé peut agrémenter son curriculum vitae, sous peine de se voir refuser un travail au motif qu'il ne saurait pas s'adapter à une clientèle ou aux échanges de données à l'échelle internationale, ou même dans les activités proches des frontières de notre pays.

Enfin, il apparaît urgent de former les nouveaux étudiants sur la maîtrise des outils informatiques dont la complexité ne fera qu'augmenter. La protection des données, la réputation sur la Toile ou le service raisonné que peuvent faire toutes ces nouvelles technologies doivent impérativement devenir des acquis en fin de Licence afin que les étudiants achevant volontairement leur cursus après trois années soient capables d'en connaître les subtilités dès leur arrivée sur le marché du travail.

- Référentiel

En conséquence, l'ARES a décidé de construire un référentiel commun pour les études en Sciences Sociales. Divisé selon ses trois catégories expliquées précédemment, voici son organisation :

<u>Compétences substantielles</u>

- Émettre un jugement critique et professionnel sur la gestion d'un établissement ou d'une entreprise
- Situer son rôle et sa mission au sein d'une organisation pour s'adapter
- Comprendre et corréler les disciplines essentielles à la maîtrise des notions et domaines économiques, juridiques, et administratifs
- Utiliser l'approche pluridisciplinaire d'une question sociale afin de mieux comprendre une étude de cas, de situation ou de document
- Appréhender la prise de décision en considérant les enjeux sociaux, juridiques, historiques et culturels
- Savoir valoriser ses compétences en étant capable de les qualifier
- Maîtriser les effets d'une expertise ou d'une décision sur son environnement

<u>Compétences méthodiques</u>

- Maîtriser l'expression écrite parfaitement et impeccablement
- Exploiter les méthodes d'expression orale en langue française
- Mettre au service des compétences substantielles l'utilisation d'un document ou de quelque autre source de travail
- Prolonger naturellement la connaissance acquise par l'esprit critique et argumenté
- Mettre à contribution la sélection de sources et de ressources dans la documentation d'un sujet ou d'un travail
- Maîtriser la prise d'initiative, le travail en équipe ou en autonomie

- Savoir mettre au coeur de l'appréhension raisonnée de la vie professionnelle la remise en question, la prise de recul ainsi que l'auto-évaluation

Compétences extra-disciplinaires

- Maîtriser le niveau C1 dans une langue vivante complémentaire
- Maîtriser les outils numériques de travail, d'exploitation et de traitement, ainsi que la sécurité informatique
- Intégrer pleinement les principes d'éthique et de déontologie dans l'appréhension des métiers et professions
- Appréhender la responsabilité environnementale et la capacité à savoir situer une profession dans les impacts qu'elle exerce sur l'avenir de la planète, de l'humanité et de la biodiversité

III. Une motivation générale pour l'initiative de l'ARES

S'il fallait attendre un mouvement pédagogique massif à l'intérieur des universités pour commencer à y réfléchir, nous n'aurions probablement pas eu la chance de voir nos enfants bénéficier de nouvelles méthodes et de pratiques novatrices. C'est la raison pour laquelle l'ARES regarde autour d'elle et constate un fait passionnant : toute la société essaie de remédier à ces carences d'apprentissage et d'administration des établissements d'enseignement.

Les entreprises ont tout misé sur leur connaissance du cerveau afin de promouvoir les talents (ce qui les rend attractives), de créer (ce qui les rend intéressantes) et de se faire publicité (ce qui les rend rentables). Comment en sont-elles venues à adopter cette logique ? En considérant que le cerveau fonctionnait systématiquement selon ses propres mécanismes et qu'il fallait, pour le mettre en confiance, lui ressembler.

Certains enseignants ont, à leur tour, compris l'importance de cet enjeu pédagogique en impulsant des visions et des projets qui mettent en avant l'adaptation des formations aux potentiels du cerveau humain. Ils sont nombreux dans les universités à attendre une modification des pratiques afin de mieux entrer en cohésion avec le monde professionnel qu'ils ont à cœur de connaître.

Les étudiants ont entamé cette marche vers la pédagogie innovante en tentant des expériences, partout à travers la France. Les initiatives, multipliées par le tissu associatif ont souvent permis de mettre en relief deux choses. La première consiste à dire que la jeunesse est capable de susciter son inventivité et la complémentarité des étudiants pour créer des événements et des actions. La seconde met en avant l'engagement de la jeunesse pour un monde plus moderne et plus proche d'apporter des solutions à ses problématiques.

Les spécialistes insistent chaque jour sur la nécessité d'adapter les enseignements. Tout comme dans la ville d'Altinopolis que nous observerons dans la quatrième partie de ce travail, la mise en place de grands travaux de pédagogie innovante peut déboucher sur des conséquences sociales et de effets sur le bien-être et le développement des individus. Autant de raisons d'opter dès à présent pour une pédagogie réelle et innovante.

A] Une attente professionnelle

Pressée par le désir d'être toujours à la pointe de la modernité et au sommet de la perfection moderne, le monde de l'entreprise a parfois précédé l'Université en expérimentant des techniques pédagogiques qui poussent à l'épanouissement et à la métacognition. Car il faut innover pour inonder les marchés économiques, il faut encore innover pour être au centre de l'attention, il faut innover enfin pour commercialiser des produits ou des services.

En bref : les stratégies développées par les entreprises et les multiples professions du monde du travail sont exactement inverses à celles orchestrées par la majorité des enseignants dans les universités. La distinction est la meilleure manière de se faire remarquer, tout le monde le comprend du plus jeune âge jusqu'à la mort, mais pas les établissements d'apprentissage et d'enseignement.

C'est la raison pour laquelle le monde du travail a dû, avant tout le reste de la société, maîtriser les outils du désir, de la frustration et de la curiosité : c'est-à-dire des sentiments qui peuvent être générés par une action exercée directement sur les mécanismes du cerveau. C'est ainsi que fonctionnent la publicité ou le marketing, utilisant une connaissance précise des pulsions et de la cognition pour commercialiser des produits ou des services.

De plus, certaines entreprises ont véritablement entrepris la transformation pédagogique qui s'impose à toute la société. Des techniques voient le jour, des formations en continu apparaissent et des activités ludiques sont organisées pour les employés. Ces modèles de vie interne à certaines entreprises sont principalement hérités d'une Sillicon Valley en recherche de motivation pour faire demeurer les employés plus longtemps sur le lieu du travail. Néanmoins, c'est aussi une excellente manière de se réaliser et de réaliser des rêves de toujours.

I – Des principes déjà appliqués

« Les Lumières, c'est la sortie de l'homme hors de l'état de tutelle dont il est lui-même responsable. L'état de tutelle est l'incapacité de se servir de son entendement sans la conduite d'un autre. »

Emmanuel Kant

C'est dans « Qu'est-ce que les Lumières ? » que Kant aborde un thème propre à cette fin foisonnante du XVIIIème siècle. Ainsi, le philosophe allemand met le doigt sur ce qui lie toutes les extrémités hiérarchiques, tous les pouvoirs, toutes les supériorités et toutes les dominations : la sortie de l'état de tutelle. C'est aussi sur ce principe que se base l'enseignement auquel aspire l'ARES.

Contrairement à l'Enseignement Supérieur – ce qui est fondamentalement paradoxal – le monde du travail s'est établi sur la connaissance des facultés cognitives et sur l'impact de la conscience dans le cerveau des êtres humains. A ce titre, la science mercatique a vu apparaître une attention toute particulière portée sur les attentes de ceux qui sont au bout de la chaîne de production (que ce soit dans les services ou dans les biens).

La connaissance de ces mécanismes permet au monde du travail de s'en servir tandis que le monde universitaire, le plus à même de s'en servir avec parcimonie et sagesse, le délaisse au profit d'une transmission unilatérale et autoritaire, loin de la sagesse des Lumières. Pourtant, c'est bien en ayant conscience de ces mécanismes qu'on en arrive à générer l'épanouissement des êtres humains.

L'émancipation devient alors le moyen social, professionnel, intellectuel mais aussi personnel de s'épanouir. Dans son explication de la citation ajoutée en tête de cette sous-partie et qui guidera une recherche de l'innovation permanente, Kant ajoute la phrase suivante : « *On est soi-même responsable de cet état de tutelle quand la cause tient non pas à une insuffisance de l'entendement mais à une insuffisance de la résolution et du courage de s'en servir sans la conduite d'un autre* ».

- L'exemple stratégique de la mercatique

S'il est un exemple évocateur de cette utilisation des facultés intellectuelles et des mécanismes cognitifs au service de l'économie et du monde professionnel, c'est bien celui de la mercatique. Appréhendée comme la discipline par laquelle on étudie le comportement des consommateurs pour cibler leurs attentes, la mercatique vise à faire entrer en coïncidence l'offre et la demande par le biais de mécanismes autonomes mais aussi par la création de mécanismes stimulés.

Ainsi, dans le domaine du marketing, le mécanisme cognitif suscité est celui de la mémoire associative. Cet outil permettant de relier des idées, des sensations et des perceptions est chargé d'exacerber les sentiments de désir et de frustration dont le rôle au centre de la consommation est absolument fondamental. C'est ainsi que la stratégie publicitaire fonctionne en partie sur un remplacement du besoin par l'envie afin de pousser le consommateur à l'achat ou à la souscription.

De même, on peut facilement considérer que l'individu ignorant ne ressentira pas le besoin d'apprendre, ce qui fait des établissements d'enseignement un enjeu de tentation par le savoir. Naturellement, s'il est possible de faire fonctionner une approche cognitive de la mercatique, il est aussi possible de faire fonctionner le mécanisme du désir à travers l'absorption de la connaissance. Chacun aura éprouvé au moins une fois, en général beaucoup plus souvent, l'envie irrépressible de s'intéresser à un domaine de savoir étranger au parcours qu'on suit.

Ainsi, l'Université gagnerait à cibler l'attente des professionnels dans la construction de ses formations afin de mettre en valeur ses diplômés. Car, comme on le voit, c'est l'identification des attentes qui permet de faire se correspondre les différentes extrémités de la formation d'un individu ou d'un parcours commercial et non sa sélection qui, du reste, ne lui apporte rien de plus que la satisfaction d'être désigné comme le plus formaté.

- La transgression

Dans l'éducation ou l'enseignement, une notion est souvent mise sur le banc de touche et il s'agit de la plus essentielle si l'on considère que l'innovation est le meilleur levier pour faire progresser la société entière ainsi que ses individus : la transgression. Sans elle, pas de progrès médicaux durant le Moyen-Âge, pas de grandes avancées sur l'astronomie durant la période d'influence de l'Inquisition, pas de résistance aux gouvernements d'oppression, pas de Victor Hugo dans le patrimoine littéraire français, ni de dadaïstes dans l'évolution de la peinture.

Aujourd'hui, on remarque que les entreprises dans lesquelles les indications de la direction tombent comme des consignes incontestables sur la tête des employés se retrouvent dans des situations de burn-out

général. Car à partir du moment où la soupape de la liberté cède, au profit de la conformité stricte et supposée être subie sans coup férir, que l'esprit se retrouve contraint à affronter une situation opposée à ses mécanismes.

L'épanouissement des individus s'effondre alors sur lui-même, la vivacité des esprits déserte le quotidien de la société et les directions sont alors données par des personnes éloignées de tout contact avec le consommateur. Toute cette logique décadente n'est associée qu'à un facteur essentiel : le refus de toute transgression et l'acharnement par la conformité.

La conformité d'une société dans laquelle la transgression de l'autorité n'est pas permise aboutit aux conséquences de l'expérience si fameuse de Stanley Milgram. Dans cette situation, une personne complice pose des questions à un autre complice. Entre eux est placé le sujet de l'expérience et son rôle est d'infliger des décharges électriques progressives au second complice à chaque fois qu'il se trompe de réponse. Simulant la douleur, hurlant, prévenant qu'il a une malformation cardiaque, demandant l'arrêt du test, ce second complice de l'expérience joue la comédie et fait exprès de donner de mauvaises réponses afin de savoir jusqu'à quelle décharge peut aller le sujet du test.

Le résultat est pétrifiant : dans plus de la moitié des cas, le sujet de l'expérience ira jusqu'à infliger la décharge électrique maximale sous l'impulsion de la figure du premier complice qui pose les questions, ordonne l'administration des électrochocs et affirme qu'il prend sur lui la responsabilité des conséquences. Dans les autres cas, alors que le sujet testé ne va pas jusqu'à la décharge maximale, il ne se soucie même pas de la santé du complice censé encaisser les électrochocs.

Au siècle dernier, une autre expérience a été menée afin de mettre en exergue la valeur sociale de l'émancipation dans la sagesse des individus. Dirigée par Solomon Asch, cette étude prouve que des étudiants mis dans un groupe de douze personnes, dont huit sont des complices chargés de répondre de manière erronée à des questions évidentes, vont suivre les mauvaises réponses données par la majorité, et ceci dans un tiers des cas.

Les chargés de travaux dirigés auront, de la même manière, remarqué combien le suivisme et l'instinct du troupeau évoqué par Nietzsche peuvent guider des groupes d'étudiants dont la somme peu éclairée des connaissances ne garantit ni potentiel émancipateur, ni possibilité d'autonomie. C'est la raison pour laquelle l'ARES souhaite absolument voir les consciences s'élever vers la singularité et la recherche de l'audace, seules à même de pouvoir innover.

2 – L'évolution attendue par le monde

« On continue de diviser le savoir en tranches purement formelles, artificielles, qui sont la négation de la culture et s'opposent à la compréhension du monde moderne. »

Jean Tricart

L'anticipation étant un maître-mot dans le monde professionnel, les entreprises peuvent organiser des événements reliant la pédagogie à la recherche de l'innovation professionnelle. Car s'il existe des novations à appliquer aux différentes strates de l'Enseignement Supérieur, elles peuvent directement s'inspirer de modèles professionnels ou insufflés par les professionnels dans des écoles.

Il faut, pour cela, considérer plusieurs principes sur lesquels l'ARES a déjà eu l'occasion de revenir, et notamment le décloisonnement de la connaissance dont on ne louera jamais à juste mesure les bienfaits. Cette porosité qui se manifeste entre les secteurs de la société, entre les individus, mais aussi entre les domaines de la connaissance est le symbole d'un avenir connecté par les nouvelles technologies où le savoir est immédiatement diffusé de manière universelle.

De surcroît, il est impératif d'appréhender, comme découlant d'une continuité, le monde professionnel joint au monde universitaire dans la mesure où les contributions et les pratiques de l'un pourrait grandement propulser des solutions pour les problèmes de l'autre. Il faut ainsi mettre le savoir au service de ses semblables via l'interaction et l'échange physique afin de ne pas perdre notre humaine condition, mais aussi d'allier tous les outils mis à notre disposition.

- La mise en perspective

Le monde du travail est intrinsèquement structuré autour de la notion de mise en perspective car il ne peut y avoir d'initiative sans finalité, contrairement à l'Université. Là où les entreprises fonctionnent de manière rectiligne afin de mener l'idée vers la rentabilité, les établissements d'enseignement présentent des cursus de formation ayant, dans certains cas, pour but moins de mener à une profession que d'exister en tant que formation.

Même si l'enrichissement intellectuel peut être vu à la fois comme un moyen, comme un résultat et comme une cause, il ne faut pas perdre de vue les motifs opératoires professionnel et personnel. C'est la raison pour laquelle la cohérence des formations pédagogiques offertes dans les entreprises n'omet point de conserver un objectif clair et déterminé : la poursuite d'un parcours professionnel.

Ainsi, il existe des projets de fin d'études, véritables travaux au travers desquels savoirs et compétences se mélangent étroitement. L'objectif est simple : utiliser les notions apprises durant le cours afin d'en tirer une substantifique moelle grâce à laquelle on articulera convenablement le dossier. De cette manière, plus qu'une restitution, le projet de fin d'études peut mettre en avant les compétences oratoires mais aussi stimuler la capacité à se démarquer, à défendre un style, à créer de nouvelles manières d'attirer l'attention et à convaincre un auditoire.

De même, on peut pratiquer, dans certaines entreprises, des ateliers consistant à imaginer le futur de l'entreprise dans les cinq prochaines années. Avant d'être amené à prendre des décisions stratégiques, il faut pouvoir raisonner consciencieusement et choisir un secteur d'avenir, ce qui amène naturellement à se poser un certain nombre de questions et à situer ses compétences dans son environnement de travail pour la stratégie collective de l'entreprise ou de l'équipe.

- Le décloisonnement, facteur de réussite

Encore une fois, on ne le répétera jamais assez, l'interaction sociale est le meilleur moyen d'acquérir la capacité de travailler au sein d'un complexe humain et matériel. En ce sens, les professionnels ont à leur disposition des outils par lesquels ils peuvent à la fois faire vivre le quotidien de leur entreprise mais aussi pousser les portes des universités pour aller cueillir et séduire les nouveaux talents pétris d'audace et de créativité.

Pour les méthodes internes, on peut parler des séminaires dont de nombreuses entreprises sont friandes. La qualité attractive de cette initiative est d'abord et avant tout un gage de cohésion dans les équipes professionnelles, mais aussi un moyen de connecter dans une dynamique commune les différents cerveaux amenés à travailler ensemble.

Les travaux de groupes demeurent d'excellents moyens de promouvoir la complémentarité des expériences, des savoirs et des idées. Alors que la spécialisation des taches règne en maîtresse sur le monde de la production, il est étonnant de s'apercevoir que, dans le cadre des pédagogies dites traditionnelles, les cerveaux sont rangés dans des cases étanches qui les empêchent de pouvoir faire aboutir une idée collaborative et donc, par essence, plus complète et perfectionnée

Les ateliers ou les rencontres peuvent aussi êtres des moments durant lesquels, en dehors de toute hiérarchie et de toute considération pyramidale, des esprits ayant des approches différentes, des expériences différentes, des vécus différents et des conditions sociales différentes, peuvent entrer en collision. Tirant le meilleur de leur diversité de parcours, ils peuvent alors tracer des voies communes entre les différentes sphères de notre société et par eux perfectionner la pédagogie innovante dans le but de la professionnaliser.

L'ARES recommande vivement l'instauration récurrente de travaux en groupes dans les formations universitaires afin d'habituer à la fois les cerveaux, les méthodes mais aussi les tempéraments à œuvrer avec autrui. La ressemblance comme seule tolérance de l'autre est exactement inverse à la logique appliquée dans les économies de marché. De surcroît, la fin de l'étanchéité entre les nébuleuses professionnelles et les constellations universitaires ne peut que servir l'intérêt général de la transmission des savoirs.

On remarque que toutes ces méthodes et pratiques témoignent d'une des valeurs fondamentales de l'ARES : le décloisonnement. Aucun esprit ne peut se construire ni aucune expérience se fonder s'il n'existe pas d'outil pour abattre les barrières entre les intellects, et les frontières entre les idées.

B] Une attente du monde éducatif

Les enseignants, naturellement au centre du processus d'expérimentation des pédagogies innovantes, manifestent – quant à eux – de véritables désirs de voir le modèle changer. La première difficulté consiste à se trouver une place dans le vase-clos qui tire peu des enseignements du monde contemporain et de la modernité technologique.

En remarquant que le cloisonnement a pignon sur rue dans le domaine public le plus fondamental de la République, ils sont légions à souhaiter marquer une rupture rapide avec ce système qui emprisonne les élèves et les étudiants dans des cases prédéfinies. Le manque de renseignements, de valeurs et de priorité offerts à l'orientation et à l'enseignement témoignent d'une mission qui s'éloigne peu à peu du reste de la société par une autarcie coupable.

La stratégie intellectuelle développée par les enseignants souhaitant davantage de pédagogie dans les établissements est de rendre la jeunesse consciente, de la rattacher au monde dans lequel elle évolue et de lui offrir des outils pour mener une vie autonome. La recherche de nouveauté étant au cœur de ces formations particulières, elles permettent d'éduquer au dépassement de soi, à l'adaptation et au lien qu'on entretient avec autrui.

Ce sont des valeurs bien spécifiques que celles de la pédagogie innovante. Des valeurs de savoir-faire, d'indépendance, mais aussi d'une absence de frontières intellectuelles. Des valeurs amenant tous les acteurs de l'enseignement à saisir leur rôle dans un processus de génération qui peut potentiellement faire de la jeunesse un ensemble d'individus meilleurs et conscients.

I – La conscience de l'au-delà

« Conservons précieusement ces nobles études qui ont fait la France moderne et son glorieux génie ; mais suivons aussi le monde du côté où il marche. »

Victor Duruy

Cette citation de Victor Duruy témoigne d'un long engagement pour l'éducation populaire. Ministre de l'Instruction publique, il est aussi auteur de grands manuels destinés à vulgariser les connaissances pour le plus grands nombre, de travaux historiques et géographiques mais aussi de grands travaux de publications scolaires notamment avec l'éditeur Louis Hachette.

C'est dans la contradiction que Victor Duruy a orienté son engagement politique en plus de ses travaux d'écriture. Libéral, il est opposé au Second Empire et proposera dès les années 1860 de rendre l'école obligatoire pour tous, d'ouvrir des écoles de filles jusque dans les petites communes et de séparer de son Ministère la gestion des Cultes.

Ce désir est aussi partagé par les pédagogues dans le sens où la contradiction a permis aux plus grands esprits de mettre en doute des politiques, des certitudes ou des positions ébranlables. Ils savent que le passage de l'état savant à l'état capable passe inévitablement par l'autonomie et les outils intellectuels développés durant la formation.

- Autonomie et contradiction

Les enseignants expérimentant la pédagogie innovante ont compris combien il était important de remettre en question la parole d'autrui ainsi que nos propres certitudes afin de pouvoir progresser. C'est par ce biais qu'un individu peut se réaliser comme être conscient et passer outre les barrières qu'il s'impose à lui-même.

Tout comme d'autres grands intellectuels du patrimoine commun de l'humanité, les humanistes ont commencé par contester et remettre en cause systématiquement la parole des enseignants. C'est alors qu'on s'est rendu compte de la supercherie opérée par des religieux nombreux et imbibés de textes glosés et cent fois modifiés par des mains non-qualifiées.

Apporter de la contradiction ne signifie pas qu'on aborde la formation universitaire avec l'objectif de nier catégoriquement chaque information ou de s'opposer au savoir du pédagogue. Cela signifie qu'on est capable d'aller vérifier par soi-même et d'aller se renseigner. Cette attitude forge des individus capables et non

uniquement des individus savants, car il faut pouvoir se mouvoir avec conscience dans les couloirs du savoir sans quoi il n'est possible ni d'innover ni de s'enrichir intellectuellement.

- L'envie de donner des clefs essentielles

Ce que la jeunesse universitaire et les enseignants progressistes constatent, c'est qu'il n'est pas possible d'entrer dans un monde où des forces contradictoires déchirent les nouvelles technologies entre progrès et danger. Il n'est pas davantage possible de laisser la jeunesse s'engouffrer dans un monde du travail dont elle ne saisit ni les enjeux ni les transformations.

L'utilité de la pédagogie est aussi d'alerter les yeux de la nouvelle génération sur les clefs qui permettent à des individus de devenir des citoyens conscients. Car, plus encore que des connaissances, les pédagogues offrent des clefs qui aident à la maîtrise des technologies et des pratiques professionnelles.

Les jeunes qui s'apprêtent à rentrer dans le monde universitaire sont trop souvent incapables de concevoir les dangers des technologies qu'ils utilisent ou les changements qui bouleversent l'univers professionnel. C'est dans cette optique que les enseignants différents veulent éduquer les nouvelles générations, celle du recul à prendre face aux événements, des sources qu'il faut recouper et des certitudes qu'il faut prudemment vérifier.

2 – La capacité à transcender l'Enseignement Supérieur

« Personne ne choisirait de posséder tous les biens de ce monde pour en jouir seul, car l'homme est un être politique et naturellement fait pour vivre en société. »

Aristote

Dans tous les systèmes ou toutes les méthodes, il existe des principes communs qui motivent l'engagement des enseignants. Ils concernent généralement la capacité des pédagogues à faire absorber des connaissances avec raison et en respectant les mécanismes cognitifs.

Cependant, il en existe certains qui sont au centre des arguments défendus par ces chantres de la transmission des connaissances. Plus que des méthodes destinées à réformer l'organisation des cours, plus que des systèmes devant être appliqués à des établissements pour revoir fondamentalement les centres d'Enseignement Supérieur, cet investissement intellectuel peut être un enjeu stratégique pour les universités.

Une nouvelle vision de l'Enseignement Supérieur pourrait apparaître, une vision dans laquelle l'Université est un laboratoire de recherches pédagogiques. Les potentiels d'adaptation, de création, d'inspiration ou d'expérimentation sont gigantesques et pourraient porter les regards sur nos établissements.

C'est une volonté commune pour les personnes véhiculant les idées de la pédagogie innovante que d'élever le niveau des cours, de démocratiser l'Enseignement Supérieur, de rendre attractives les formations

universitaires et de lever une nouvelle génération qui soit plus proche de l'environnement dans lequel il évolue. C'est dans ce cadre que les enseignements sont destinés à évoluer sous la houlette des pédagogie innovantes.

- Les grands principes invoqués par les enseignants différents

Certains traits communs permettent de mettre en avant la philosophie propre aux enseignements pédagogiquement innovants. Parmi eux, on retrouve le besoin constant d'humanisation. Cette soif de rendre les cours accessibles, les enseignements ouverts, les classes collaboratives, les équipes coopératives et les savoirs disponibles tient d'une envie de rendre au patrimoine commun de l'humanité ce qui lui revient logiquement : l'exigence de transmission.

L'exigence de transmission implique de relever les grands défis culturels du mécanisme humain consistant à vivre en société. Cette acceptation du groupe en tant que communauté, et d'autrui comme d'une réserve de connaissances complémentaires est fortement caractéristique des méthodes dont nous demandons l'expérimentation. Au centre de ce mécanisme, il y a nécessairement une notion de bien-être collectif et de bien-être personnel. C'est une tendance trop récurrente que de concevoir autrui comme entrant en contradiction soi-même.

Il faut, de surcroît comprendre la revendication de transversalité, défendue sans cesse par les grands spécialistes de la pédagogie et des sciences psychologiques. Les matières strictes et cloisonnées doivent céder la place aux évolutions logiques, aux notions, aux associations d'idées, aux domaines de la connaissance. La structure rigide et illogique des enseignements permet toujours de faire privilégier le lot de connaissances sur la capacité à les situer dans une famille de savoirs, dans un champ professionnel ou dans un registre de compétences.

- Innover pour être à la pointe de la modernité consciente

Les enseignants qui se chargent de propager les idéaux de la pédagogie innovante ont plusieurs objectifs qui sont, en somme, ceux de tout enseignant. Sauf que, dans le domaine de l'innovation, les enseignants se donnent les moyens d'atteindre le niveau auquel ils prétendent.

La génération de laquelle les jeunes essaient de s'éloigner est la génération de la science sans conscience. C'est la génération qui a financé l'exploitation de masse du vivant en consommant ses produits sans jamais se demander quelles en étaient les conséquences environnementales, politiques et industrielles. C'est la génération qui a consommé toujours plus sans jamais se demander l'impact que ce comportement avait sur la production et sur la qualité des produits.

Pour les enseignants faisant la publicité de la pédagogie innovante, il est primordial de faire grandir les nouvelles générations dans une conscience de l'impact qu'elles produisent sur le monde dans lequel elles vivent. Ils savent que les nouvelles technologies ont la possibilité de reconnecter la jeunesse. La reconnecter au rôle qu'elle joue vis-à-vis de la terre, des ressources, de l'interaction avec le reste de l'humanité. De tout cela, les trentenaires, quadragénaires et quinquagénaires d'aujourd'hui ont vécu à l'écart, coupés de la terre par

l'urbanisation, coupés des outils de production par la délocalisation, coupés de leur impact dans l'évolution catastrophique du monde par la spécialisation délirante des tâches.

En éduquant une nouvelle génération en symbiose avec les mutations de notre société et en lien direct avec l'impact de son train de vie sur le patrimoine commun du vivant, les enseignants utilisant les pédagogies innovantes dans le renouvellement constant comptent faire de la jeunesse une génération consciente du monde en basculement qui peine désormais à les abriter.

On peut ainsi évoquer l'idée de transformer l'Université en temple de la conscience humaine, éveillée aux enjeux modernes mais aussi reliée avec tout ce qui l'entoure. L'exemple de la Corée du Sud, dont il sera question plus tard, démontre combien il est possible, grâce à une stratégie intelligente, de tirer profit de la modernité, d'obtenir une croissance productive et d'attirer les yeux du monde vers de nouvelles manières de transmettre les savoirs.

Les enseignants peuvent être des chercheurs, des chercheurs de conscience, des réveils d'opinions et des éducateur d'humanité capables de revoir en profondeur l'Université du passé pour en faire – enfin – un véritable pivot rotatif de l'innovation et de l'attractivité savante. Les experts savent combien cette mutation est possible et combien elle se trouve à la portée de chaque acteur du secteur de l'enseignement, pour peu qu'il y mette un minimum de volonté raisonnée.

C] Une attente estudiantine

Lorsqu'il est question d'améliorer ou bien de réformer l'Enseignement Supérieur, il est souvent de mise de s'occuper des conditions administratives, des contraintes budgétaires, des capacités des locaux, des heures de travail ou des pressions politiques. Néanmoins, il est chose courante que le bien-être ou les attentes des étudiants soient relégués à un second plan dont on ne se soucie que rarement alors qu'ils sont au centre de l'existence-même des établissements d'enseignement.

L'ARES propose de rapporter présentement la soif d'apprentissage que les étudiants manifestent. Une envie profonde qui doit se coupler avec une orientation activement et sagement menée. La collaboration de toutes les personnes qui se croisent sur un pôle universitaire peut aisément propulser nos établissement d'Enseignement Supérieur dans la voie d'une révolution éduquée.

Il est évident que l'Académie platonicienne a été créée avant tout pour les élèves qui bénéficiaient des savoirs présentés, mais aussi pour l'élaboration de travaux intellectuels. Cette alliance des esprits et des situations a entretenu une entreprise de transmission des savoirs et d'éducation qui a perduré des siècles durant. C'est dans cette optique d'héritage intellectuel et d'anticipation de l'avenir que se fixe l'ARES.

I – L'envie d'être capable

« Éxilé sur le sol au milieu des huées
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher. »

Charles Baudelaire

Comme toute autre chose appartenant au domaine de l'intellect ou de la cognition, le savoir est avant tout une question d'envie. La tentation peut y avoir des vertus extrêmement efficaces dans la mesure où une découverte fascinante mène aisément vers une vocation des étudiants égarés ou déroute des jeunes séduits par un domaine qui leur semble nouveau mais étrangement proche.

Pour être connecté avec le patrimoine intellectuel de l'humanité, il faut y être incité. Cette manière de porter l'ouverture vers de nouveaux domaines de la connaissance permet de gommer des inégalités sociales dont on sait qu'elles persistent jusque sur les bancs de nos établissements. Il s'agit s'éveiller, de faire découvrir et d'émerveiller. Baser les transmissions de connaissances sur le postulat selon lequel les étudiants sont pertinemment renseignés avant d'arriver à l'Université est une imposture décomplexée, qui, de surcroît, reproduit des hiérarchies sociales dont il ne doit plus être question dans l'érudition des facultés.

Pour cela, il faut pouvoir cibler les attentes des étudiants ainsi que leur soif de savoir. En axant les politiques universitaires le lien qui relie les individu de notre espèce commune, on construit des modèles, des objectifs et des admirations qui deviennent alors les moteurs des diplômés en devenir. Ces mécanismes ne sont pas inconnus, il suffit de souffler sur les braises de leur incandescent potentiel.

- Pour un enseignement qui corresponde au rythme de chacun

Il nous faut bien commencer par contredire ce qui vient souvent à l'esprit des personnes opposées à une adaptation personnalisée des enseignements, que ce soit dans les méthodes ou dans la substantifique moelle de la discipline : l'objectif n'est nullement de faire reculer le niveau des diplômes ni la qualité des formations.

Il n'est pas davantage question de construire des promotions étudiantes autour de ruptures dues à des niveaux fondamentalement différents. Nous hochons positivement la tête : il est absolument fondamental de mener un maximum de diplômes français vers la reconnaissance et l'admiration du monde professionnel.

Cependant, comme une entreprise donne à chacun le rôle dans lequel il est le plus utile au processus de création des richesses, l'Université doit offrir à chacun l'enseignement dans lequel il est le plus à même de se développer et de se construire. Chaque institution ayant son rôle dans l'organisation de la société, il lui importe de mener à bien sa mission.

Le suivi et la mise en confiance sur les chemins angustiés du savoir sont, de loin, des moteurs essentiels à la bonne orientation des étudiants – qui véhiculerait d'ailleurs une notion de perfectionnement de l'investissement public – et à l'épanouissement. L'idée de pouvoir choisir et de pouvoir s'orienter en connaissance de cause, sous la bienveillance d'un enseignant ou d'un pédagogue fin connaisseur de son domaine d'expertise, est un avantage dont les étudiants devraient d'ores et déjà bénéficier.

- Vers une incitation à l'ouverture

De même qu'on ne souhaite pas sortir de la caverne tant qu'on n'a pas conscience qu'on s'y trouve, on ne se dirige pas automatiquement vers des enseignements si l'on ignore leurs potentiels, leurs subtilités ou leur utilité. Le monde regorge de savoirs inconnus – voire méconnus – qui peuvent pourtant séduire dès la première et décisive approche.

Les enseignants, en optant pour un décloisonnement des savoirs, doivent promouvoir des domaines périphériques mais aussi des domaines complémentaires, lesquels mettent souvent en relief l'importance de chaque discipline dans la dynamique humaine. En ce sens, la promotion des conférences et colloques extérieurs à la matière enseignée pourrait montrer aux étudiants leur voie professionnelle ou leur axe de professionnalisation, bien avant le moment de choisir parmi les options de poursuite d'études.

Lorsqu'on parle d'ouverture, on peut naturellement l'envisager à plusieurs niveaux et l'intégrer à un enseignement défini. Les conditions de mobilité étant indéniablement plus aisées qu'autrefois, on peut raisonnablement penser que l'intervention d'un savant ou d'un intellectuel apportant une complémentarité au savoir enseigné peut être envisagée. De surcroît, si les établissements d'Enseignement Supérieur suivent les recommandations de l'ARES au sujet des technologies numériques (à consulter dans le chapitre suivant), ces participations seront naturellement promues et facilitées.

Les enseignants doivent porter le projet défendu par les grandes Académies du savoir, celles qui font honneur aux facultés de l'être humain et qui structurent leurs disciplines dans une harmonie intellectuelle. Ces institutions historiquement remarquées montrent sur quel socle une humanité consciente et éduquée peut s'appuyer pour passer outre le cloisonnement, l'appropriation du savoir et la catégorisation des individus : cela se fait dès la réception de l'enseignement.

2 – L'anticipation d'un monde en mouvement

« Il n'y a pas une méthode unique pour étudier les choses. »

Aristote

On ne peut considérer le manque de pédagogie dans les établissements sans agir, surtout lorsqu'on est étudiant engagé dans des organisations bénévoles. C'est la raison pour laquelle l'ARES, ainsi que tout son réseau d'associations, soutient et organise des projets destinés à promouvoir le savoir sans frontières et la transversalité de la connaissance.

Décloisonner l'enrichissement intellectuel est une mission éminente dans la construction d'une société riche de ses compétences, ce qui fait de l'action associative un pivot d'engagement et d'innovation. Dans ce contexte, on peut naturellement arguer que la situation souple et libre des associations facilite cette prise d'initiative. Néanmoins, l'imagination n'est pas permise qu'aux étudiants et la liberté d'oser de grandes entreprises de transmission des connaissances n'est pas une propriété exclusive des bénévoles. Dans cet axe, l'ARES demande une considération accrue pour ces initiatives qui nourrissent le monde de la véritable cohésion sociale : celle de la culture.

De surcroît, il est possible d'envisager des collaborations et des soutiens. Si l'alliance des élèves et des professeurs créait des dynamiques positives et constructives dans l'Académie de Platon en générant de grands courants d'idées et de grandes suites intellectuelles entre enseignants et élèves durant plusieurs siècles, on peut aisément penser qu'une coopération des actions associatives et des politiques universitaires aboutirait à une démarche utile à tous.

- Les initiatives mises en place

Dans ce contexte, le tissu associatif a déjà pu tenter l'expérience de divers projets. Ils ne nécessitent pas d'investissements massifs, ils sont réalisables à l'échelle bénévole, ils véhiculent des idées de partage des savoirs, ils sont gratuits et ils sont ouverts à tous : ces initiatives ont porté des fruits.

Les associations se tournent ainsi fréquemment vers l'organisation de conférences et de colloques dont les thématiques sont extrêmement variées. Les sujets ne sont pas intégralement consacrés à une filière particulière ou désignée à l'avance et permettent souvent de parler de sciences périphériques, d'enjeux modernes, tout en mettant en interaction les membres de l'auditoire entre eux mais aussi avec les intervenants.

Dans la même branche de l'œuvre pédagogique, on peut évoquer un moyen encore plus souple et plus participatif de concevoir les échanges complémentaires aux formations universitaires. Certaines associations se prêtent ainsi à l'organisation d'ateliers thématiques qui ont pour but d'effacer toute vision unilatérale et toute démonstration magistrale du savoir. On retrouve la cible d'un thème, d'un enjeu ou d'une actualité, et la constitution de groupes autour de l'expertise de personnes très différentes dont les compétences sont mises en situation de complémentarité.

Dans un sens tout aussi libre, la constitution de forums autour de grands sujets de rencontres permet, ce qui les différencie des ateliers, de découvrir davantage que d'aboutir à un résultat sorti d'un consensus. Ce qui est intéressant dans cette approche de l'ouverture intellectuel, c'est le potentiel illimité de la découverte qui peut, selon les forums, être ciblée autour de certains domaines de savoir ou bien se diriger vers une ouverture totale et seulement conditionnée à un objectif commun.

Il est un autre domaine dans lequel les étudiants constitués en associations peuvent peser dans le champ de la pédagogie innovante et c'est naturellement l'enseignement par les pairs. Il est naturel de considérer qu'une approche de la transmission des connaissances orchestrée par une personne dont on se sent intellectuellement proche est une approche moins stigmatisante, même en cas d'échec ou d'erreur. Le tutorat apparaît alors comme une excellente manière de promouvoir cet enseignement plus libre et plus approprié au rythme de chacun.

C'est cette envie d'ouverture, d'adaptation, d'éducation populaire et de transmission transversale des savoirs qui pousse les bénévoles associatifs à envisager de grandes initiatives de prises de conscience ou d'enseignement. L'exemple des associations est constitué comme une excellente preuve du travail que peut réaliser, en matière de diversification des méthodes de transmission des savoirs, la bonne volonté et l'envie d'innover.

- Les possibilités d'ouverture

Dans cette perspective, il est du devoir de l'ARES d'alerter les universités et les Unités de Formation et de Recherche sur le manque d'investissement des services administratifs sur ces nombreux outils proposés par les bénévoles. Entre déconsidération et négligence, le personnel de nos établissements est parfois réticent à l'idée d'apporter du crédit aux initiatives n'émanant pas d'institutions professionnelles.

Cependant, le travail effectué est considérable et les propositions nombreuses. A ce titre, l'ARES propose plusieurs points aux services administratifs. En premier lieu, il nous semble urgent de financer ces projets qui contribuent très largement à l'oeuvre générale d'enseignement et de formation alors que peu de moyens sont laissés à leur disposition. Cet engagement financier permettrait d'attribuer une forme de confiance aux personnes dévouées en ce sens ainsi qu'une preuve de participation concernée.

Dans les établissements promouvant la pédagogie innovante, des responsables sont dédiés à la recherche de nouvelles méthodes ou à l'encadrement de la formation des enseignants. On peut ainsi imaginer qu'un responsable pédagogique soit nommé dans chaque Unité de Formation et de Recherche afin de mettre en place de nouvelles pratiques et de diriger les investissements décidés en ce sens.

Il peut ainsi être possible de déterminer des axes de travail, notamment autour des politiques de notation ou d'évaluation, autour des formats des enseignements ou autour du matériel mis à disposition des enseignants tout en poussant les filières universitaires sur le chemin du progrès pédagogique. Cet axe stratégique de l'enseignement n'attend qu'un engagement des pôles universitaires ouvertement mené.

D] Une adéquation avec l'évolution de l'Humanité et de la communication

Il est normal que tous les acteurs de l'enseignement et de la transmission des savoirs (que nous venons de passer en revue) se basent sur des travaux scientifiques. Car ils sont nombreux à savoir que la pédagogie cache de nombreux potentiels qui affectent le fonctionnement global de la société.

En élaborant de nombreuses propositions et en nourrissant de multiples courants, ces spécialistes des question de pédagogie innovante ont compris une chose essentielle : la transmission des savoirs ne revêt pas une forme linéaire. Se multipliant, la connaissance a besoin de voir les frontières scientifiques s'envoler.

Il faut ainsi considérer cette œuvre globale comme l'alliance de plusieurs domaines, à commencer par la psychologie qui fournit des outils de compréhension du cerveau et la sociologie qui permet de jauger le bien-être des individus. On remarquera que la pédagogie, à travers ces deux lumières intellectuelles, tient à concilier le savoir et l'épanouissement.

I – De nouvelles frontières : l'infini comme horizon

« Pour explorer le champ des possibles, le bricolage est la méthode la plus efficace. »

Hubert Reeves

Astrophysicien et figure reconnue du monde scientifique, Hubert Reeves possède indéniablement l'amour de la transmission des savoirs. Symbole évocateur des potentiels intellectuels de l'espèce humaine, il est chercheur pour une discipline dont le but est de connaître toujours plus de choses sur l'univers physique dans lequel nous évoluons et qui entre en interaction avec notre planète, avec la vie et avec les sciences. Chantre de la vulgarisation scientifique, il fait partie de ces grands savants pour lesquels le savoir doit être à la portée de tous et doit se diffuser largement.

Par cette capacité à situer la transmission des connaissance dans la grande construction intellectuelle des individus, il est possible d'élargir considérablement l'empan de l'esprit. Néanmoins, il faut savoir aborder progressivement le savoir, tout en s'élevant comme on le ferait dans la construction d'un bâtiment ou l'élaboration d'une œuvre d'art.

- Immersion dans la psychologie cognitive

Présente dans toute appréhension de la transmission des savoirs, la psychologie émet une expertise pointue des facultés cognitives. C'est ainsi qu'il est possible de dégager plusieurs points autour desquels fonder les méthodes de pédagogie innovante, tant dans l'approche que dans la pratique, selon le savoir des experts.

L'objectif de résolution des problèmes et des conflits peut, grâce à la pédagogie innovante, être abordé d'une manière différente. Là où on tâche habituellement de trouver une solution globale à une énigme comportementale, intellectuelle ou scientifique, on aura davantage tendance à décomposer le problème concerné pour en extraire le point défaillant. Néanmoins, cette conception de la confrontation entre la connaissance et le réel ne peut se faire que si la transmission des savoirs est appréhendée de manière raisonnée et consciente.

On doit ensuite relier la perception et la mémoire afin de mettre en place des mécanismes différents de ceux appliqués en général. L'utilisation des strates de la mémoire nécessite de se pencher pertinemment sur la sélection des informations opérée par le cerveau au moment de leur réception. Il s'agit alors de les superposer afin que leur alliance soit prolifique et efficace.

- L'utilisation du vécu

Selon les spécialistes de la neuro-ergonomie, il faut prioritairement faire appel à des connaissances passées, à un savoir acquis ou à des situations comprises pour faire progresser la transmission des connaissances. Car le savoir doit définitivement rentrer dans l'empan de l'esprit afin, le cas échéant de l'élargir et d'en augmenter les facultés.

Dans cette logique, la transformation de l'information en savoir nécessite de faire intervenir des connaissances déjà intégrées. De même qu'on apprend progressivement les mathématiques par rapport aux formules précédemment comprises, on n'aborde pas un domaine de la connaissance à partir de bases inexistantes. La notion de progrès est ainsi présente dans la dynamique générale de la pédagogie innovante mais aussi dans le traitement des informations.

Cette considération mène à l'individu complet, conscient de ses facultés et de sa nature. Car, nous le savons tous, l'être humain est une créature réunissant de nombreuses expertises et dont la constitution convoque plusieurs domaines de savoir. Il serait ainsi malavisé de mener l'Enseignement Supérieur vers un axe cloisonné alors que les individus, à sa base, ne le sont pas.

2 – L'interconnexion comme ultime règle du jeu universel

« Quand on partage un bien matériel, on le divise, quand on partage un bien immatériel on le multiplie. »
Serge Soudoplatoff

Cette citation reprise d'une sagesse populaire bien connue vise à mettre en relief un fait intellectuel absolument simple : le savoir se transmet de manière non-linéaire. On entend par là le fait qu'offrir une connaissance à autrui ne nous dépossède pas pour autant, contrairement aux procédés économiques fiduciaires.

Il nous faut alors tirer profit de la situation qui cadre l'Enseignement Supérieur, de la croissance de ses effectifs à la forme de ses enseignements. Car il n'est plus question d'enfermer nos établissements dans des carcans et des limites puisque la croissance des flux de savoirs permet d'ouvrir de larges potentiels.

On parle ainsi des effets produits par la pédagogie innovante sur les enseignements et les méthodes utilisées dans la transmission des connaissances, néanmoins il est un autre effet dont la pédagogie peut se vanter de forger les bases. Nous parlons bien évidemment de la capacité à construire un bien-être commun et social afin de régler les conflits par l'utilisation des forces de l'esprit.

- L'œuvre générale de coopération

Les spécialistes de la neuro-ergonomie mais aussi de la psychologie ont toujours plébiscité l'utilisation de ces méthodes dans les organisations professionnelles. Car ces attentes manifestées par les savants les plus expérimentés sur les sujets de pédagogie innovante mettent à jour les méthodes efficaces d'organisation.

Ignorant l'état d'esprit selon lequel l'insertion professionnelle est le point de basculement entre la théorie et la pratique, l'apprentissage coopérant vise à générer une dynamique de résolution des problèmes grâce à la convergence des expériences personnelles. En guise d'exemples, on citera deux cas : les informaticiens sont réunis en équipes afin d'accomplir des défis techniques et les personnes chargées de la communication se constituent en groupes afin d'élaborer les meilleures stratégies de communication.

Selon les spécialistes de la pédagogie, il est primordial de tirer des avantages du nombre. L'évolution actuelle de l'Enseignement Supérieur menant nos établissements à une croissance des effectifs, l'ARES recommande, elle aussi, d'accepter la situation en l'utilisant à des fins constructives et en élaborant des formations collectives, appropriées et complètes.

- L'apport général à la condition humaine

La gastronomie du savoir exige un minimum de préparation. S'il n'est pas possible d'entrer dans de nouveaux domaines du savoir quand l'éducation intellectuelle a masqué l'appétit par un gavage difficilement supportable, il est au contraire très aisé de se dépasser constamment pour apprendre davantage quand la formation a mis en valeur la curiosité.

Cette curiosité, c'est aussi la qualité qui mène les individus conscients à regarder autour d'eux. Dans les établissements promouvant la pédagogie innovante comme mode de transmission des savoirs, on remarque que l'intérêt pour la connaissance accouche d'une situation dans laquelle les individus brisent les tabous au profit de débats et d'échanges.

Cette approche est résolument sociologique et démontre combien la pédagogie peut changer la société entière en éduquant les nouvelles générations au partage des savoirs. Comme nous le verrons plus loin dans ce travail, on remarque que la violence, les inégalités, les discriminations et l'incompréhension peuvent reculer grâce à l'ouverture intellectuelle et aux méthodes novatrices des pédagogues.

IV. L'ARES dirigée vers une transcendance universitaire

La pédagogie est, avant tout, affaire de chacun. De l'initiative de travail personnel à la forme imposée de l'examen, de la mise en place de méthodes collectives à l'incitation à l'autonomie : il incombe à chacun de se faire le chantre d'une transmission des savoirs mise à la mesure des êtres humains.

Le cerveau ne doit plus se conformer à la forme des ouvrages, ni la cognition obéir à des mécanismes imposés par une application inflexible de l'enseignement, ni les talents se soumettre à la rigidité d'établissements incapables de considérer les individus comme des êtres denses. La pédagogie est avant tout l'art de transmettre et de s'adapter.

Comme nous l'avons vu, tel qu'il est aujourd'hui organisé, l'enseignement ne permet pas d'obtenir de résultats satisfaisants et a même tendance à s'enfoncer dans ses propres errements. Personne ne gagne à maintenir un système contre-productif qui empêche l'épanouissement des personnes formées, l'utilisation de leur potentiel et leur capacité à créer.

Il faut d'abord envisager l'Enseignement Supérieur comme un ensemble de formations adaptées, mettant en avant la curiosité, l'utilité et l'individu capable de rentrer en interaction de manière autonome avec son environnement. Pour avancer dans cette direction, il faut reprendre en considération le fonctionnement du cerveau et des capacités cognitives, seules à même de pouvoir véhiculer les savoirs sagement apprivoisés et intelligemment intégrés.

Ensuite, il faut promouvoir des méthodes nouvelles, personnalisées et modernes. Les enjeux contemporains de nos universités – relatifs, entre autres, à la hausse des effectifs – pourraient être ainsi résolus, au moins en partie, par des propositions dont beaucoup ne sont pas coûteuses. Les perspectives offertes par les technologies numériques et les méthodes pédagogiques regorgent de potentiels n'attendant qu'une utilisation pleine et entière de leurs dispositifs.

Enfin, il faut considérer la pédagogie jusqu'au terme supposé de la formation : l'évaluation. Nous disons « supposé » car l'évaluation doit changer de forme, revêtir un caractère mouvant et expérimental, achever la

construction de l'individu davantage qu'il n'achève le cursus universitaire. Il existe de nombreuses manières de promouvoir des examens différents, des critères innovants et des méthodes de correction constructives.

Le constat est alarmant, les attentes sont considérables et la pédagogie est possible. Si ces différents postulats ont été patiemment expliqués dans les précédentes parties de ce travail, il convient désormais d'esquisser un mode d'emploi non restrictif au cœur duquel il n'est point de frustration possible.

A] Une nouvelle vision de l'Enseignement Supérieur

La pédagogie a toujours mis en avant, peu important la personne qui la porte en avant et lui donne une matérialité sociale ou interactive, le fait qu'il fallait se concentrer sur l'individu, sur sa psychologie, sur ses mécanismes intellectuels et sur ses facultés cognitives. C'est précisément de cela qu'il s'agit dans l'axe que l'ARES propose de suivre.

Trop souvent on considère la masse populaire comme seul outil de référence, ce qui mène à l'indifférenciation, à l'uniformisation, à la conformité et à l'aplanissement. Tout cela étant strictement opposé aux logiques et aux attentes du monde moderne de l'entreprise, il faut trouver un nouveau moyen d'appréhender la transmission des savoirs.

Tout le travail de pédagogie repose sur la considération de l'individu, sur ses facultés à se distinguer, mais aussi sur ses capacités à motiver ceux dont les connaissances sont moins nombreuses ou à se laisser entraîner par ceux dont le savoir est plus étendu. En considérant la masse, tout devient affaire de moyennes, de niveau global, de pourcentages et de taux de réussite.

Il ne faut plus ignorer les mécanismes de la cognition, qu'ils soient propices à l'enrichissement intellectuel ou à la frustration, car c'est ainsi qu'il sera possible d'exacerber l'un et de faire disparaître l'autre. Nous proposons une modeste immersion dans le cerveau avant d'aborder méthodes pédagogiques et conséquences de l'innovation dans l'enseignement.

I – Une mutation de l'intérêt personnel vers l'objectif

« Les connaissances que l'on acquiert sans une structure adéquate pour les relier les unes aux autres sont des connaissances vouées à l'oubli. »

Jerome Bruner

- Projet d'avenir et perspectives

La mutation du monde professionnel devant impulser une mutation des pratiques universitaires, il est temps de comprendre comment l'utilisation de nouvelles formes de pédagogie peut mener à une meilleure compréhension de l'individu à travers son projet professionnel.

Cessons de considérer qu'un étudiant ne peut pertinemment envisager une issue professionnelle précise qu'une fois le premier diplôme du supérieur obtenu. Il existe, en effet, deux formes d'orientation : l'orientation intrinsèque et l'orientation extrinsèque. Dans la première, l'étudiant est motivé par le désir d'enrichissement intellectuel, de suivre une formation en ce qu'elle donne de nouveaux savoirs. Dans la seconde, les étudiants attendent un résultat en contrepartie du suivi de leur cursus universitaire.

Il importe peu qu'un étudiant se situe dans la première catégorie ou dans la seconde puisqu'il n'est pas plus insensé de voir dans une formation universitaire son objectif professionnel que d'attendre d'un cursus qu'il soit riche en connaissances scientifiques. Ces deux visions, bien que différentes l'une de l'autre ne sont pas à jeter car elles témoignent d'un choix de l'étudiant qui, jusqu'à preuve du contraire, est en droit d'orienter sa vie comme il le souhaite.

Tout en garantissant à chaque étudiant une spécialisation professionnelle, il s'agit, pour les enseignants, de maintenir en filigrane une sorte de motif épistémique, propice à l'engouement dans l'apprentissage. Cette soif de science est naturellement fondamentale dans la mesure où elle est à même de pouvoir apporter une motivation désintéressée et, par conséquent, non-vouée à la finitude.

Les cours doivent se structurer autour d'un motif opératoire professionnel qui fixe progressivement l'objectif de l'étudiant, mais aussi autour d'un motif opératoire personnel, c'est-à-dire un processus par lequel on cherche à acquérir des compétences, des connaissances et des savoir-faire afin d'en tirer une utilité personnelle et un épanouissement constant.

Le sentiment d'auto-détermination est ainsi primordial dans une entreprise de construction de soi où les facultés cognitives sont mises au service d'un objectif qui orientera la vie professionnelle du futur diplômé. L'autonomie peut se retrouver, pour peu que le système universitaire appuie une telle nouveauté, mise en avant tout en étant exacerbée par des enseignements promus pédagogiquement.

L'expérience se construisant sur des stimuli extérieurs et sur des connaissances empiriques, il faut alors semer les mêmes graines que celles des semeadores dont il sera question plus loin mais dans un domaine bien particulier : la curiosité. Car l'étudiant se retrouvera alors en position de savoir comment choisir la suite de son cursus, voire son futur métier, tout en se réalisant par l'acquisition d'une densité intellectuelle.

- Les mécanismes de réalisation

Car, après tout, ces logiques doivent fonctionner par mécanismes et être impulsées à un moment afin d'engager un cercle vertueux qui agira par l'effet de la génération nouvelle. Afin de parvenir à la réalisation de ces principes cités précédemment, il faut d'abord revoir le rôle de l'enseignant, lui offrir davantage de marge de manœuvre dans l'application de ses méthodes pédagogiques et lui présenter des outils nécessaires comme l'équipement numérique ou les autorisations administratives indispensable.

Car, si certains cours des universités populaires, certaines conférences universitaires ou certaines leçons données au Collège de France suscitent l'intérêt de la communauté scientifique en même temps que celle des néophytes, c'est bel et bien qu'il doit exister un moyen de séduire l'esprit.

Les enseignants doivent être valorisés afin de promouvoir de nouvelles méthodes d'innovation pédagogique. Leur rémunération pourrait ainsi prendre en compte une prime indexée sur l'expérimentation de pratiques pédagogiques mais aussi sur l'appréciation laissée par les étudiants.

Il n'est naturellement pas question de noter l'enseignant dans la mesure où nous reviendrons sur plus tard sur l'inconsistance outrageante de la vie notée comme système mécanique. Néanmoins, il faut trouver un moyen d'inciter à la recherche puisque, souvent, lorsqu'il faut choisir entre mettre l'accent sur la recherche ou sur l'enseignement, l'enseignant-chercheur va opter pour la recherche.

Commençons par considérer qu'il peut exister une recherche dans les méthodes d'enseignement et par valoriser la mission prioritaire des enseignants qui consiste à transmettre des connaissances. Ainsi, personne ne se retrouve pénalisé, les enseignants ayant d'ores et déjà choisi le chemin de la novation sont gratifiés et de nombreux autres vont se pencher vers cette manière de promouvoir la créativité pédagogique. En ceci, l'avis

des étudiants, qui pourrait être recueilli par le biais d'un questionnaire, d'un formulaire ou d'un examen des référentiels individuels de compétences prouverait l'effort témoigné par l'enseignant.

Dans les facultés, on peut aisément réfléchir à l'instauration de comités collégiaux chargés de travailler sur des méthodes de pédagogie. Composées d'enseignants et d'étudiants tous élus, ces équipes auraient alors pour tache de rechercher de nouvelles manières de véhiculer les savoirs et examineraient les dossiers déposés par les enseignants revendiquant leur droit à une prime pédagogique. Des commissions de ce genre existent déjà dans de grands établissements dérivés de courants pédagogiques renommés ; elles émettent fréquemment des travaux qui permettent de former les enseignants à un degré de perfectionnement toujours plus enviable et proposent toujours davantage de méthodes pédagogiques.

On doit retrouver, sur les pôles universitaires, des personnes chargées d'orienter les étudiants et d'effectuer un suivi de ceux désirant bénéficier d'un contact fréquent avec ces professionnels. Leur rôle serait d'optimiser l'orientation de l'étudiant, de guider son autonomie si la personne formée le souhaite, d'observer la situation de ses lacunes et, ainsi, d'éviter les investissements publics superflus dus aux réorientations massives et aux abandons.

2 – La disparition de la masse derrière l'individu

« L'universalité empirique est une intensification arbitraire de la validité. »

Emmanuel Kant

En matière de cognition, les nombreuses théories émises sur le sujet ont permis de mettre à jour différents niveaux dans la connaissance car les mécanismes du cerveau et des sens ne peuvent s'affranchir d'une logique naturelle qui pourrait s'appliquer, comme Charles Darwin l'affirmait, à d'autres êtres vivants selon un degré particulier et à la condition de remplacer la conscience par l'instinct.

Ainsi l'on distingue trois grands processus de connaissances desquels l'apprenant doit pouvoir se servir systématiquement et dont il lui faut impérativement saisir les mécanismes et les interconnections. En premier lieu, la connaissance déclarative est l'élément correspondant à la question « Quoi ? », c'est-à-dire au savoir qu'il doit absorber. On retrouve ensuite la connaissance procédurale, le « Comment ? » permettant à l'apprenant de posséder des capacités à absorber avec pertinence et savoir-faire. Le troisième et ultime élément est la connaissance conditionnelle, c'est-à-dire le mécanisme qui vise à la fois le « Pour quoi ? » et le « Pourquoi ? », l'opportunité de se servir de la connaissance absorbée, la circonstance dans laquelle son évocation serait la plus utile.

Tous ces mécanismes ne peuvent faire leur place dans l'esprit conscient des individus que si leur éveil à la métacognition permet une construction ordonnée de chacun. Il est primordial de connaître les moyens de transmettre le savoir ainsi que les notions caractéristiques de cette science de l'Humanité, mais il faut aussi savoir par quelles méthodes on imprègne le cerveau de connaissances.

Toute tentative de procéder à un enrichissement intellectuel sans avoir conscience de ces mécanismes qui caractérisent l'humanité d'un être ou de notre espèce entière se voit privée de pertinence et d'efficacité. Si la transmission des savoirs s'avère parfois difficile, notamment lorsque les classes sont dissipées ou que les promotions concentrent trop d'étudiants, c'est parce qu'on est aujourd'hui incapable de maîtriser les outils cognitifs et d'attiser la curiosité d'un esprit éveillé.

- Assurer le transport des savoirs

Si les mouvements pédagogiques ou les méthodes expérimentées aux quatre coins du monde sont nombreux et variés, il existe pourtant une considération commune pour certains principes qui aident les pédagogues à construire des systèmes d'enseignement spécialisés. En maîtrisant ces notions, on s'assure davantage de potentiel pour rendre les océans de connaissances fluides et attractifs.

Naturellement, il nous faut venir sur la transmission en elle-même, sur ses capacités, ses particularités et ses mécanismes précis. Par exemple, il nous faut considérer que la reliance dont parle Marcel Bolle De Bal dans ses ouvrages appelle les personnes missionnées par l'enseignement à assurer une connexion par la transmission. Cette connexion serait une manière de relier les savoirs entre eux par le truchement d'une approche transdisciplinaire, mais aussi un moyen de réunir l'apprenant avec toute la communauté des êtres humains.

Car s'il est une matérialisation de cette aptitude à fixer un enseignement dans le fil évolutif de notre espèce, c'est bien le décloisonnement des savoirs. La spécialisation de l'apprentissage est devenue un pilulier où les disciplines sont sagement séparées et administrées avec distance comme si les domaines de savoir pouvaient exister sans s'entremêler. Il est urgent de remédier à cette erreur du système français pour laquelle il n'est pas plus de pertinence que de logique dans l'esprit humain où toutes les mémoires s'articulent de manière à constituer des facultés intellectuelles.

Comme toute humaine caractéristique, le cerveau possède ce qu'on pourrait assimiler à un empan, ce dernier désignant la distance entre l'extrémité de l'auriculaire et l'extrémité du pouce lorsque la main est ouverte. Cette longueur montre donc l'étendue matérielle que peut couvrir la main d'un individu, mais aussi son unité de confrontation avec le monde.

Loin d'être totalement étrangère au lecteur, la notion familière d'expérience empirique est d'une parfaite clarté parce que ses mots sont évocateurs. Pourtant, la première fois qu'il en a entendu parler, il n'a pu en saisir l'étendue. C'est exactement ainsi que se démontre l'empan du cerveau, incapable de concevoir qu'il existe de l'anti-matière tant qu'on ne lui a pas pédagogiquement expliqué, ou dans l'impossibilité d'accepter que la Terre tourne autour du Soleil tant qu'on ne lui aura pas prouvé.

Afin de de présenter les concepts qui surpassent l'empan de l'étudiant, l'enseignant (devenu alors pédagogue) dispose d'une faculté propre à l'être savant : la capacité à créer des affordances. Ces outils intellectuels permettent à l'esprit de se saisir d'idées et de notions un peu trop grandes pour lui : c'est de les trouver et de les transmettre qu'il s'agit par l'oeuvre de pédagogie.

- Des méthodes axées sur le fonctionnement du cerveau

Le cerveau a besoin de voir son intérêt être suscité afin de rentrer dans un domaine de savoir. Ainsi le chirurgien pourra, par passion, devenir un connaisseur d'astronomie, le gestionnaire pourra aussi pratiquer plusieurs langues étrangères au quotidien ou le sportif devenir un être féru d'histoire. Laisser les esprits se perdre dans les couloirs de la connaissance est une conséquence qui relève principalement de l'incapacité à comprendre les mécanismes de la cognition.

De cette manière, l'ARES propose l'irruption, dans les établissements d'enseignement, d'un mécanisme que l'on peut qualifier d'amélioration programmée. Le principe est simple : avant d'entamer une transmission de connaissances, l'enseignant propose un exercice par lequel les étudiants vont pouvoir s'apercevoir de l'utilité manifeste des savoirs qui seront enseignés, et ainsi susciter leur intérêt.

L'approche béhavioriste considère que l'intellect de l'individu apprenant se soumet à un déterminisme relatif aux stimuli extérieurs qui lui sont communiqués. C'est ainsi, et en se basant sur l'analyse du comportement observable, que l'enseignement doit pouvoir se structurer, c'est-à-dire en développant une

approche qui tienne à la fois d'une attention portée au comportement de l'étudiant dans son environnement mais aussi d'une faculté à transmettre de bons stimuli.

Cette démarche est totalement psychologique et associe effectivement toutes les interaction sociales, l'expression, le partage et le comportement à une mise en condition effectuée par l'accumulation des sensations extérieures. Cette approche fait, par ailleurs, la part belle à la transmission des savoirs si l'on l'analyse à l'aune des établissements d'enseignement et de leurs potentiels. Néanmoins, il ne sera pas question d'utiliser les théories béhavioristes afin de promouvoir un enseignement par le biais du réflexe de Pavlov qui ferait succéder, au système stimuli-réaction, la conséquence mastication-restitution.

B] Le numérique ou l'immersion dans le XXIème siècle

Le numérique est un enjeu au sein de ce travail de pédagogie car les Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication tendent à être de plus en plus présentes dans l'apprentissage, mais aussi dans le quotidien de chacun d'entre nous. Elles permettent de mieux connecter les individus et les cerveaux, mais aussi de rendre ludique le travail ou de proposer des alternatives aux systèmes débordés par l'augmentation de la population.

Les frais liés au fonctionnement ou à l'administration des services ou des institutions augmentent proportionnellement au nombre de personnes usagères, ce qui tient d'une logique imparable, non seulement dans l'aspect comptable mais aussi dans l'aspect humain. Pourtant, alors qu'on n'imagine plus revenir à des services fiscaux présentiels, des démarches d'inscription en format papier ou une gestion des comptes d'un particulier directement à l'accueil d'un établissement bancaire, l'Université semble rester en marge de cette modification de nos habitudes. Afin de résumer : c'est par facilité de confort qu'on fait mine d'ignorer les facilités technologiques.

Car, à chaque fois qu'il est question de modifier les habitudes qui constituent un cadre rassurant, on se heurte fort naturellement au refus catégorique de personnes considérant la nouveauté comme une fantaisie, voire un danger. Pourtant, nous verrons dans cette partie combien les technologies numériques ou informatiques véhiculent de potentiel pour l'expansion du savoir et de l'influence intellectuelle des enseignants, mais aussi combien leur expérimentation n'en est plus à une phase primitive dans certains pays du globe.

De surcroît, si l'on considère, comme de nombreux universitaires le pensent, que l'Université et les établissements d'enseignement doivent permettre de s'enrichir avant tout, il est logique de considérer qu'il s'agit, pour les étudiants, d'apprendre à se servir de tous ces outils mis à leur disposition. Car le danger manifeste de ces technologies qui, que les enseignants le souhaitent ou non, inondent notre quotidien, est bel et bien de transformer des intellects en brouillons consumés par la consommation d'informations.

A tous ces enjeux d'avenir, il existe des solutions dont certaines sont d'ores et déjà mises en place en France, dans des établissements divers et variés, et continuent de se répandre par la renommée de leur qualité. D'autres encore sont des particularités étrangères auxquelles il va nous falloir songer tant leur pertinence cherche avant tout à donner une conscience aux nouvelles générations.

1 – Les méthodes présentes sur le territoire français

« Jour après jour, il semble donc qu'à travers son accessibilité, sa quasi-exhaustivité, sa gratuité, sa diversité, le numérique offre les garanties d'un paysage culturel idéal. »

David Lacombled

David Lacombled est président de la villa numeris, dont le travail concerne les nouvelles technologies et principalement la culture numérique. Il s'agit, pour ce think tank, de les promouvoir et d'aider le développement des outils digitaux du foyer à l'entreprise en passant par les collectivités ou les services.

Ces initiatives d'influence, d'action et de réflexion permettent d'ouvrir de belles perspectives pour les Universités si elles s'allient avec le tissu associatif et la bonne volonté des services administratifs. C'est ce qu'a compris David Lacombled dans son ouvrage *Digital Citizen, Manifeste pour une citoyenneté numérique* : les nouvelles technologies contiennent un potentiel considérable pour élargir les frontières du savoir, les neuro-facultés et la dimension de la curiosité.

Il est à noter que de nombreux neuro-scientifiques ont mené des études sur l'effet des outils numériques, particulièrement chez les jeunes. Car, comme l'affirment de grands spécialistes, le faible temps passé sur chaque information, les jeux de rapidité à disposition sur les tablettes, les tests et applications de culture générale sur les téléphones : toutes ces nouveautés ont transformé le cerveau des jeunes générations. Il s'agit alors de savoir si leurs conséquences sont positives.

Au rang des points positifs, on constate que les élèves et les étudiants voient davantage le savoir comme une activité ludique, ce que leurs aînés peinaient à considérer à cause du modèle industriel de l'enseignement. Des myriades de jeux gratuits permettent désormais de s'entraîner sur des thématiques particulières et d'entrer, par la voie du plaisir et de la passion, dans certains domaines de la connaissance. Ces applications mènent parfois à la possibilité de provoquer un affrontement virtuel contre des amis ou des personnes désignées aléatoirement, augmentant la soif de progresser et de se mettre positivement en concurrence avec le reste de la société.

De plus, on constate que l'éveil à la curiosité, aux réflexes accrus ou à la recherche de nouveauté s'avère généralement beaucoup plus développé du fait de la mise à disposition du savoir, de la possibilité de trouver de nouvelles applications et de laisser libre cours à la curiosité. Aucun doute sur le fait que tous ces apports modernes puissent satisfaire chacun d'entre nous sur les potentiels qu'ils offrent aux jeunes de notre pays.

Néanmoins, des aspects négatifs ont été relevés par ces mêmes scientifiques. Le premier d'entre eux est la tendance, lorsque l'individu n'est pas prêt à affronter psychologiquement le rythme effréné de ces technologies, à voir se déréguler le sommeil. De plus, on pourrait observer un phénomène générationnel de dépendance qui se caractérise non seulement par le recours systématique et sans recul à ces technologies mais aussi par l'incapacité à s'extraire raisonnablement de ces outils.

En essayant de demeurer objectif, on remarque que les avantages offerts par le monde numérique sont principalement qualitatifs ou, si l'on nous permet le mot, substantiels, tandis que les désavantages sont principalement des détails de maîtrise, ce que nous nous évertuons à répéter depuis plusieurs années. L'Université peut donc gagner à démultiplier la curiosité des étudiants ainsi que leurs capacités motrices et intellectuelles en leur apportant, en plus des enseignements traditionnels, des méthodes de contrôle.

- Des méthodes et des techniques à foison

C'est désormais chose courante dans certaines universités, voire dans certaines filières : les cours captés directement depuis l'amphithéâtre. Le principe est simple : une caméra est installée de manière permanente dans un amphithéâtre, accompagnée souvent d'un tableau de contrôle. En commençant son cours, l'enseignant démarre le système et archive son enregistrement à la fin de sa leçon. De cette manière, le cours enregistré peut être diffusé plus largement sous la forme d'une vidéo plus ludique et visible en permanence.

Néanmoins, il est un détail non-négligeable à relever : si le cours magistral donné par un enseignant en amphithéâtre ne peut se satisfaire comme seul outil de transmission des connaissances, l'enregistrement vidéo ne peut pas non plus s'y substituer comme unique moyen de véhiculer le savoir. Sans ajouter de contrainte matérielle, la publication d'une vidéo enregistrée durant le cours magistral est un plus pour le patrimoine humain du savoir et permet aussi à chaque enseignant dont l'expertise et la passion portent naturellement sur un sujet particulier, de briser les portes du bâtiment universitaire pour se répandre par le biais des nouvelles technologies. Il s'agit, en effet, d'apporter un bénéfice intellectuel intégral à l'ensemble de la communauté humaine.

Pour les plus récalcitrants, il pourrait s'agir simplement de mettre ces contenus à disposition sur l'Environnement Numérique de Travail dont chacun reconnaîtra le potentiel d'archivage à destination des étudiants inscrits à l'Université. Cependant, on peut objecter que certains enseignants ont déjà expérimenté la captation diffusée en direct sur les réseaux sociaux et ensuite archivée sur ces plate-formes. En plus de les faire demeurer dans une étroite compréhension des mécanismes modernes d'apprentissage, ces essais ont pu démontrer que les amphithéâtres ne se vidaient pas pour autant et que les enseignants bénéficiaient d'une large attention populaire.

On ne compte plus les établissements ou institutions prestigieux dont les cours sont désormais emmagasinés en ligne, permettant à chacun d'entrer dans un domaine de la connaissance. Les MOOCs (c'est-à-dire les Massive Online Open Courses) ont, dans ce domaine, œuvré dans le sens de la pédagogie en offrant des plate-formes de stockage sur lesquelles de nombreuses disciplines se retrouvent à la portée du tout venant. Car – oui ! – les jeunes vont consulter des leçons, cours et conférences en ligne.

Parmi les techniques déjà en application dans certains cours, on peut évoquer l'ajout d'un contenu numérique qui peut permettre d'introduire un élément en langue étrangère comme il pourrait être bon de le faire dans un cours de management, de macroéconomie ou de droit comparé. Cette utilisation permet, outre l'originalité du format choisi, aux enseignants ne disposant pas de compétences suffisantes pour aborder certaines notions en langue étrangère, de donner accès à des textes ou sources en langue originale c'est-à-dire sans le filtre des traductions.

Sous la forme de documentaires complémentaires, d'extraits de conférences ou de reportages, ces contenus numériques peuvent aussi inclure la participation d'un intervenant à distance en complémentarité avec l'enseignant titulaire et s'avérer très enrichissants. On ne compte plus les professeurs faisant intervenir physiquement d'autres scientifiques durant leurs cours afin d'apporter une précision sur un sujet dont l'expertise n'est pas nécessairement leur qualification première. Il ne s'agit pas d'un sentiment d'incompétence, bien au contraire : un enseignant sachant dispenser un savoir et des savoir-faire avec la pertinence d'un être conscient de leur impact sur autrui sera toujours meilleur qu'un enseignant donnant pour parole d'évangile un savoir dans lequel il ne peut s'assurer de certitude irréfutable. De surcroît, le décloisonnement des expertises ne peut que mener la communauté universitaire vers une complémentarité constructive et efficace au service de tous.

Enfin, ces contenus numériques peuvent aussi être des documents conseillés ou mis à disposition par le biais d'un réseau social ou de l'Environnement Numérique de Travail sans qu'il soit obligatoire de les consulter. Nous donnons à parier que ces éléments complémentaires seront massivement visionnés et permettront à chaque étudiant d'aller plus loin que la vision d'une discipline par la lorgnette d'un cours aux heures fort limitées.

De plus, on peut imaginer que la correction d'une copie-type puisse être filmée par l'enseignant-chercheur afin d'éviter une mise au point avec ses chargés de travaux dirigés qui se retrouvent finalement en position de devoir faire de leurs créneaux des cours durant lesquels l'enseignant titulaire leur demande de dire aux étudiants tout ce que le temps limité du cours magistral n'a pas pu permettre. Ôtant tout sentiment de stigmatisation, ajoutant une réelle égalité entre les étudiants dispersés dans les différents travaux dirigés, laissant au chargé de TD le loisir de donner un cours plus personnalisé et plus centré sur chaque étudiant, cette solution est l'une des nombreuses déclinaisons que ces nouveaux outils numériques permettent.

Non seulement les enseignants doivent être formés à ces nouvelles technologies, mais, de surcroît, les outils laissées au bon soin des étudiants pour se construire et apprendre à utiliser les Technologies de l'Information et de la Communication dans l'Enseignement (TICE) doivent permettre à des individus formés dans différentes filières de faire converger leurs connaissances et de compléter leurs savoir-faire. De cette manière, la future communauté savante aurait à cœur de comprendre combien la complémentarité de la société se retrouve dans les salles des universités.

Ces locaux doivent être équipés avec des accès libres, du matériel capable d'enseigner aux étudiants la capacité à allier les connaissances acquises durant les cours et les moyens de les mettre en valeur, de s'en servir et d'en faire des travaux disponibles pour tous.

- Des adaptations nécessaires à la croissance de la population estudiantine

Le premier élément que nous devons relever est naturellement un argument que de nombreuses facultés utilisent afin de véhiculer des idées de sélection à l'entrée de l'Université. Les amphithéâtres se remplissent, les crédits attribués à l'enseignement sont en baisse si l'on les rapporte au nombre d'étudiants (et souvent sont même en baisse purement et simplement), les travaux dirigés deviennent des cours durant lesquels il est impossible de se focaliser sur chaque étudiant et la dynamique universitaire tend à devenir toujours plus éloignée de l'intellect en construction.

Tous ces points vont à l'encontre du bien-être étudiant et des valeurs partagées par notre histoire ainsi que par l'histoire de la pédagogie. Précariser la transmission du savoir par réflexe tout comme on refuse l'utilisation des technologies numériques par mauvaise volonté ou refus d'évolution n'est naturellement pas une démarche viable. De surcroît, l'appréhension des étudiants par le biais d'une mécanique d'indifférenciation contribue à éloigner les individus de notre société, à les mettre en compétition sans pertinence ou dépassement de soi, et à creuser les inégalités.

De même qu'on aurait peine à imaginer que la politique économique française soit décidée par rapport à un paradigme des années 1920, on se demande comment l'enseignement peut rester aussi statique, immobile et parfois figé alors qu'il est, par essence, le symbole du renouvellement social de notre pays. Si les conditions dans lesquelles se produit la transmission des savoirs changent, la transmission des savoirs doit pouvoir évoluer de manière à donner autant de chances à chaque individu de notre société. L'appauvrissement intellectuel général ne peut être la voie résolue d'un pays incapable d'opérer les évolutions nécessaires que demande son époque.

L'ARES s'oppose fermement à toute résolution qui ferait simultanément perdre à l'enseignement ses qualités substantielles ainsi qu'à l'Université sa mission d'enrichissement intellectuel de la société entière. Nous demandons à chaque personne capable d'agir sur la modernisation et la démocratisation de la transmission des savoirs de prendre conscience de son rôle. Car nous resterons toujours du côté de ceux qui mettent en valeur les talents de chacun plutôt que du côté des pratiques antédiluviennes et mécaniques.

2 – Ouvertures vers les méthodes numériques du monde

« Si la culture du livre, dans son évolution historique, a donné lieu à la naissance et au sacre de l'écrivain, la culture numérique, dans sa dimension anthologique, inaugure la renaissance du lecteur. »

Milad Doueihi

Au grand dam des plus modernes d'entre tous, la France a bien des leçons à recevoir de plusieurs grandes nations du monde libre. Car nombreux sont les pays qui ont su saisir l'opportunité de moyens technologiques développés afin de mener à bien une entreprise de modernisation et de progrès. Il arrive même que cette stratégie permette à toute l'économie d'un pays d'en tirer de grands bénéfices, à l'image de la Corée du Sud.

C'est parce que des solutions existent – et non des moindres – que l'ARES se positionne aussi radicalement dans ses convictions de progrès humain. Ces propositions sont le fruit d'une recherche : celle visant les technologies existant dans de nombreux établissements du monde (dont les preuves ne sont plus à faire) mais aussi celle d'une vision consciente des réalités dans lesquelles les moyens financiers ne restent pas en marge.

Quand un pays sait faire l'effort que demande son époque et sait anticiper les bouleversements du monde, il en résulte la capacité à devancer des adversaires plus puissants ou bénéficiant de financements autrement plus importants. Cette perspective peut être exactement appliquée à l'échelle des établissements d'enseignement dans la mesure où l'utilisation des locaux, des budgets et du matériel permettent de mettre les facultés à la page de l'histoire qui se joue et non du passé qui s'évanouit. Il s'agit de rattraper un retard et de changer les mentalités.

En somme : de construire un Enseignement Supérieur qui soit, dans ses pratiques et ses outils, tourné vers l'avenir.

- Exemples et innovations

Il est tout à fait possible, avec peu de ressources, de faire d'un pays tout entier un moyen d'influencer le monde. Contrairement à des nations sures d'elles et se considérant comme exemptes de remises en cause, il est question de populations sachant tirer avantage de leur époque, sans pour autant détruire les sols, les mers, l'air ou leurs semblables. Parmi ces pays ayant su avoir une vision à long-terme, on peut désigner la Corée du Sud.

Un territoire 171 fois plus petit que la Russie, une absence quasi-totale de ressources minières, un territoire maritime minuscule, une population 27 fois moins nombreuse que la Chine, mais une technologie érigée en spécificité moderne. Dans les années 1990, la Corée du Sud a su faire intervenir les changements nécessaires à la modernisation de sa société. L'enseignement a changé, les ordinateurs ont envahi les classes, les enseignants se sont mis au numérique et à l'interactivité, les entreprises ont tiré profit des algues présentes sur leur territoire maritime et les nanotechnologies ont proliféré jusqu'à faire du pays la nation que nous connaissons aujourd'hui, située dans les 15 premières puissances mondiales malgré des désavantages géographiques indéniables.

Profitant des moyens modernes d'apprentissage, d'extension des capacités cognitives (notamment par le biais du réflexe), des chercheurs et des enseignants ont pu exploiter les nouvelles technologies pour mettre au point des applications. Ces programmes téléchargeables sur les téléphones ou disponibles sur des simulateurs permettent de s'entraîner avant d'effectuer une opération pour éveiller la dextérité des chirurgiens, par exemple. On peut imaginer combien l'aspect ludique met en alerte les facultés mentales et cognitives des jeunes, ce qui peut motiver la communauté universitaire à opter pour ces nouveaux moyens de faire progresser l'apprentissage et de perfectionner le savoir des étudiants.

La peur de ces technologies est, encore une fois, irrationnelle. Il existe, quasiment depuis le lancement des applications, des logiciels portatifs capables d'aider à apprendre une langue étrangère, sa grammaire, son vocabulaire, sa conjugaison et ses expressions. Avec des ouvrages à l'appui (des usuels en général), ces applications sont couramment utilisées par de nombreux français, mais aussi par de nombreux actifs ou étudiants des puissances occidentales. Leur objectif est – en plus d'offrir des capacités pour les déplacements estivaux – de limiter l'incompétence manifeste des diplômés à développer des savoir-faire complémentaires et parfois indispensables à l'obtention d'un emploi.

Les amphithéâtres et les salles dans lesquels les cours de langues sont donnés ne désemplissent pas pour autant. Les facultés de Langues accueillent toujours un nombre considérable d'étudiants et les technologies portatives n'ont pas remplacé les enseignements universitaires. Alors pourquoi avoir peur de ces nouveaux moyens numériques ? L'effet de ces méthodes d'apprentissage modernes est de permettre à de nombreux jeunes de limiter les régressions par rapport à leur niveau du Baccalauréat qui, même s'il n'est pas élevé, correspond à un savoir dépassant largement les cours de langues étrangères donnés dans les facultés.

L'aspect ludique de ces applications simples d'utilisation, disponibles à tout moment et adaptées au fonctionnement de chacun (avec des retours sur les difficultés repérées ou les lacunes particulières) a permis à de nombreux étudiants de ne pas perdre le fil d'un enseignement des langues délaissé dans les filières universitaires. Rappelons-le, de l'Académie néo-platonicienne de Florence jusqu'au Collège de France en passant par la République des Lettres menée par le Prince des Humanistes Érasme, les langues ont toujours été considérées comme un facteur de compréhension entre les peuples et d'élargissement de l'empan intellectuel.

Les tableau interactifs peuvent aussi contribuer, alors que de nombreux établissements s'en servent comme d'un moyen de véhiculer le savoir de manière ludique pour des individus proches de leurs semblables, dans une juste mesure à la promotion des technologies. L'équipement de salles de cours permettrait de construire des espaces dédiés au travail de groupe sur lequel nous reviendront plus loin.

On retrouverait alors des salles dans lesquels la construction d'une présentation de projet, d'une constitution de dossier, d'une préparation de travail, de recherche d'une expérience professionnelle,

s'avéreraient prodigieusement stimulées par l'effet de groupe et la concurrence prolifique et constructive. Naturellement, une fois encore, ces espaces devraient être communs aux étudiants de plusieurs filières afin d'assister à un mélange des connaissances et des approches comme dans les prestigieuses Académies évoquées précédemment.

Parmi les alternatives dont il peut être question, on peut aisément penser que des documents interactifs pourraient parfaitement remplacer les plaquettes de travaux dirigés et permettre aux enseignants de distribuer davantage de documents complémentaires à leurs étudiants. Il ne serait alors plus question de frais de reprographies ni – situation encore moins réjouissante – de limitation de ces frais sous prétexte de coupures budgétaires.

Les étudiants sont aussi très attentifs aux obstacles rencontrés par les enseignants souhaitant agrémenter leurs cours de documents matériels. Il n'est plus rare de retrouver des facultés limitant les reproductions de documents en sachant parfaitement qu'une telle décision désavantagera une partie de l'amphithéâtre concerné. L'égalité des chances passe aussi par l'égalité des moyens accordés à chacun.

Une telle situation – couvrant d'opprobre ceux qui la provoquent sans chercher d'alternative – disparaîtrait immédiatement grâce au partage d'un document virtuel contenant le même savoir. Chaque étudiant, depuis son Environnement Numérique de Travail pourrait y avoir accès et bénéficier de toujours plus de sources répandues par l'enseignant.

- Plaidoyer pour la modernité

Contrairement aux établissements universitaires, les étudiants sont complètement contraints de vivre avec leur époque. Ils ne peuvent ni se réfugier dans une situation antérieure qu'ils n'ont pas connue, ni refuser la société telle qu'elle est, ni lutter contre le monde du travail qu'il doivent intégrer pour vivre. Il n'existe aucune barrière institutionnelle pour les protéger, aucun investissement pour leur garantir les outils nécessaires à la construction de leur avenir, aucun soutien indéfectible pour leur offrir une place à l'ancienneté.

C'est un enjeu de génération, l'ARES en est consciente et il sera certainement plus aisé pour les étudiants de l'horizon 2030 d'obtenir davantage de modernité et de continuité entre les enseignements universitaires et les pratiques professionnelles. Néanmoins, les enfants des années 1990 et 2000 ne peuvent voir leur avenir suspendu à des crédits dispersés sans stratégie ou à des mentalités accrochés à des chimères.

Les Unités de Formation et de Recherche, les universités et le Ministère doivent impérativement prendre conscience de deux choses concernant les technologies numériques. La première est qu'un investissement stratégique doit être permis par une part de largesse dans les budgets et une part de sagesse dans leur utilisation. Il ne peut plus exister, dans le miroir de la gestion des universités, de vision comptable qui ne considère que la colonne des dépenses et la colonne des recettes. L'ARES fait le pari de la colonne de l'avenir.

La seconde est que ces technologies, que l'on considère comme nouvelles en France mais qui font d'ores et déjà leurs preuves dans de nombreux pays européens ou extérieurs au Vieux Continent, provoquent une facilité des modes de transmission des savoirs et une réduction des coûts. C'est un plan de bon sens que l'ARES propose à tous les acteurs budgétaires, politiques et gestionnaires du monde universitaire, celui qui

répercutera ses bienfaits sur de nombreuses générations d'étudiants en allégeant autant de budgets par la suppression de dépenses inutiles.

C] Les méthodes innovantes d'enseignement

Ils existent ! Les savants, professeurs, parents, élus, responsables ou institutionnels qui pratiquent de nouvelles techniques pédagogiques sont réels et les scientifiques saluent leurs initiatives avec force vigueur. Les innovations se multiplient, les écoles différentes se répandent, le numérique fait connaître de nouveaux vecteurs de savoir et la confiance dans l'enseignement traditionnel s'effrite à mesure qu'il s'éloigne de ses potentiels prometteurs. Tout le système d'enseignement est à remettre en cause pour deux grandes raisons.

La première, c'est qu'il ne correspond ni à l'époque dans laquelle il est pratiqué ni aux personnes auxquelles il s'adresse. La deuxième, c'est que d'autres systèmes pédagogiques existent et que les êtres en construction qui s'y rendent parviennent à y développer des passions, des comportements et des modes de vie que la machine française a délaissés.

Quelque part au Brésil, un maire adapte ses écoles à de nouveaux modèles de transmission des savoir. Quelque part dans les pays scandinaves, on considère, tout comme dans le monde professionnel du nouveau paradigme, que la complémentarité fait la force, que l'échange avec les pairs facilite l'imprégnation de la connaissance, et que l'apprentissage à la chaîne est aussi dépassé que la production industrielle dans les pays d'Europe.

Loin d'être des modèles à vocation d'isolation, ces nouveautés constituent non seulement des exemples applicables dans de nombreux établissements, mais de surcroît elles sont davantage centrées sur les facultés de l'être humain tout en ayant vocation à décloisonner les frontières du savoir.

Nous allons donc commencer par l'examen de deux cadres pédagogiques pour en arriver à extraire des principes applicables à l'Université. Car il n'aura échappé à personne que les modèles pédagogiques sont, en immense majorité, inventés pour être appliqués dans des établissements d'éducation. Cependant, la logique intellectuelle dans laquelle ils puisent leur inspiration peut être rapportée au contexte de l'Université dans la mesure où le développement d'un être dense et réfléchi ne peut s'arrêter aux frontières de l'enfance ou de l'école primaire. De même, respecter la nature humaine et les particularités de notre espèce ne doit pas être une marque de sagesse témoignée uniquement durant le premier degré de notre enseignement.

I – Les modèles de systèmes pédagogiques

« La joie est le passage de l'homme d'une moindre à une plus grande perfection. »

Baruch Spinoza

Les modèles d'enseignement constitué sur la pédagogie ont compris un point essentiel à l'appropriation de la connaissance : l'enthousiasme. Les études sont trop souvent considérées comme des vecteurs d'ennui ou d'apprentissage à marche forcée, ce qui provoque naturellement un effet répulsif, loin de l'attention nécessaire à la captation des informations.

La phrase de Spinoza prend tout son sens dans ce travail en ce qu'elle met le doigt sur l'enjeu de la pédagogie innovante : rendre son attractivité à la transmission du savoir. A ce titre, on notera la facilité avec laquelle, grâce aux progrès informatiques évoqués précédemment, cette amélioration peut entrer dans tous les domaines universitaires. Car il faut bien se demander pourquoi les bancs des cours facultatifs sont désertés dans de nombreuses filières, tandis que la mise à disposition de la connaissance par les outils numériques attire toujours plus de personnes vers des disciplines jusqu'alors négligées.

Souvent expérimentées dès le cycle primaire, de nouvelles méthodes applicables à l'Université voient le jour par le biais de la pédagogie et font déjà leurs preuves dans de nombreux pays. Les initiatives peuvent être lancées à n'importe quel échelon de la société : d'une simple association jusqu'à l'État, en passant par un think tank, un enseignant, un service administratif ou une politique municipale, c'est bien le propre de la pédagogie que d'entrer dans les établissements par la bonne volonté des individus.

De plus, ces techniques basées sur les neurosciences, la psychologie, la sociologie ou la philosophie peuvent être à l'origine de conséquences débordant le champ de l'apprentissage. On peut notamment constater un rapprochement entre les individus, une éducation à la curiosité ou à la paix, une stimulation de l'intellect qui structure les conflits sociaux autour du débat plutôt qu'autour de la violence.

L'exemple de la ville brésilienne d'Altinopolis est, en cela, très évocateur. De même que les pays scandinaves constituent une source d'inspiration pour de nombreux enseignants. Ces deux systèmes d'appréhension de l'apprentissage et de la transmission des savoirs ont en commun la conscience si particulière à l'espèce humaine. Cette conscience, c'est la conscience de l'aspect social de l'humanité, mais c'est aussi la conscience de la différence.

On se concentre sur l'individu, sur la nature humaine, sur les sentiments pervertis de l'humanité tels que pouvait les envisager Jean-Jacques Rousseau, sur le lien qui unit les semblables, sur l'absence de pénalisation ou la formation permanente. En bref, on se demande pourquoi demeurer dans un système d'enseignement qui va à l'encontre des aptitudes ou particularités cognitives si une pédagogie adaptée est possible. Et l'on prend des mesures en conséquence.

- L'être au centre de son apprentissage : immersion à Altinopolis

Il est souvent question, lorsque les sujets d'exclusion sociale sont soulevés, et avec eux les conséquences néfastes sur la cohésion sociétale qu'ils charrient, d'une mise à l'écart s'apparentant à une certaine fatalité. Voire, dans l'esprit de nombreuses personnes résignées à un réel en manque de performance, une fatalité certaine.

Progressant lentement dans un cadre éducatif où le confort de l'enseignant et le manque d'audace des responsables fabriquent la prolifération de comportements marginaux et parfois dangereux, il est une évolution de notre société qui ne reluit pas outre mesure au sujet de son incapacité à créer des générations épanouies.

Remarquant qu'il était possible de remonter le courant de ce renoncement à l'inclusion, des pédagogues, des psychologues et des sociologues ont choisi d'opter pour une option bien différente : la recherche de meilleures méthodes et de meilleurs procédés d'épanouissement. Ce cheminement intellectuel, c'est celui qu'a effectué Marco Ernani dans la ville d'Altinopolis.

Dans cette ville de 15 000 habitants, au cœur de l'État brésilien de Sao Paulo, Marco Ernani était pédiatre. Réputé parmi la population, connu de tous, ce citoyen s'engage pour sa municipalité et a été élu maire tout en voyant son mandat être reconduit lorsque de chaque campagne électorale depuis une quinzaine d'années. Avec humilité, il a voulu donner un nouveau souffle à sa commune en promouvant des méthodes pédagogiques novatrices et centrées sur la paix et l'individu.

Le credo de Marco Ernani, c'est l'éducation à la paix. Plusieurs moyens ont été mis en place afin de renouer des liens avec la paix sociale mais aussi la paix avec soi-même, lesquels ont porté, avec une rapidité quasiment arithmétique, des fruits plus qu'inespérés.

D'abord, on retrouve ce qui pourrait s'apparenter, si l'on tâchait de trouver un équivalent dans le langage de la tradition républicaine française, à une religion républicaine. Dans le langage portugais, il existe un mot qui désigne, dans le jargon de la pédagogie innovante, ceux qui sont chargés de développer une spiritualité laïque à la manière d'aumôniers de l'éducation. Ces personnes sont appelées « semeadores », ce qui signifie « semeurs ». Elles passent dans les écoles et dispensent des éveils la paix et à l'introspection pacifique. Il s'agit de trouver tant dans la société que dans chaque individu, les racines de la violence et du rejet belliqueux pour les extraire et les remplacer par une découverte philosophique de soi et de l'autre.

Ensuite, les clivages et les affrontements entre les élèves et les professeurs sont éliminés par un rapport horizontal qui détruit les tentations autoritaires et l'absence de remise en question. Les enseignants doivent sans cesse trouver de nouvelles méthodes, doivent veiller au développement de chacun et à l'éveil des esprits. De cette manière, chaque élève finit par se connaître et par analyser les besoins qui lui sont nécessaires afin de travailler en autonomie et de se guider dans les rayons du savoir.

Dans ces écoles où l'enseignement est si atypique, lorsqu'un professeur est absent, il n'est pas rare qu'il soit remplacé par un élève afin de responsabiliser les jeunes cerveaux et de mettre à l'épreuve leur autonomie ainsi que leur capacité à survivre sans indication ou sans ordre hiérarchique. Car les leçons de vie peuvent aussi concerner les enseignants dans la mesure où ils doivent rechercher et découvrir de nouveaux vecteurs de transmission du savoir et ainsi progresser dans un épanouissement professionnel qui tend à s'épaissir.

Lorsque la classe ouvre, chaque matin, une heure de libre expression est laissée à chaque groupe afin que les élèves puissent évoquer des sujets chers à leur esprit ou bien pour que les problèmes de chacun puissent être traités et résolus collectivement sans provoquer de mise à l'écart ou de rejet moqueur. De cette manière, aucun élève en situation de désarroi n'est laissé en pâture à des camarades en manque de compréhension. Tout ce système de considération de l'autre se complète d'ailleurs par des séances de taï-chi et une promotion quotidienne du bien-être personnel.

Une politique d'éducation et d'enseignement innovante, si elle est basée sur des études sociales et des travaux scientifiques concrètement vérifiés, ne peut se solder autrement que par une réussite. L'effet de ces décisions impulsées par Marco Ernani est aujourd'hui profitable à toute la communauté humaine d'Altinopolis car la petite délinquance a diminué de 90% dès la quatrième année d'exercice de ces pratiques révolutionnaires.

Responsable de seulement quelque centaines d'enfants, Marco Ernani montre ainsi comment une petite municipalité peut se hisser en centre du monde éducatif par l'innovation, l'audace et – surtout – le respect de la nature humaine. Encore une fois, il aura suffi d'une seule personne pour que des générations d'individus puissent

bénéficier d'une tolérance et d'un esprit souple dont leurs semblables ayant reçu un enseignement différent ne pourront pas nécessairement se vanter.

- Les principes de l'éducation scandinave

C'est un exemple bien connu, il fait souvent parler : le modèle scandinave. Constitué comme un système pédagogique entier et ne déconsidérant aucun aspect de la construction des individus, il soigne tout autant l'apprentissage que l'évaluation, la formation des professeurs, l'adaptation du matériel, la recherche de nouvelles pédagogies, la remise en question ou le contact avec la nature.

L'assise historique de ces modèles se compose de trois grands pays ayant modulé et réformé leur approche pédagogique : la Finlande, la Norvège et la Suède. Commençons par noter que c'est il y a près de 40 ans, c'est-à-dire dans les années 1970, que le Nord de l'Europe a opté pour un système bien différent du reste de ses voisins. Naturellement, le résultat n'est pas le même lorsqu'on passe d'un de ces pays à un autre, néanmoins il est possible de tracer des lignes similaires afin de mettre en relief des caractéristiques de cette éducation scandinave. Ces principes sont, à n'en pas douter, totalement applicables au système universitaire français.

En premier lieu, on considère, comme les spécialistes le recommandent inlassablement, que chaque individu est unique, que le modèle de fabrication à la chaîne ne peut ni mener la société à un épanouissement quelconque ni mener le système éducatif à construire un bien commun. C'est la raison pour laquelle ces modèles pédagogiques ont entrepris de créer des voies et des objectifs propres à chaque élève, tentant ainsi de s'adapter à ses capacités cognitives, à son caractère et – fait caractéristique – à ses talents.

On crée, par cette approche centrée sur l'individu, un contexte agréable où il fait bon apprendre des connaissances et développer un contact social. Cette compréhension – ou plutôt cette acceptation – du genre humain dans la manière de transmettre les savoirs tend à considérer qu'il n'est pas bénéfique pour la société de voir débarquer, dans son monde professionnel ou dans le ciment de ses fiertés, des citoyens déconnectés qui se retrouvent inaptes à savoir puiser en autrui une complémentarité.

Car le point mis en exergue par cette approche pédagogique tend à relever le paradoxe de la spécialisation des taches qui caractérise notre civilisation depuis des millénaires. Si la production ou la fabrication des biens induit cette fameuse spécialisation des taches afin d'optimiser le système qui les contient, il est alarmant de considérer que cette spécialisation ne s'effectue jamais en fonction des talents et des passions de chacun. Pourtant, on le voit lorsqu'il est question d'évoquer des méthodes pédagogiques présentes dans des établissements professionnels, travailler par passion est, jusqu'ici, le meilleur moyen de s'épanouir et de faire simultanément progresser la société. La vision traditionnelle des diplômes n'ayant aucune considération pour ce qui motive les individus, en dehors de la compétition de chacun contre tous et de la loi du plus formaté, elle en oublie combien les talents et passions forgent des personnes plus ouvertes, créatives et en recherche d'innovation.

C'est en cela que le suivi personnalisé pour lequel ont opté les pays scandinaves permet d'orienter non seulement l'enseignement offert à chacun dans une direction utile et adaptée, mais permet aussi d'orienter les cerveaux en formation vers un parcours dans lequel ils pourront se développer. En France, la politique d'orientation souvent décriée (en n'oubliant pas de préciser qu'elle n'est pas centrée sur la construction de l'individu) ne s'effectue qu'au moment de poursuivre un cursus après l'obtention d'un diplôme, qu'il s'agisse de n'importe lequel d'entre eux du brevet des collèges au Master.

Dans ce système pédagogique scandinave, la logique de compétition notée est absente. L'enrichissement du savoir est, de cette manière, extérieur à toute forme de punition, de rabaissement ou d'humiliation. Car ces deux derniers mots symbolisent souvent le ressenti des individus en construction lorsqu'ils sont confrontés à un échec ouvertement reconnu devant leurs pairs. Les personnes frustrées ne devenant généralement pas des individus faisant progresser la civilisation humaine, les réformes scandinaves ont entrepris d'éradiquer ces impressions contre-productives.

D'autre part, la qualité des enseignements est minutieusement orchestrée par les enseignants eux-mêmes mais aussi par le système éducatif en général. Les professeurs sont libres dans les méthodes employées lors de leur transmission des savoirs mais des formations sont proposées afin de véhiculer l'innovation à travers l'activité d'enseignement. De plus, considéré comme le moteur du travail en équipe qui est initié dès le plus jeune âge et dont l'évidence est mise en avant à chaque instant, l'enseignant bénéficie d'un salaire supérieur à la moyenne européenne afin de valoriser la profession-clé de la cohésion sociale et du développement du pays.

On le voit, l'ensemble pédagogique scandinave est une approche complète de la transmission des savoirs, de l'accueil en établissement jusqu'à l'évaluation. En mettant l'enrichissement intellectuel au cœur des enjeux de société, la Suède, la Finlande et la Norvège font des étudiants le centre prometteur de l'enseignement, et des enseignants l'atout valorisé d'un système innovant.

2 – Les méthodes applicables dans les établissements

« Aussitôt qu'on nous montre quelque chose d'ancien dans une innovation, nous sommes apaisés. »
Friedrich Nietzsche

Il est très souvent question, lorsqu'on parle de pédagogie, d'une innovation systémique, cherchant à bouleverser la totalité du système éducatif ou universitaire. Néanmoins, la pédagogie est, à l'image de sa forme, de ses principes et de ses conséquences, souple de manière à pouvoir être amenée dans tous les domaines de la société.

L'ARES est bien consciente qu'il est difficile, pour les esprits de bonne volonté et pétris par l'idée d'un changement d'approche dans le temple des études supérieures, d'insuffler un nouveau courant, d'amener des techniques jusqu'alors inconnues ou d'enseigner toujours différemment. Convaincre une génération d'enseignants habituée à une forme de confort n'est ainsi pas la bataille prioritaire souhaitée par la pédagogie mais doit fatalement passer par les enseignants pour se répercuter sur les étudiants en termes d'effets.

Pourtant, puisqu'il nous semble important de promouvoir la pédagogie sous toutes ses formes, nous devons admettre l'instauration de nouvelles méthodes qui, dans un premier temps et dans un objectif de court-terme, permettent d'appliquer nos valeurs de transmission de la connaissance sans attendre l'agrément général de la communauté universitaire et des services centraux. Ainsi, nous pouvons séparer novation et innovation, utilisant l'un pour promouvoir l'autre.

La différence entre les deux est étymologiquement apparente : la novation comprend la création de nouvelles techniques dans un système identique tandis que l'innovation demande le changement total du cadre.

C'est la raison pour laquelle nous allons proposer une série de méthodes applicables sans le moindre bouleversement hiérarchique ou administratif afin de permettre à la pédagogie de trouver dans chaque contexte des solutions adaptées et progressives.

Il en va ainsi de la responsabilité de chacun de promouvoir ces nouveautés que des milliers de jeunes connaissent déjà à travers le monde et qui tendent à se répandre d'autant plus rapidement qu'ils sont aidées par la Toile. Leur application n'est pas complexe, leur utilité n'est plus à prouver et leur souci d'adaptation au cerveau humain et au développement des individus est manifeste.

- Principes, méthodes, techniques et mécanismes

Des méthodes connues pour leur capacité à adapter les enseignements, des environnements prompts à féconder des esprits créatifs, des incitations à la nouveauté et à la transgression, des pratiques promouvant les ramifications sociales de la civilisation humaine : il existe une multitude de possibilités et une myriade de solutions dont voici quelques exemples.

La classe inversée est l'un des exemples les plus connus, mais aussi l'un des plus expérimentés. Véritable modèle de pédagogie, ce système de transmission du savoir est doublement axé sur une adaptation à l'individu. D'abord, on parle de l'individu récepteur, c'est-à-dire l'étudiant, car le cours consiste en un envoi de la substantifique moelle au préalable, ce qui permet à chacun de prendre connaissance du texte du cours. L'assimilant à son rythme, le récepteur va en intégrer les concepts, en retenir les principes, en mémoriser les informations, mais aussi pratiquer une introspection salutaire de sorte à cibler les difficultés qu'il rencontre. Revenant en amphithéâtre pour le créneau attribué à la discipline, l'étudiant peut directement poser des questions et des interrogations à l'enseignant afin de pallier les lacunes ou les zones obscures demeurées après l'apprentissage du cours. Cette manière d'appréhender les savoirs permet à chacun d'évoluer à son rythme, de progresser comme il l'entend mais aussi de ne laisser aucune ombre dans l'assimilation de la matière.

La seconde adaptation à l'individu, c'est celle qui concerne le rapport de l'enseignant à sa discipline. Étant une méthode qui ne se pratique que par décision de l'émetteur, c'est un environnement d'apprentissage qu'il peut développer directement afin de donner une particularité à sa pédagogie. De plus, en engageant un mécanisme de transmission numérique suivi d'une transmission orale, l'enseignant peut moduler la quantité de savoir qu'il offre à ses étudiants et ainsi aller davantage dans les détails et les subtilités de la discipline qui constitue son domaine d'expertise.

De manière à prendre le pouls des étudiants durant un enseignement magistral, les amphithéâtre peuvent être équipés de boîtiers comme il en existe dans certains établissements afin que l'enseignant titulaire puisse demander aux étudiants présents si une notion précise est suffisamment claire pour être intégrée. Ce sens de l'interaction serait absolument parfait pour supporter matériellement l'application de la classe inversée, permettant ainsi une fluidité à toute épreuve et une symbiose entre l'enseignant et les étudiants, au plus proche du savoir de l'un et des attentes des autres.

L'ARES utilise une variante de cette technique afin de démocratiser les questions d'enseignement supérieur et de jeunesse lors de ses Conseils d'Administration ou des débats qu'elle organise : les cartons de vote. Cela permet à chaque membre de l'auditoire ou de l'assemblée de donner son avis paisiblement en attendant un tour de parole, mais aussi à l'orateur d'avoir un aperçu sur l'avis général suscité par ses propos.

Dans certains établissements, on promeut l'art comme manière de souder les savoirs. Peinture, musique, sculpture et architecture sont mis au service de l'épanouissement, du décloisonnement des sciences et de la curiosité ; les bâtiments et locaux sont aménagés afin d'éveiller les esprits. Il arrive que des enseignants laissent filer un flot de symphonies classiques, que des œuvres d'étudiants soient montrées au public, que les facultés ressemblent davantage à des lieux de vie qu'à des hôpitaux désaffectés. En un mot : que les centres d'enseignement deviennent plus humains.

De nombreux étudiants pratiquent des activités artistiques en dehors de leurs études afin de trouver un refuge créatif, lequel devient alors plus attractif qu'un cursus universitaire. Pourtant, en faisant des locaux universitaires un centre d'attention, il est possible de les rendre attractifs et prompts à la création comme l'étaient les groupes humanistes de la Renaissance. Il n'y a qu'une vision administrative pour considérer que l'esprit humain se cloisonne au point de vouloir diviser activité et passion. La vie étudiante nécessite de mettre en avant les talents, la facilité et les prédilections de chacun et c'est la raison pour laquelle l'ARES demande à ce que les lieux d'enseignement marchent rapidement vers l'humanisation et vers une attention portée aux talents qui les traversent chaque jour.

L'Université aurait ainsi un rôle tout aussi prépondérant dans la mise en avant de la culture, joignant l'acte raisonné à la volonté de financement montrée par les fonds de subventions. Cette vision du travail par le plaisir et l'épanouissement est aussi ce qui pousse certaines grandes entreprises de la Sillicon Valley à installer des lieux de détente dans leurs locaux : salles de musique avec instruments à disposition, salles de relaxation, salles de sport ou salles de travail en groupes, décoration, créations.

Ensuite, dans le but de connecter le savoir enseigné avec son utilité, voire son utilisation, l'ARES propose aux enseignants d'inciter à la veille. En demandant aux étudiants de guetter les actualités en rapport avec la discipline, le chargé de travaux dirigés pourrait laisser un temps au début de son cours afin que les étudiants ayant pu trouver des informations dans ce sens puissent les expliquer au groupe et, le cas échéant, susciter un créneau de cours autour du sujet concerné.

Pratiqué fréquemment par l'ARES, on pourrait retrouver un brainstorming à l'entrée de chaque discipline afin de relier les savoirs et les notions, mais aussi afin de générer une prise de conscience sur le rôle et l'importance de la discipline concernée. Trop de matières sont enseignées, principalement au début des diplômes, sans que l'étudiant puisse saisir l'aspect déterminant qu'elles revêtent dans la filière qui les mobilise ou puisse saisir leur logique avant d'avoir avancé dans son cursus.

Afin de résoudre des cas ou des questions pratiques liés les uns aux autres, une méthode peut s'avérer à la fois ludique et productive : l'escape game. Dans ce cadre, l'enseignant simule une situation dans laquelle les étudiants sont virtuellement enfermés dans une pièce et ne peuvent en sortir qu'après la résolution de plusieurs épreuves. Permettant de mettre en relief le travail de groupe, la collaboration des esprits et le sens logique qui relie les savoirs, cette technique pédagogique met aussi en avant une condition de stress, de résolution dans la rapidité mais avec exactitude et de connexion des savoirs. En quelques mots : tout ce dont les diplômés ont besoin pour intégrer le monde professionnel.

Pour la présentation d'un sujet ou l'exposé d'une thématique, il existe un moyen pédagogique novateur permettant d'observer et d'exercer l'aptitude d'un étudiant à synthétiser ses idées, à convaincre, à s'exprimer, à illustrer ses propos et à respecter des contraintes strictes à la fois : le pechakucha. Ce mot d'origine japonaise

désigne une présentation orale accompagnée de 20 diapositives qui changent toutes les 20 secondes. La règle impose alors un cadre de 6 minutes et 40 secondes propre à générer un travail dense, essentiel et percutant.

Naturellement, ces propositions ne sont pas restrictives. S'il existe des milliards de cerveaux différents, il peut exister une infinité de possibilités pour véhiculer le savoir et orchestrer son imprégnation. Les technologies permettent d'en créer de nouveau mais la connaissance des mécanismes cognitifs peut aussi mener vers une meilleure expertise pédagogique et, en définitive, un meilleur niveau de curiosité, de savoir et de compétences des étudiants.

- Plaidoyer pour l'infinitude du savoir : ablation de la vanité

L'exigence de transmission est, bien au-delà d'un enjeu politique au sein de l'Enseignement Supérieur, une conscience assumée de la finitude de l'individu. Le savoir n'est pas fixé dans la même optique d'une fatale disparition, à condition que sa connaissance se porte à l'échelle de la communauté et non plus de l'être savant, ce qui fait de l'enseignement et de l'apprentissage les pivots de l'humanité aux yeux de l'histoire.

Sans s'approcher de l'impétueux bûcher de Savonarole, l'appréhension de la vanité intellectuelle doit néanmoins considérer que les savoirs accaparés sont autant de connaissances impudemment réservées à des détenteurs trop peu clairvoyants et bien moins impliqués dans la transcendance de la communauté humaine que ne le sont les étudiants prêts à verser dans la curiosité.

La plus parfaite illustration de cette finitude nous est donnée par le peintre allemand Hans Holbein le Jeune avec son chef d'oeuvre intitulé « Les ambassadeurs ». Représentés sur le tableau, les deux jeunes personnages dont le métier est évoqué par le titre sont situés de part et d'autre d'une étagère qui contient un certain nombre d'objets. Équerre, ouvrages, globes, pendule, instrument de musique et autres symboles de l'Humanisme s'y trouvent et mettent en avant la culture des deux protagonistes. Néanmoins, une anamorphose est étendue au premier plan qui, observée à partir d'un angle particulier, représente un crâne qui ajoute une touche de fatalité à la peinture. Cette dualité dans le travail d'Holbein témoigne du « Memento mori », c'est à dire le souvenir omniprésent de la mort et de la finitude de l'individu.

Ce que nous dit ce tableau, c'est que la vanité et la suffisance de l'esprit instruit, si ne se répandent pas les connaissances accumulées, risquent de les enterrer avec le corps qui les contient. C'est ainsi tout l'enjeu de la transmission des savoirs : faire d'une économie de l'esprit – illimitée et indéfiniment multipliable – le torrent culturel que représente le savoir, et éviter de transformer les sciences en natures mortes témoignant d'une finitude supposée de l'information ou du savoir.

D] L'évaluation : une facilité manifeste au cœur de l'enseignement

Véritable point de perspective, on retrouve, au terme d'un enseignement, l'évaluation. Les méthodes, les temporalités, les objectifs, les formes : tout varie pour offrir des contrôles très différents. Et pourtant, un détail est souvent commun à tous ces modes d'évaluation : l'appréhension de leur but ou de leur survenance coupe

toute possibilité de pédagogie et porte à confusion en noyant dans la même mer d'apprentissage le savoir et la compétition.

De nombreuses alternatives existent, de manière à promouvoir la cognition de l'individu en lieu et place d'une habituelle automatisation de la régurgitation des connaissances. Certains enseignants ont ainsi compris qu'un élève – ou un étudiant – peut parfaitement prolonger sa formation en pratiquant la remise en question, en utilisant sa métacognition, en rendant l'évaluation plus propice à l'enrichissement intellectuel ou en mobilisant ses facultés de dialogue avec ses pairs.

De la construction des moyens d'évaluation jusqu'à la correction, nous pouvons dresser un panorama de solutions axées à la fois sur les technologies lorsque l'interactivité l'exige, mais aussi sur les capacités cognitives de chacun, sur une novation n'ajoutant aucun frais supplémentaire et sur un élément central dans la capacité sociale consistant à prendre du recul sur ses agissements : la complémentarité.

Pour faire fi de l'impuissance apprise et stimuler les bonnes impulsions à l'entrée du cerveau, il faut s'adapter, proposer de nouvelles méthodes mais aussi avoir toujours à l'esprit le fonctionnement complexe mais logique de la cognition. C'est dans cet objectif d'épanouissement jusqu'à la fin de la correction que nous abordons la question de l'évaluation.

I – De la notion à son application

« Ce n'est pas par les revenus de chacun, mais par son train de vie qu'il faut évaluer sa fortune. »

Cicéron

Du principe à l'application, il ne devrait y avoir qu'un pas. Naturellement, cette phrase ne peut être vérifiée que si la facilité administrative et l'automatisation des évaluations ne sont pas utilisées comme les outils principaux du système de sélection. L'examen faisant figure de couperet doit descendre de son piédestal.

De même, le contrôle continu, lorsqu'il est appliqué, doit correspondre à une autre démarche qu'une simple manœuvre divisant un examen final injuste en plusieurs examens partiels injustes. Il est temps de prouver combien l'inadaptation des systèmes de notation mène à la frustration, à la perte de confiance et à l'incapacité d'acquérir les mécanismes propres au monde professionnel comme l'innovation.

On les entend d'ici les fervents défenseurs de la facilité administrative à tout prix : les diplômés s'y sont, jusqu'ici, accoutumés. Pourtant, ces examens-couperets sont autant de preuves que le système universitaire ne respecte ni les mécanismes de la cognition ni le fonctionnement du cerveau.

Combien d'étudiants ont été laissés au bord du chemin, faute de pouvoir démontrer leurs aptitudes performantes et leur potentiel créatif ? Combien de brillantes et jeunes personnes ont dû abandonner leurs études faute de pouvoir démontrer que le fonctionnement de leur cognition dépendait de mécanismes ne pouvant se formater au modèle de sélection universitaire ? Combien d'étudiants passionnés ont été détournés de leur envie d'apporter leur pierre à l'édifice social par la soif de conformité rigide manifestée par de nombreux enseignants ?

De cela, personne ne se soucie, comme si les salles de l'Université devaient être une jungle du plus fort et non une académie du plus savant. C'est à cela que se consacre cette sous-partie. Comment en vient-on à mettre en valeur l'évaluation ? Comment est-il possible de comprendre le fonctionnement du cerveau en termes d'expérience et de progrès ?

- Évaluation ou performance ?

Au cœur de la notion d'évaluation, on retrouve l'objectif de pouvoir déterminer la valeur intellectuelle des étudiants (et des évalués en général). Depuis quand la valeur se chiffre mathématiquement et se mesure en barèmes ? Cela n'a jamais été et ne sera jamais, faisant de l'évaluation traditionnelle la main qui consomme le cerveau comme un fruit, sans jamais se demander s'il n'était pas plus pertinent de lui permettre de mûrir.

Le principal mécanisme intellectuel qui sape la machine de l'enrichissement intellectuel, c'est un sentiment proche de la déconsidération de soi-même : l'impuissance apprise. Cette théorie psychologique a été prouvée par des expériences menées sur des jeunes dans le cadre de cours, mais aussi (à son origine) sur des animaux dans le cadre de stimulations nociceptives.

L'impuissance apprise est tout à fait simple : lorsque le cerveau est convaincu qu'il est incapable de régler un problème, il n'y arrivera plus, quand bien même on en allège le niveau ou la difficulté. Ce sentiment provoque la résignation et l'incapacité d'avancer, ce qui est exactement l'inverse des objectifs universitaires. On peut notamment prendre comme exemple les ouvrages de mathématiques commençant par des exercices nécessitant la constitution de savoirs nouveaux au lieu de mener progressivement le collégien vers la connaissance nouvelle. Ces manuels s'immiscent dans le cerveau de l'élève en lui faisant comprendre, s'il n'a pas réussi ce premier exercice, qu'il sera bien incapable de suivre le reste du cours puisque l'échec est survenu dès le début. Malgré une explication du professeur par laquelle il pourra plus facilement résoudre le problème posé, l'élève peut ainsi rester découragé face à la difficulté.

A force de coups redoublés contre la cognition des jeunes, on en arrive à des situation dans lesquelles ils risquent de se consumer, pour les plus faibles, dans un océan de résignation, d'abandon et d'échec. Ceci pourrait, pourtant, être évité par des enseignants ayant conscience du potentiel intellectuel que constitue l'évaluation.

D'après certains psychologues, la performance, peu important son contenu ou son objectif, est déterminée par plusieurs éléments dont aucun ne justifie l'apprentissage au pas de course ou le bourrage de crâne. D'abord, on retrouve la confiance en soi, véritable moteur de l'envie d'apprendre, d'innover et de poursuivre une marche en avant dans le progrès. Casser cette locomotive de l'épanouissement, c'est briser du même coup la performance d'un individu.

La comparaison avec autrui est naturellement essentielle à l'envie de progresser, néanmoins encore faut-il savoir l'orchestrer judicieusement. Comparaison ne signifie pas compétition sauvage ou écrasement ; comparaison signifie avant tout complémentarité. A travers la confrontation d'un esprit à un autre, le moins savant pourra avoir automatiquement l'envie d'en apprendre plus et d'engager ainsi un cercle vertueux. Les passions et les intérêts intellectuels se transmettant ainsi, pourquoi pas les savoirs professionnalisants ?

Enfin, on peut retrouver l'encouragement comme moteur ultime de cette soif potentielle de connaissances. On remarque que dans un certain nombre de cours, les enseignants ont tendance à décourager volontairement les étudiants afin de corriger moins de devoirs à la fin du semestre, afin de réduire les effectifs et afin d'avoir plus facilement de l'autorité sur le groupe. A qui font-ils honneur ? Personne, même pas à eux-mêmes. De quoi sont-ils les exemples ? De rien, si ce n'est de la défaite de la sagesse.

- Les systèmes différents : vers un effet bénéfique de l'évaluation

Dans un mécanisme intellectuel quasiment systématique, les méthodes d'évaluation mènent souvent à des situations de stigmatisation ou de connotation négative. Lorsqu'on se penche sur cette question, on se heurte parfois à l'opposition de personnes accusant la création d'un cocon protecteur autour de l'étudiant sans aucune considération pour le progrès de l'individu concerné. Que nenni.

L'objectif de cette réflexion autour des méthodes d'évaluation est d'en tirer des résultats, mais pas seulement. Il est effectivement possible de faire en sorte que l'individu se construise même à travers le résultat d'une notation ou d'un bilan d'apprentissage en mobilisant des mécanismes intellectuels qui concernent par exemple l'auto-évaluation, le recul sur soi, la remise en question ou l'acquisition d'une technique de maîtrise.

L'échec, qu'il soit scolaire ou estudiantin, est une invention successivement de l'école et de l'Université. N'étant pas un échec intellectuel, cette situation est par essence et avant tout un échec de conformité. L'ARES ne connaît aucun étudiant incapable d'apprendre un métier ou de transformer un enseignement en compétences. En revanche, elle connaît la machine à broyer dont certains étudiants sortent sans projet professionnel ; elle connaît l'incapacité à tirer une expérience fructueuse de l'évaluation ; elle connaît l'incapacité générale pour les professeurs à sortir de la vie notée.

La vie notée est le fondement de la manie obsessionnelle que les êtres humains ont de procéder à un examen mathématique de l'art, des êtres vivants, de la consommation, et tout cela sans jamais considérer ce qui est à l'origine de l'évaluation : la valeur. Car, en observant uniquement le nombre attribué comme note, on ôte toute possibilité de mesurer les progrès, de construire une objectivité ou bien d'identifier les manques et les défaillances.

Sélectionner et évaluer sur le nombre de connaissances n'a strictement aucun intérêt dans la mesure où l'apprentissage par cœur s'efface avec le temps. Les professionnels utilisent des sources extérieures tandis que les compétences offrent à leur expérience des outils utilisables au quotidien. C'est la raison pour laquelle les méthodes d'évaluation doivent changer.

2 – Une mutation profonde de l'appréhension des savoirs

« Quand lancerons-nous un missile de la pensée au-delà des frontières de la raison ? »

Stanislaw Jerzy Lec

Nous avons pu voir combien il était possible de construire un individu tout au long de son cursus. Comme on apprend durant toute notre vie (sous peine de rester à la marge de la société et de l'évolution du monde), on doit apprendre durant toute la formation, principalement parce que les établissements d'enseignement sont les temples du développement intellectuel.

Les savoirs ne doivent, ainsi, pas être structurés en fonction de l'examen final. De la même manière que les précisions données lors d'un cours magistral ne peuvent en aucun cas être destinées à la réussite d'un Questionnaire à Choix Multiple, l'apprentissage des méthodes consistant à savoir analyser un arrêt de jurisprudence ne peut avoir pour seule perspective affichée la finalité du partiel. L'ARES s'oppose fermement à toute tentative de mise en confort de l'enseignement par le biais d'une facilité administrative, car on ne construit pas l'avenir d'un pays à force de démobilisation et de court-termisme.

Les perversions inacceptables du système de notation ne peuvent être tolérées plus longtemps. De nombreux spécialistes ont d'ores et déjà prouvé combien il pouvait être nuisible pour la qualité de l'enseignement et les progrès des étudiants de préserver un modèle aussi subjectif et impropre à qualifier l'enrichissement intellectuel. Les effets découlant de ces techniques sont variés et conduisent généralement à des injustices face la notation car le correcteur ne peut pas être davantage une machine à corriger que l'étudiant une machine à étudier.

L'erreur humaine se glissant chaque fois qu'une faille lui est laissée, on remarque au final que les objectifs établis par les maquettes des formations ne se manifestent à aucun moment dans la considération du niveau de l'étudiant et que son cursus ressemble, à s'y méprendre, à une formation dans laquelle l'enseignant évalue davantage par rapport à ses attentes académiques que par rapport à l'aptitude de l'étudiant noté à intégrer un monde professionnel ou à acquérir des compétences. Ce système va ainsi à rebours de toutes les mesures prises par les pouvoirs publics ou de toutes les études menées par les spécialistes afin de diriger l'étudiant vers un enrichissement intellectuel et une intégration dans le monde du travail.

- Loin de la facilité : la remise en cause d'un système faillible

Naturellement, la remise en cause du système traditionnel de notation se base sur des études alarmantes mais témoignant d'une réalité humaine : la faillibilité. Tout comme un étudiant n'écrira jamais deux fois la même copie, un enseignant ne notera jamais un devoir de la même manière lorsqu'il doit s'y reprendre à deux fois. L'humeur, la fatigue, la lassitude, la position du devoir dans le paquet de copies, le jour, l'heure, la période de l'année : autant d'éléments qui font parfois jouer l'avenir d'un étudiant à pile ou face. Il arrive même que des chargés de travaux dirigés ou des enseignants parlent de loterie pour qualifier le taux de réussite à un examen.

Une ancienne étude avait ainsi démontré, à une époque où le Baccalauréat n'était pas donné au moins méritant sous la pression de la médiocrité et des quotas de réussite, que des copies de plusieurs lycéens pouvaient être notées bien différemment selon le correcteur. Ainsi, la différence de plusieurs notes attribuées au même devoir pouvait atteindre près de 10 points, ce qui rend complètement non-significative la valeur de la notation.

Plusieurs effets sont, d'après les experts en la matière, des résultats directement issus de ce système anti-pédagogique qu'est la notation à tout prix et la compétition sauvage en lieu et place de la complémentarité. A ce titre, on peut relever l'effet de stéréotypie qui qualifie la régularité avec laquelle un enseignant va noter les

copies d'un même étudiant durant toute l'année, en dépit de ses évolution ou de ses progrès, car il va se baser sur sa première appréhension de la valeur intellectuelle de l'individu évalué.

On peut aussi parler de l'effet de halo dans le cadre duquel la notation va se retrouver biaisée simplement parce que l'idée de la personne qui se cache derrière le devoir l'emporte sur la qualité du travail effectué. Les affinités, l'apparence physique, le milieu social mais aussi le travail des parents ou la pratique d'une activité rémunérée en dehors des cours – informations parfois demandées en début d'année – peuvent rentrer en compte dans l'attribution d'une note et ainsi brouiller le mérite ou la juste qualification de l'exploit intellectuel.

De même, la variation de la note attribuée à une même copie selon qu'elle se trouve après une copie médiocre ou une copie excellente est édifiante. Elle illustre l'effet de relativisation dans lequel vont entrer d'autres critères tout aussi déterminants dans le nombre qui garnira la copie mais pas dans l'appréciation que le correcteur en aura objectivement. A ce titre, et pour faire écho aux paragraphes précédents, il est urgent d'agir afin que l'évaluation devienne un moyen de prolonger son apprentissage et de se préparer en termes de compétences.

- Propositions et construction de l'individu à travers la correction

Tout comme il existe de nombreuses manières de promouvoir la novation pédagogique, il est possible d'envisager un certain nombre de solutions nouvelles pour mettre en avant un enseignement qui mérite un couronnement de meilleure qualité. L'utilisation d'outils ou de pratiques peut ainsi être préconisée sans que des difficultés y soient opposées ou que des frais soient engendrés.

Véritablement moteur de la compréhension et de l'acceptation, l'évaluation par les pairs doit être mise en avant, et particulièrement durant les travaux dirigés et les groupes en effectifs réduits. Cette approche consistant à laisser les étudiants se corriger entre eux permet de mettre en avant les facilités de chacun en les conjuguant pour résoudre des situations qui seront le quotidien de ces futurs professionnels. L'autorité systématique sape toute possibilité, pour un étudiant, de se remettre en question, d'évoluer par ses proches moyens et, enfin, d'appréhender ce qu'est la vie dans le monde du travail où l'individu attendant d'être recadré pour ses erreurs se retrouve vite mis à l'écart de l'activité.

Un instant de rencontre entre le chargé de travaux dirigés et l'étudiant peut aussi être envisagé en guise de continuité avec les entrevues enfant-éducateur qui sont pratiquées dans certains systèmes alternatifs d'éducation. L'objectif n'est pas réducteur car il permettrait de faire un bilan de l'étudiant, de mesurer son engouement pour la discipline ou la filière, de conseiller son orientation, de jauger ses lacunes, de chercher des méthodes pédagogiques plus adaptées ou de prendre du recul sur les pratiques utilisées jusqu'alors.

Si un étudiant a obtenu une moyenne de 10 dans une discipline, comment savoir ce qui a été acquis et ce qui ne l'a pas été lorsqu'on observe son relevé de notes ? Dans la mesure où les référentiels officiels exigent l'acquisition de compétences, comment savoir si un étudiant qui a obtenu de justesse la moyenne possède les compétences nécessaires à la validation du diplôme ? Et enfin : quelle est la proportion de correcteurs qui observent ces référentiels de compétences en notant les étudiants et – en définitive – en décidant de permettre à un tel de valider la matière mais pas à tel autre ?

On peut voir ainsi combien les référentiels de compétences sont inutiles s'ils ne sont pas considérés au moment de décider qui valide son diplôme et qui ne le valide pas ou au moment d'évaluer un devoir, à savoir au moment de la notation. Ces listes au potentiel minime se révèlent être davantage des fiches indicatives à valeur administrative que des lignes directrices pour la construction de la formation. Avec ou sans la considération officielle de ces compétences à acquérir, les correcteurs tranchent l'avenir d'un étudiant exactement de la même manière : selon si l'examen convient à l'enseignant.

On peut imaginer un système d'évaluation dans lequel chaque étudiant dispose d'un dossier présentant toutes les compétences qu'il doit acquérir durant son cursus (l'utilisation des Environnement Numériques de Travail facilitera naturellement ce processus). Cette grille virtuelle permet à l'enseignant de valider directement des compétences (qui, contrairement aux informations ou aux notions apprises par cœur, ne s'oublient pas en quelques jours) et de savoir véritablement où se situe se situe l'étudiant dans le chemin de la professionnalisation.

La correction enregistrée et mise en ligne (comme nous l'évoquions dans la partie traitant des technologies numériques et de leur utilisation), l'installation de tableaux interactifs permettant de corriger le devoir en groupe, la résolution commune des difficultés, la mise en confiance dans la prise de conscience ou l'introspection par la correction des erreurs une fois arrivé chez soi : autant de méthodes qui permettre de faire réfléchir sur le rôle et la matérialisation de l'évaluation.

L'ARES tient impérativement à mettre fin à l'impuissance apprise dans laquelle il n'est ni épanouissement intellectuel ni possibilité de véhiculer un enseignement de qualité. L'optimisme, la curiosité et la soif de savoir doivent ainsi prédominer dans un monde universitaire où la culture de la quantité en dépit de la qualité vise à s'imposer année après année.

2 Dictionnaire de la pédagogie innovante

3 A

- Affordance, n. f. : moyen d'action sur un objet, envisagée dans les sciences cognitives comme la manière pour le cerveau de se saisir d'une idée ou d'un concept

- Amélioration programmée : technique pédagogique consistant à proposer, au début d'un enseignement, un exercice mettant en évidence l'utilité du savoir concerné par les leçons à venir, permettant ainsi au cerveau de se concentrer sur l'intégration du nouvel outil d'évolution intellectuelle

- Apprentissage par projet : technique pédagogique consistant à laisser une personne se diriger vers de nouvelles connaissances par l'objectif de réalisation d'un projet final

- Autorisation, n. f. : le principe est que celui qui transmet apprend autant que celui qui reçoit. A partir de ce postulat et en terme de pédagogie, il s'agit d'émanciper les élèves et étudiants, mais aussi les enseignants des autorisations hiérarchiques et de l'aval permanent et indispensable.

4 B

- Béhaviorisme, n. m. : Approche psychologique comportementaliste consistant à une analyse de l'apprentissage comme résultant d'un processus de conditionnement. L'observation est une partie fondamentale de cette approche dans la mesure où les processus mentaux importent moins que la science du comportement. De plus, le béhaviorisme considère que ce conditionnement est lié au lien entre un stimulus et une réponse.

- Brainstorming : méthode pédagogique consistant à laisser fuser les idées sur un sujet afin d'analyser, sans jugement critique, l'étendue d'un sujet, ses ramifications ainsi que la complexité

5 C

- City Montessori School : cette école indienne créée en 1959 est la plus grande école Montessori du monde et rassemble 25 000 élèves de la maternelle à l'Enseignement Supérieur

- Classe inversée : pratique pédagogique par laquelle la logique du travail personnel et du travail en cours est inversée. Ainsi, le cours est communiqué pour être lu et consulté à la maison; le cours sert ensuite à revenir sur certains points, combler les failles et préciser les notions sensibles

- Classe renversée : dans cette approche pédagogique, c'est la hiérarchie qui s'inverse, permettant aux étudiants de préparer une leçon à donner à leurs semblables sous la surveillance aiguisée de l'enseignant qui leur apporte les compétences transversales nécessaires

- Cognition, n. f. : terme désignant les activités psychologiques liées à la connaissance

- Complexité, n. f. : la notion de complexité vient du latin *complexus* qui signifie « ce qui est tissé ensemble ». De cette manière, on remarque sa différence avec le terme de complication.

6 D

- Darwin : lorsque Charles Darwin publie, en 1859, son détonnant *L'Origine des espèces*, c'est le début d'une nouvelle approche dans le domaine du développement humain. Darwin considère que l'environnement dans lequel évolue un être humain – tout comme les animaux, ce qui constitue une considération révolutionnaire en soi – ainsi que l'omniprésence de la sélection naturelle imprègnent la psyché de l'adulte en devenir.

- Dissonance cognitive : phénomène dans lequel la pensée de quelqu'un se heurte à une réalité contradictoire; provoque généralement le déni ou le refus

7 E

- École Jonathan : cet établissement de Saint-Laurent du Québec est basé sur plusieurs points. Les question d'enseignement doivent être gérées collégialement par les équipes pédagogiques, les parents et les élèves eux-mêmes, les évaluations doivent se faire de manière différente comparativement aux écoles classiques, et l'élève doit pouvoir choisir ses parcours de formation.

- Éducation démocratique, n. f. : Avec cette formule inventée par les américains, on se rapproche d'une forme anarchisme libertaire de la pédagogie avec, pour figures de référence, les modèles de révolutionnaires et de pédagogues de toutes les nations. Le principe en est simple : liberté totale et absolue aux élèves afin de mettre en valeur une adaptation de l'apprentissage, de l'auto-détermination, de la créativité et du pouvoir d'action.

- Éducation lente, n. f. : l'Éducation lente promeut un enseignement par la lenteur et le plaisir d'apprendre afin, à l'image de la gastronomie, de pouvoir savourer les savoirs. Voici quelques points essentiels de cette vision de l'apprentissage :
    - Perdre du temps, c'est gagner du temps
    - L'apprentissage par les mains est primordial
    - Le dessin est privilégié plutôt que les photocopies
    - Les notes sont supprimées afin que les élèves posent des questions judicieuses
    - La récréation est un droit absolu
    - La morale est un "certificat du Bon Sens"
    - Des potagers sont créés pour que les élèves évoluent à la même lenteur que la nature
    - L'erreur amène à la création
    - Ne pas se prendre trop au sérieux, rire

- Éducation nouvelle : basée sur le mythe de "l'enfant bon" de Rousseau, l'Éducation nouvelle se situe ainsi dans l'esprit d'un mode de vie davantage que dans une méthode absolue. Ces écoles cherchent à adapter les moyens pédagogiques à la nature de l'enfant et à préparer la jeunesse à la vie sociale, intellectuelle et morale contemporaine.
- Effet de stéréotypie : constance avec laquelle un enseignant va noter un élève ou un étudiant durant toute une année en se basant sur ses premières appréciations et sans considérer la moindre évolution

- Effet miroir : pratique pédagogique consistant à dévoiler une chose pour dissuader l'élève de s'en approcher. Cette technique évite de fabriquer des interdits et permet à chacun de raisonner ses actes en réfléchissant par soi-même.

- Empan, n. m. : ancienne unité de mesure correspondant à la longueur entre l'extrémité du pouce et de l'auriculaire lorsque la main est largement ouverte et désignant, dans les sciences cognitives, la capacité du cerveau à mémoriser des informations dans sa mémoire à court terme (empan mnésique)

- Entendement, n. m. : aptitude de chacun à concevoir et donner du sens

- Escape game : cette activité ludique consiste à enfermer virtuellement des personnes dans une pièce et de leur proposer de résoudre des énigmes pour pouvoir en sortir

8 F

- FREINET : Célestin Freinet (1896-1966) était un pédagogue français dont la technique consistait à mettre l'élève au centre de son propre apprentissage en lui inculquant une liberté dans ses activités. En termes d'art, de connaissances, d'interactions ou d'expression : chaque être passant par une école Steiner ressort en ayant appris à être libre et à exercer sa liberté en toute conscience. Se défendant d'une technique davantage que d'une méthode (c'est à dire que ses préceptes sont destinés à évoluer, d'après ses propres dires), des courants d'éducation ont vu le jour à partir de ses recommandations.

9 I

- Incertitude, n. f. : procédé intellectuel consistant à remettre en cause les zones d'ombre du savoir et à observer la connaissance avec un certain recul afin de ne point considérer comme des leçons la partialité ou la subjectivité de l'enseignant. L'incertitude peut aussi être utilisée par l'enseignant lui-même.

- Impuissance apprise : état psychologique dans lequel le cerveau est persuadé d'être impuissant face à un problème, alors que la résolution est à sa portée

- Innovation pédagogique : une action pédagogique devient innovante quand elle cherche à améliorer substantiellement les apprentissages des étudiants en situation d'interaction et d'interactivité

10 J

- Joie : Étymologie sanskrite du mot joie : « yuj », ce qui signifie une idée de transport, de moyen ou de méthode

11 L

- Libre Progrès : la méthode du Libre Progrès consiste à permettre à chaque apprenant de choisir son plan d'études à partir d'un socle commun de connaissances académiques

12 M

- Métacognition, n. f. : connaissance qu'un individu possède sur ses propres capacités cognitives

- MFR : dérivée de la technique Freinet, le but des Maisons Familiales et Rurales est de mettre l'élève en contact avec la nature et les êtres vivants en lui donnant un enseignement au plus proche de tâches environnementales (élevage, agriculture, écologie etc…). L'individu est ainsi lié à la nature, comme l'intellect et la pratique. A la place des disciplines, les élèves abordent des thèmes d'apprentissage ou du quotidien qui mènent vers des savoirs et des discussions.

- MONTESSORI, n. p. : Maria Montessori (1870-1952) est l'instigatrice des écoles Montessori dont la philosophie est de considérer que l'autonomie de l'apprenant s'acquiert par le truchement d'un enseignement individualisé et personnalisé

13 N

- Nociception, n. f. : stimulation visant à atteindre les capacités cognitives par le biais d'impulsions souvent douloureuses, technique utilisée dans la preuve de l'impuissance apprise

- Novation pédagogique, n. f. : une novation pédagogique est associé à une sorte de désobéissance locale et vise à créer un nouveau système de pédagogie en créant une rupture avec l'ancien

14 P

- Pechakucha : mot d'origine japonaise désignant une présentation orale basée sur 20 diapositives dont chacune ne reste que 20 secondes à l'écran, menant l'exposé à tenir une contrainte de 6 minutes et 40 secondes

- Pédagogie institutionnelle, n. f. : Il s'agit de supprimer l'autorité qui sépare les élèves des professeurs en adoptant une parité qui se matérialise par un système très simple : une décision collégiale des élèves et du professeur, destinée à maintenir un rythme que la classe peut suivre et un développement qui plaît à tous. Ce procédé permet à chaque élève de se responsabiliser.

15 Q

- Questionnement existentiel, n. m. : démarche, dans un processus d'éducation, consistant à élaborer une découverte et une construction du Soi en tant que questionnement permanent. Les établissements abordent ainsi tous les problèmes existentiels posés par les élèves sans jamais les remettre à demain, les esquiver ou y apporter une partialité. Le but est d'ouvrir les esprits vers une spiritualité laïque.

16 R

- Raison, n. f. : dans le sens où nous l'entendons à travers nos travaux sur la pédagogie innovante, la raison est la manière avec laquelle on se conduit, on agit et on pense à l'aune de nos principes et de notre état de nature

- Reliance, n. f. : Marcel Bolle De Bal définit cet acte de reliance comme l'acte de relier ainsi que le résultat de cet acte. Cette reliance est à la fois un lien entre l'individu et la nature (reliance cosmique) mais aussi l'acte de relier l'âme individuelle à l'esprit universel.

- Rousseau : Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), fidèle à ses préceptes, affirme que la société pervertit l'innocence de l'enfant et qu'il appartient donc à l'école de pouvoir protéger l'être en devenir de ce pouvoir de corruption des enseignements. Son ouvrage *Émile ou de l'Éducation*, publié en 1762, est très largement considéré comme un livre de référence, voire une œuvre pionnière de la pensée éducative.

17 S

- Semeadores : ce terme portugais désigne, dans le registre de la pédagogie innovante, les "semeurs" qui, en particulier dans les écoles d'éducation comme celles d'Altinopolis, s'occupent de semer la pédagogie mais aussi l'éducation à la paix

- Slow school : ce concept pédagogique vient d'un mouvement né dans les années 1980 et appelé "Slow Food" qui compte désormais 100 000 membres et a pu ouvrir plusieurs établissements universitaires dans le monde. Le principe : développer une éco-gastronomie fondée sur plusieurs règles :
  - le bon (pour les sens)
  - le propre (respect de la nature, de la biodiversité et de la santé humaine)
  - le juste (prix accessibles pour tous et respect de la dignité du producteur)

- STEINER, n. p. : Rudolf Steiner (1861 - 1925) est un philosophe austro-croate spécialisé dans l'occultisme, c'est à dire les sciences en rapport avec les mystères de la nature. Il est le fondateur et guide spirituel de l'anthroposophie, une "science de l'esprit" selon ses propres mots. Très controversé pour ses idéaux pangermanistes, nationalistes et quasi-mystiques, son nom a pourtant été donné aux écoles Steiner-Waldorf, lesquelles utilisent différentes sortes de pédagogies innovantes. Selon la vision de Steiner, l'enseignant travaille directement avec les forces spirituelles du moi de l'individu, transformant ainsi l'entité humaine directement.

18 T

- TPI : Tableau Pédagogique Interactif, aussi appelé TNI (Tableau Numérique Interactif) ou TBI (Tableau Blanc Interactif) est un outil pédagogique ressemblant à un tableau blanc ordinaire, à la différence qu'il y est projeté une image mouvante sur laquelle on peut influer via un capteur

- Transdisciplinarité, n. f. : comme l'affirme Basarab Nicolescu, directeur du Centre international de recherches et d'études transdisciplinaires (CIRET) le nombre de spécialisations universitaires est passé de 50 en 1950 à plus de 8000 en 2000, ce qui peut expliquer la fragmentation croissante du savoir. L'absence de transdisciplinarité entraîne la déconstruction du savoir et entraîne le fait de perdre de vue la vision globale de la connaissance. La vision transdisciplinaire prend ainsi en compte l'individu, la nature et la société. Une éducation uniquement focalisée sur le fonctionnement de l'intellect produit ce que Michel Serres appelle la catégorie des « ignorants cultivés ».

19 U

- UnCollege : mouvement américain dont le fondateur n'est autre qu'un étudiant ayant décidé de s'instruire seul. Le but est de prouver qu'il n'est pas obligatoire de posséder un grade universitaire pour réussir, que les professeurs enseignent trop peu, qu'il existe d'autres moyens de réussir que ceux enseignés dans les universités et qu'il est impossible d'être bien préparé à la vie professionnelle par des enseignants davantage intéressés par leur recherche que par l'enseignement. Un autre objectif est de proposer un enrichissement auto-régulé sans contraindre chaque étudiant au surendettement.

- Unschooling : le choix de l'école est possible en France dans la mesure où l'instruction est obligatoire, mais pas l'école, d'après l'article L131-2 du Code de l'Éducation. L'enseignement peut ainsi se faire dans un établissement ou bien au foyer avec un ou plusieurs parents, dans la mesure où un contrôle peut être effectué par les autorités nationales et qu'une déclaration soit formulée chaque année par les parents auprès de l'inspection académique et de la mairie. Cette méthode qualifiée outre-Manche d' "unschooling" doit impliquer que les facilitateurs (version familiale de l'enseignant) garantissent à l'élève un libre accès à des sources de savoirs et à un enseignement qui puisse respecter les exigences de base de l'Éducation nationale

Bibliographie

- *Gargantua*, François Rabelais, Éditions du Seuil (1996)
- *Histoire d'une démocratie : Athènes*, Claude Mossé, Éditions du Seuil (1997)
- *Critique de la raison pure*, Emmanuel Kant, Éditions Flammarion (2006)
- *Qu'est-ce que les Lumières ?*, Éditions Flammarion (2006)
- *Laelius, De Amicitia*, Cicéron, Éditions Arléa (2007)
- *Éduquer et Former*, Martine Fournier, Éditions Sciences Humaines (2011)
- *Ces écoles qui rendent nos enfants heureux*, Antonella Verdiani, Éditions Actes Sud (2012)
- *Réveiller le désir d'apprendre*, Agnès Baumier-Klarsfeld, Éditions Albin Michel (2016)
- *Libérez votre cerveau !*, Idriss Aberkane, Éditions Robert Laffont (2016)